steb

CINÉ CHOC

FANTASTIQUE
ÉROTISME
AVENTURE



LES FILS DE MAD MAX

CAPTAIN INVINCIBLE

ILSA LA TIGRESSE

LES TRAINS DE L'HORREUR

TRIMESTRIEL
N°2 20f

STAR *Ciné* VIDÉO

INSOLITE, SENSUEL, CHOC : NEW-YORK NIGHTS



KARINE STEPHEN

•

MAD MISSION

•

LOOKER

•

LES FEMMES RÉHISTORIQUES

•

DAYDREAM

•

TOP MODEL

•



A FORTERESSE NOIRE



M - 6126 - 10 - 20 F

SUEL Nº 10 20f

Ciné·choc·Sommaire





Preview :
LE RETOUR DE CAPTAIN INVINCIBLE .... p. 4

Les dossiers du cinéma populaire :
ILSA, LA TIGRESSE .... p. 6

Rencontre avec :
LE DEMENTIEL JOHN WATERS .... p. 12

Notes de lecture .... p. 15

CinéVidéo X :
C'EST ARRIVE A HOLLYWOOD,
SUPERSEXGIRL, etc...................... p. 16

Ciné-Vidéo Choc :
DRACULA/ CHRISTOPHER LEE .... p. 20

Ciné-Vidéo Choc :
LES FILS DE MAD MAX .... p. 28
2019, APRES LA CHUTE DE NEW YORK .... p. 29
LE GLADIATEUR DU FUTUR .... p. 30
LES EXTERMINATEURS DE L'AN 3000 .... p. 31

Poster Cinéchoc :
LES NOUVEAUX BARBARES .... p. 26

Ciné-Vidéo Choc :
L'HEROIC-FANTASY : / KRULL .... p. 32

Au Rayon des «Invisibles» :
L'EPEE ENCHANTEE .... p. 36

Ciné Choc Actualité :
FORBIDDEN ZONE .... p. 40
THE WIZ .... p. 41

Au Tableau d'Horreur : Les Trains de l'Epouvante :
- LE PETIT TRAIN-TRAIN DES HORREURS .... p. 42
- TERREUR EXPRESS .... p. 44
- TERREUR DANS LE SHANGAI EXPRESS ..... p. 45

Ciné Choc Actualité :
LOOKER .... p. 48
LA FORTERESSE NOIRE .... p. 49

La Mystérieuse Photo Choc .... p. 51







CINECHOC N° 2. Trimestriel. 33, passage Jouffroy - 75009 Paris (tél. 824. 98. 98) - Directeur de la Publication : R. Jacquet - Rédacteur en Chef : Pierre Charles - Rédaction : Pierre Charles, Patrick Creuzot, Hugues Deprets, Marc Lewis, Norbert Moutier, Tania Thomassian, Marc Toullec. Collaboration : Michel Chevalier, Patrice Enard, Brad Gaumont. Photos : archives P. Charles. Correspondants : Ramon Freixas, Franco Rinaldi, Michael Taylor, Frank Williamson. Dépot légal : Juin 1984. Nous tenons à remercier : MM. Michèle Abitbol (C.I.C.), Pierre Carboni, Commodore Films, les Films Jacques Leitienne, Jean-Pierre Jackson, S. Rabindaggor et Sherzo. Couverture : 1990-Les Guerriers du Bronx (Commodore Films).



Preview

The return of captain invincible

LE DIABOLIQUE MISTER MIDNIGHT MENACE LA PAIX DU MONDE...
APRES VINGT LONGUES ANNEES D'INACTIVITE, LE PLUS DROLE DES SUPER-HEROS AMERICAIN REPREND DU SERVICE !...





Après vingt longues années d'inactivité, Captain Invincible (Alan Arkin) est enfin de retour !



Le redoutable adversaire de Captain Invincible : le super-vilain Mister Midnight (Christopher Lee).

Superman, Spiderman, Captain America, Captain Marvel... On ne les compte plus ces héros défenseurs de la veuve, de l'orphelin et des Etats-Unis d'Amérique. Captain Invincible, malgré un glorieux combat contre les nazis durant la Seconde Guerre mondiale, trouve son intégrité mise en doute. A cause d'une cape rouge, il est accusé d'être à la solde de Moscou ! Tribunaux, campagnes de presse : le super-héros déchu s'exile en Australie où il sombre dans l'alcoolisme. Les années passent. Mais voilà que le ténébreux Mr. Midnight menace la paix du monde. Inquiet, le gouvernement des U.S.A. fait appel au Captain Invincible qui, après vingt ans d'inactivité, n'est plus ce qu'il était...

La comédie est un genre difficile; le film de science-fiction l'est également, sinon plus. C'est dire que la parodie, étroite combinaison des deux genres, n'est pas d'un abord particulièrement aisée. Dans ce domaine, les réussites sont rares; les échecs insupportables d'imbécilité. Donc, à priori, The Return Of Captain Invincible n'augurait rien de bon. Et pourtant le film est une réussite.

Philippe Mora, le metteur-en-scène, a d'abord eu l'excellente idée de parsemer le récit de séquences musicales d'une irrésistible drôlerie : une réunion d'état-major composée de personnages on ne peut plus sérieux dégénère en un show pimpant, le méchant Mr. Midnight pousse la chansonnette secondé par une nuée de girls sexy agitant des sorbetières, tentant ainsi le très vulnérable Captain Invincible en proie aux démons de l'alcool... Scènes hautes en couleurs, inventives, chorégraphiées avec humour. Les toutes premières minutes du film composées de bandes d'actualité truquées recèlent de trouvailles tel que l'apparition systématique de Mr. Midnight parmi les figurants. Le choix de Christopher Lee peut sur-





▲ *Captain Invincible et son amie Patty (Kate Fitzpatrick) aux prises avec de diaboliques tuyaux animés...*





THE RETURN OF CAPTAIN INVINCIBLE. Australie/ 1982. **Réal.** : Philippe Mora. **Prod.** : Andrew Gaty. **Scén.** : A. Gaty, Steven E. Desouza. **Mus.** : William Motzing. **Photo** : Mike Malloy. **Mont.** : John Scott. **Int.** : Alan Arkin (Captain Invincible), Christopher Lee (Mr. Midnight), Kate Fitzpatrick (Patty), Bill Hunter (Tupper), Michael Pate (Le Président).

Aux côtés de Christopher Lee qui doit sa célibrité en interprétant plusieurs fois le Comte Dracula, on remarquera aussi Michael Pate qui fut en 1959 un cow-boy vampire dans le curieux film d'Edward Dein : dans **Les Griffes du Vampire**. Pate est aussi le réalisateur de **Tim**, avec Mel Gibson, distribué par Mélisa Vidéo.

prendre pour ce rôle. Après avoir incarné le Prince des ténèbres dans le très drôle Dracula, Père et Fils, un officier nazi dans le 1941 de Steven Spielberg où il se faisait traiter de vampire par Toshiro Mifune, cette composition d'un méchant de sérial ne laisse aucun doute quant à la destinée que l'acteur prend par rapport à sa légende. Le voir amorcer quelques pas de danse en chantant (eh bien !) dans des décors délirants ravira jusqu'au plus austère de ses admirateurs. Outre la performance de Christopher Lee, The Return Of Captain Invincible ménage de nombreuses surprises. Certains gags sont de véritables morceaux d'anthologie. En particulier, une bataille de tartes à la crème digne de Laurel et Hardy et l'attaque de dizaines d'aspirateurs en folie... Mais la parodie serait un peu vaine si elle ne rendait pas hommage aux œuvres dont elle se rit. Que ce soit le repère de Mr. Midnight truffé de pièges invraisemblables, ou la rééducation du Captain Invincible qui apprend à voler comme d'autre à nager, tout reste constamment en rapport avec la mythologie du superhéros, vedette de B.D. et de sérials, ici vieillissant et alcoolique, brisé parce que son patriotisme se trouve remis en question. On songe bien sûr au Superman 3 de Richard Lester qui lui aussi était confronté à une démystification virulente mais qui, finalement, au son d'une musique triomphale reprenait du poil de la bête.

L'exemple de Captain Invincible est similaire. En définitive, la différence entre l'ironie de Superman 3 et le burlesque de Captain Invincible ne saurait être affaire de sérieux ou d'un parti humoristique : le genre ne pourrait exister que sous la forme de parodies que la distinction ne semblerait guère plus probante.

Michaël TAYLOR.

Les dossiers du cinema populaire

DOCTEUR DANS UN CAMP DE CONCENTRATION NAZI, GARDIENNE DU HAREM D'UN ROI DU PETROLE, OU DIRIGEANTE D'UN VASTE RESEAU DE PROSTITUTION, MAIS TOUJOURS BELLE, HAUTAINE, NYMPHOMANE, SADIQUE ET CRUELLE, TELLE EST...
ILSA LA TIGRESSE
L'INCROYABLE HEROINE DE TROIS DES FILMS LES PLUS MALSAINS DE L'HISTOIRE DU CINEMA DISPONIBLES EN VIDEO DANS LEURS VERSIONS INTEGRALES !



▲ *Dyanne Thorne, Haji Cat, Tanya Boyd et Marilyn Joy dans* **Ilsa, Gardienne de Harem.** *(Photo d'exploitation espagnole : si la censure tolère les scènes de tortures les plus abominables, elle interdit par contre la vision des poitrines nues, d'où la présence des petites étoiles !)*

Ilsa la tigresse



LA TRILOGIE DE L'HORREUR :

LE S.S. ETAIT LA...

LES GRETCHEN AUSSI



▲ Ilsa, Gardienne de Harem.

Grande, blonde, visage dur et anguleux, poitrine opulente... Telle apparait Ilsa, tortionnaire et docteur dans un camp de concentration où elle expérimente les limites de la résistance humaine à la souffrance. Injection de la siphilis, corps immergés dans l'eau bouillante, plaies entretenues par l'apport d'asticots... : rien n'est épargné aux prisonniers. Surtout pas l'émasculation quand ceux-ci ne se sont pas montré à la hauteur de ses expériences en matière de performances sexuelles. Un bel étalon américain profitant de sa position privilégiée auprès de la cruelle Ilsa qu'il aura «satisfaite» organise une évasion qui finira dans un bain de sang. La blonde gretchen n'échappera pas au massacre.

Le S.S. était Là... Les gretchen Aussi partage avec Cannibal Holocaust le titre peu enviable du film le plus ignoble de toute l'histoire du septième Art. Pourquoi ? Réponse simple pour ne pas dire simpliste : on n'exploite pas ces «choses-là». En l'occurence l'extermination dans les camps de la mort. Sujet tabou auquel seul un film à thèse dit sérieux peut prétendre sans ambiguïté. Mais Le S.S. était Là... Les Gretchen Aussi est loin du Nuit et Brouillard d'Alain Resnais : c'est un film d'horreur au sens plus concret du terme. Complaisance morbide, cruautés grand-guignolesques, effets gore à volonté... Des éléments assez peu enclin à exalter le nazisme. D'ailleurs, à aucun moment, le metteur en scène se livre à une reconstitution historique. Le cadre, l'époque sont bien sûr respectés, les uniformes n'ont pas changé mais les personnages désaxés au possible ne sont jamais identifiés aux véritables bourreaux nazis. L'étonnante galerie de supplices, de tortures auxquels ils s'adonnent ne laisse aucun doute à ce sujet. Ces sévices infernaux sont tout à fait comparables



Ilsa, La Tigresse du Goulag.



Affichette espagnole de Ilsa, La Tigresse du Goulag.



Ilsa, La Tigresse du Goulag.

aux débordements sophistiqués d'un «Fu Manchu» dont le réalisateur aurait décidé de ne plus rien suggérer. Ce ne sont que plaies béantes, chairs pantelantes et ingéniosité dans l'atroce qui alimentent les réactions émotionnelles du spectateur. Comme dans un film d'horreur italien basé sur l'effet choc. Le dégoût est légitime bien sûr mais condamner le film au nom de ce même dégoût que l'on rencontre sous d'autres formes dans tous les genres, demeure facile et déconcertant. A en croire certains, le film aurait été commandité par quelques inconditionnels de Gœbbels ! Incontestablement, Le S.S. était Là... ne méritait pas ce rejet unanime. Ces nazis d'opérette qui pourraient être autant de Fu Manchu en Kimono ont suffi à faire de cette œuvrette bien ficelée le bouc émissaire d'une bonne conscience méritoire mais qui gagnerait à se montrer moins agressive envers un produit qui n'en demandait pas tant.

ILSA, GARDIENNE DE HAREM

Après nous avoir conté les sinistres exploits de l'autoritaire Ilsa dans un camp de concentration nazi où ses fonctions de médecin-chef lui permettaient de se livrer à d'atroces expériences sur de malheureuses prisonnières afin d'étudier les limites de la résistance humaine à la souffrance, Don Edmonds ressuscite deux ans après son héroïne d'un genre spécial pour la transporter dans l'Arabie contemporaine.

Blonde, grande, vêtue d'une uniforme moulant mettant en évidence sa poitrine agressive, la dominatrice Ilsa, toujours interprétée par l'incroyable Dyanne Thorne, est devenue la redoutable gardienne du harem d'El Sharif,



Pour se venger d'Ilsa, le cheik la livre enchaînée à un monstrueux lépreux.





Pour se venger d'Ilsa, le cheik la livre enchaînée à un monstrueux lépreux.

cheik extrêmement puissant grâce à ses terres regorgeant de pétrole. Secondée par deux sculpturales beautés noires, Satin et Velours lesbiennes expertes en arts martiaux, Ilsa dompte les filles kidnappées à travers le monde afin qu'elles soient capables de satisfaire les plaisirs sexuels les plus insensés du cheik. Rien n'est épargné aux prisonnières au moindre refus : l'imagination d'Ilsa ne connaît pas de limites dans la conception de tortures de plus en plus abominables.

Le docteur Kaiser, un célèbre diplomate américain, rend visite au cheik, accompagné par son secrétaire Adam Scott qui est en réalité un agent de l'Intelligence Service. Craignant que les américains ne découvrent les captives, le cheik se sépare d'elles en les vendant dans un marché d'esclaves.

Une jeune fille (Haji Cat que l'on reverra bientôt dans Hollywood Vixens de Russ Meyer dont nous vous avons parlé dans notre précédent numéro), au service de Scott, s'était déjà introduite dans le harem mais, découverte, on la soumets aux pires supplices. Son œil droit arraché est même offert pendant un repas au malheureux diplomate croyant manger un œil de mouton selon la coutume ! Ilsa tombe amoureuse de son ennemi, le bellâtre et macho Adam Scott. Pour se venger d'Ilsa, le cheik la livre à un lépreux tandis que l'américain devrait succomber aux morsures d'une mygale. Mais, comme dans le premier épisode de la série, la révolte éclate enfin et après un massacre spectaculaire, Ilsa ira croupir dans la fosse où survivait péniblement le jeune héritier du royaume.

Au sordide camp de la mort succède ainsi un somptueux palais où de jeu-

Ilsa, et ses deux servantes : Satin et Velours. ▶







VIDÉO FILMOGRAPHIE

1973-LE SS ETAIT LA... LES GRETCHEN AUSSI (ILSA, SHE-WOLF OF THE SS). Canada. **Réal.** : Don Edmonds. **Scén.** : Jonah Rayston. **Photo** : Glen Rowland. **Effets spéciaux, maquillage** : Joe Blasco. **Distr. cinéma** : Audifilm. **Vidéo** : Swan Vidéo Diffusion. **Int.** Dyanne Thorne, Jo Jo Deville, Uschi Digart, Sandy Richman, Gregory Knoph.

1975-ILSA, GARDIENNE DE HAREM (Titre au générique : **ESCLAVES DU DÉSIR**. Également distribué sous le titre : **ESCLAVES DES DÉSIRS OBSCENES**. Titre vidéo : **(HAREM) (ILSA, HAREM KEEPER OF THE OIL SHEIKS)**. Canada. **Réal.** : Don Edmonds. **Scén.** : Langton Stafford. **Photo** : Glen Rowland, Dean Cundey. **Effets spéciaux, maquillages spéciaux** : Joe Blasco. **Distr. cinéma** : Audifilm. **Vidéo** : Ciné 7 (duplic. excellente). **Int.** D. Thorne, Sharon Kelly, Haji Cat, Tanya Boyd (Satin), Marilyn Joy (Velvet), Victor Alexander (El Sharif), Wolfgang Rœhm (Kaiser), Su Ling, C. D. Lafleur

1977-ILSA, LA TIGRESSE DU GOULAG (ILSA, THE TIGRESS OF SIBERIA). Canada. **Réal.** : Jean Lafleur. **Scén.** : Debra Karjala. **Int.** : D. Thorne, Michel Morin, Jean-Guy Latour, Michel Mailhot.

nes et jolies danseuses dévoilent leurs charmes devant une audience masculine émerveillée. Les amateurs de grosses poitrines seront comblés : aux côtés de Dyanne Thorne, ils retrouveront avec plaisir deux vedettes de l'inénarrable Supervixens de Russ Meyer : Uschi Digart (que l'on peut voir également dans le premier «Ilsa») et Haji Cat. Cependant, même si le cadre de l'action est beaucoup moins sordide que celui du précédent volet.

Ilsa, Gardienne de Harem n'en est pas moins un nouveau cocktail explosif de sexe, de perversité, de sadisme et d'horreur, un festival de scènes atroces où l'hémoglobine coule à flots : coupable d'avoir batifolé avec l'une des favorites du cheik, un soldat obèse est rapidement transformé en ennuque par deux tigresses noires assoiffées de sang; un docteur augmente le volume des fesses de ses prisonnières en leur faisant des piqûres; sans la moindre anesthésie et devant des spectateurs hilares, on arrache toutes les dents d'une esclave selon les désirs de son nouveau propriétaire; charge explosive placée dans le vagin qui explose seulement au moment de la jouissance; seins lentement écrasés entre deux planches; pieds dévorés par des fourmis particulièrement voraces; homme recouvert de pétrole que l'on transforme en torche hurlante, sac rempli de débris humains, femme que l'on gave continuellement, etc... etc... Le film présente par ailleurs une galerie de personnages tous plus antipathiques les uns que les autres et les deux américains, l'un bouffi et quelque peu grotesque, et l'autre bellâtre macho, ne font pas exception à la règle !

Quittons maintenant les sables brûlants du désert pour retrouver Ilsa

Les dossiers du cinema populaire



Uschi Digart dans : Ilsa, Gardienne de Harem.



Ilsa, Gardienne de Harem.





dans les plaines glaciales de l'U.R.S.S., au début des années cinquante, avec le film de Jean Lafleur : avec l'Univers en folie du grand Russ Meyer : Uschi Digart, la «SuperSoul» de Supervixens.

ILSA, LA TIGRESSE DU GOULAG

Ilsa, opus 3 et dernier épisode à ce jour. Ilsa arbore toujours un uniforme de plus bel effet. Héroïne du mal, intemporelle comme le vice qu'elle incarne, l'ex-aryenne revet dans La Tigresse du Goulag la tunique d'un membre zelé de l'Armée Rouge. Comme dans les deux autres films de la série, le décor ne prend jamais la dimension idéologique qu'on lui prête trop souvent. Ce goulag sur lequel règne la perverse Ilsa, se trouve, bien sûr, être le théâtre des raffinements cruels obligatoires à ce genre de productions. Une tête est écrabouillée d'un coup de maillet, des prisonniers sont livrés à des tigres affamés, d'autres sont embrochés sur des pics... Ingrédients intrinsèques tout comme ces séquences érotiques «softs» mais néanmoins efficaces qui parsèment une intrigue divisée en deux parties bien distinctes, la première très fidèle à l'esprit des précédentes «aventures» d'Ilsa, se déroule dans le fameux goulag. Puis survient la mort de Staline : les prisonnières du camp se révoltent. Ilsa et ses lieutenants parviennent toutefois à s'échapper. Trente ans plus tard à Montréal, un ancien detenu reconnait en la dirigeante d'un réseau de prostitution celle qui fut son bourreau : Ilsa qui ne se contente pas d'organiser des rendez-vous galants mais extirpe aussi à de hauts dignitaires quelques précieuses informations au bénéfice de l'espionnage International. Dès lors, La Tigresse du Goulag bifurque vers un autre genre : le film d'espionnage façon bande dessinée. Quasiment du James Bond : violence familiale et érotisme coquet en

Joe Blasco, auteur des extraordinaires maquillages horribles des Ilsa, a également travaillé sur d'autres films comme **Johnny Firecloud**, *un western sanglant (ci-dessus : Blasco et Richard Kennedy qui joua Kaiser dans le second Ilsa sous le nom de W. Bœhm),* **Frissons** *et* **Rage** *de Cronenberg, avant d'ouvrir une école de maquillage tout en travaillant pour la télé où il est devenu le maquilleur personnel de célébrités comme Orson Welles.*



Ilsa, Gardienne de Harem.



VIDÉO FILMOGRAPHIE (suite)

Pour le producteur suisse E. C. Dietrich, Jess Franco a réalisé une imitation d'Ilsa, avec Dyanne Thorne : **LE PÉNITENCIER DES FEMMES PERVERSES (GRETA, HAUS OHNE MANNER**. 1977). Enfin, en 1980, Gail Palmer a produit et réalisé (avec Bob Chinn) **PRISONNER OF PARADISE** (tourné en deux versions : soft et hard) où John Holmes interprète un marin pendant la deuxième guerre mondiale, qui découvre un camp nazi dans une île tropicale. Dirigés par Hans et ses deux jolies compagnes, Ilsa (Seka) et Greta (Sue Carol), les nazis donnent libre cours à leurs désirs sexuels les plus bizarres sur les filles qu'ils ont kidnappé.

Annoncé en 1976, **ILSA MEETS BRUCE LEE IN THE DEVILS TRIANGLE** (le fameux triangle des Bermudes) est resté à l'état de projet.

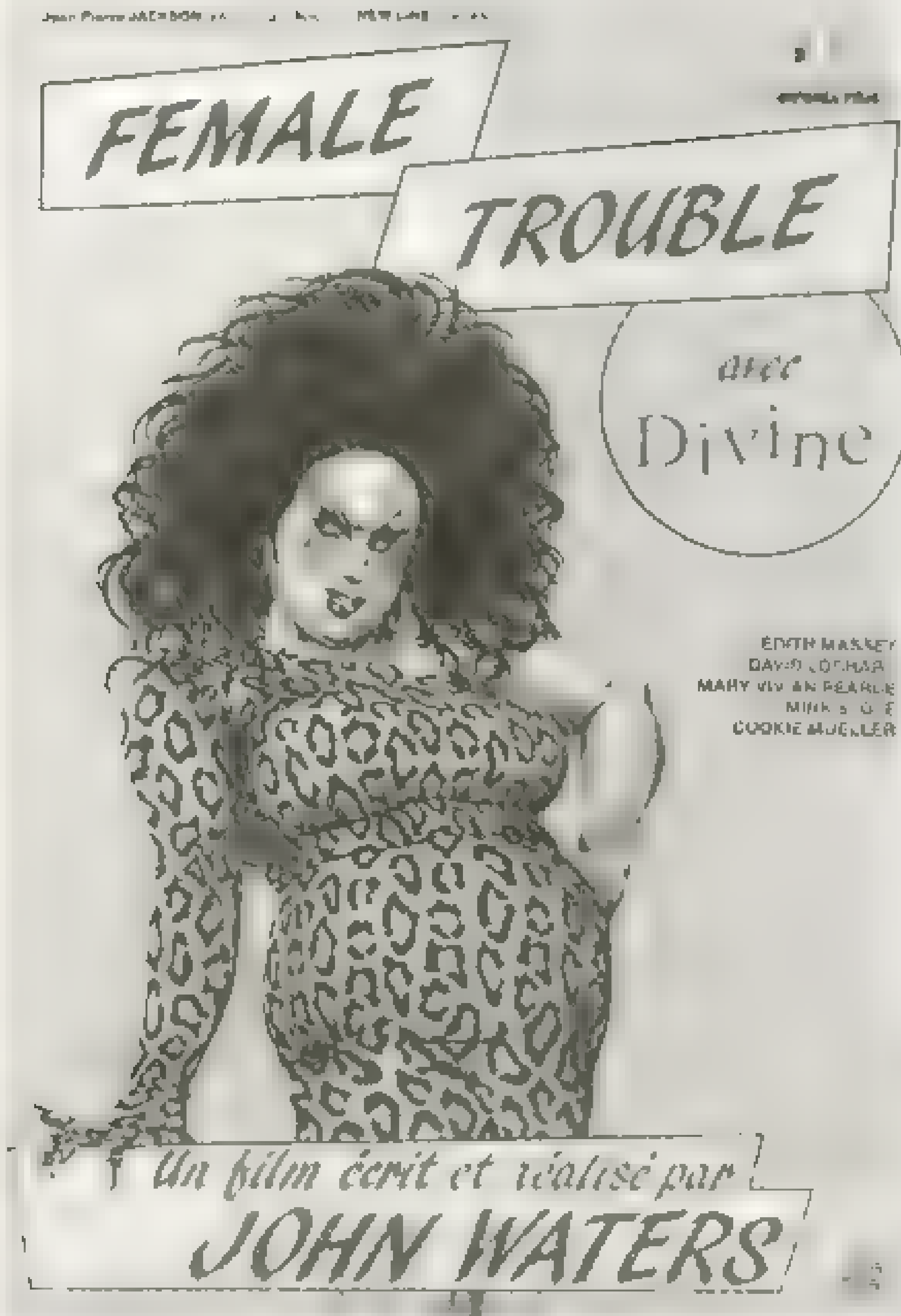
moins. Le happy-end est également dans cette tradition : l'assaut mené par une dizaine d'agents du KGB contre le repaire d'Ilsa ressemble à s'y méprendre aux bandes interprété par le célèbre 007. Toujours dans cet esprit, les scénaristes ont introduit des détails facétieux gadgétisés : un ordinateur qui localise une phobie pour l'utiliser ensuite contre son malheureux détenteur; un matelas hydraulique rempli d'essence sur lequel s'ébat un couple explose au contact d'un projectile chauffé à blanc et un infortuné protagoniste est broyé par un chasse-neige... Et qui, après cela, osera se plaindre du manque d'imagination des auteurs des productions de cet acabit. Il est vrai que les promoteurs de films «bis »sont passés maîtres dans cet art : celui d'innover en matières d'atrocités. Des friandises sanguinolantes que les amateurs apprécieront. D'ailleurs, le film semble avoir été conçu pour leur faire plaisir. Des agents secrets, une méchante héroïne, de la violence et un zeste d'érotisme pour épicer l'ensemble... Recette peu originale mais qui permet une infinité de variantes. Autant au premier degré qu'au second, tout cela reste en fin de compte passablement puéril. Une histoire pour gosses de dix-huit ans et plus, ce qui n'a rien de pégoratif à vrai dire. Pourtant le fait d'illustrer naïvement un scénario classique n'a pas suffi à faire taire les détracteurs des «Ilsa» qui, quant à eux, ne plaisantent pas surtout lorsqu'il s'agit de tirer les oreilles d'un réalisateur indécent. Quitte à stisfaire tout le monde, ce dernier aurait dû adopter à la lettre «Le Petit Poucet» dans une version où l'on tranche la gorge à d'innocents enfants. L'ogre ne se nommant pas Ilsa, la moralité reste sauve !

Marc TOULLEC et Marc LEWIS.

Rencontre avec:


John Waters.

le démentiel JOHN WATERS




▲ *Divine dans* Female Trouble.

En février 78, à la fête du fantastique à Paris, je reçois un film en pleine figure, tel un coup de poing : c'est Desperate Living de John Waters; 90 minutes de démence, de sexe, de violence, de couleurs et d'humour... Un horrible humour malsain et démesuré.

Si vous ignorez encore tout de Monsieur John Waters, sachez qu'un distributeur français a la bonne idée de diffuser ses réalisations en ce moment à Paris, que son récit autobiographique Shock Value vient d'être traduit sous le titre Provocation et que la cinémathèque de Beaubourg lui a rendu hommage en programmant durant une semaine un film par jour... Un régal pour l'amateur !

C'est donc avec une certaine excitation que je me rends, par ce petit matin parisien frisquet et pluvieux de mars, à l'hôtel près de l'Etoile où John est descendu. Il m'accueille gentiment, sa longue silhouette mince et souple sanglée dans un manteau noir qui la rend plus longiligne encore. Il est sympathique, le regard chaud et pétillant et la bouche gourmande qu'ombre un léger trait de moustache à la Gable. Voilà donc le «prince du dégueulis», tel que l'ont surnommé les américains; fini le look de hippie marginal aux cheveux longs des débuts, c'est un jeune homme très clean que j'ai devant moi ! Mesdames, Messieurs, n'associez pas bêtement créateur et créations, on peut faire de bons films sales tout en étant soi-même impeccable ! Il me confie que son public est déçu lorsqu'il le découvre ainsi, sans doute l'aimerait-il hirsute, jamais lavé et les cheveux colorés en rose !

Fils d'une honorable famille de Baltimore, il a très vite été attiré par le spectacle de la violence, et son esprit créatif s'est véritablement nourri de faits divers et d'accidents de toutes sortes : quelle manne que les détails horribles des journaux régionaux ou les grands procès criminels auxquels il a assisté comme ceux de Charles Manson - l'assassin de Sharon Tate - ou celui de Patty Hearst !

Il me confirme qu'enfant, il jouait bien avec ses petites voitures, se délectant dans la re-création d'accidents terribles et irrémédiables à l'aide d'un marteau. Détestant la violence prévisible - telle qu'on la rencontre lors d'un match par exemple - mais passionné par l'accident dû au hasard, excité par les côtés spectaculaires d'un ouragan, de l'écrasement d'une grande roue de fête foraine, on ne s'étonne plus alors de voir Mink Stole, la fillette attardée de Divine dans Female Trouble, jouer à l'accident dans la carcasse d'un tableau de bord, hurlante et grimaçante en train de s'arroser de Ketchup !

Marqué par le capitaine Crochet et les hideuses sorcières de Walt Disney, impressionné par la laideur physique et morale, John Waters s'est donné pour but d'écœurer, de choquer, mais aussi de faire rire n'importe quel américain moyen. Tous les clichés conventionnels de l'Amérique bien pensante sont passés allègrement à la moulinette : religion, famille, sexualité, rien n'est épargné.

Après Mondo Trasho, premier long



Female Trouble.



Lyz Renay dans Female Trouble.



Female Trouble.

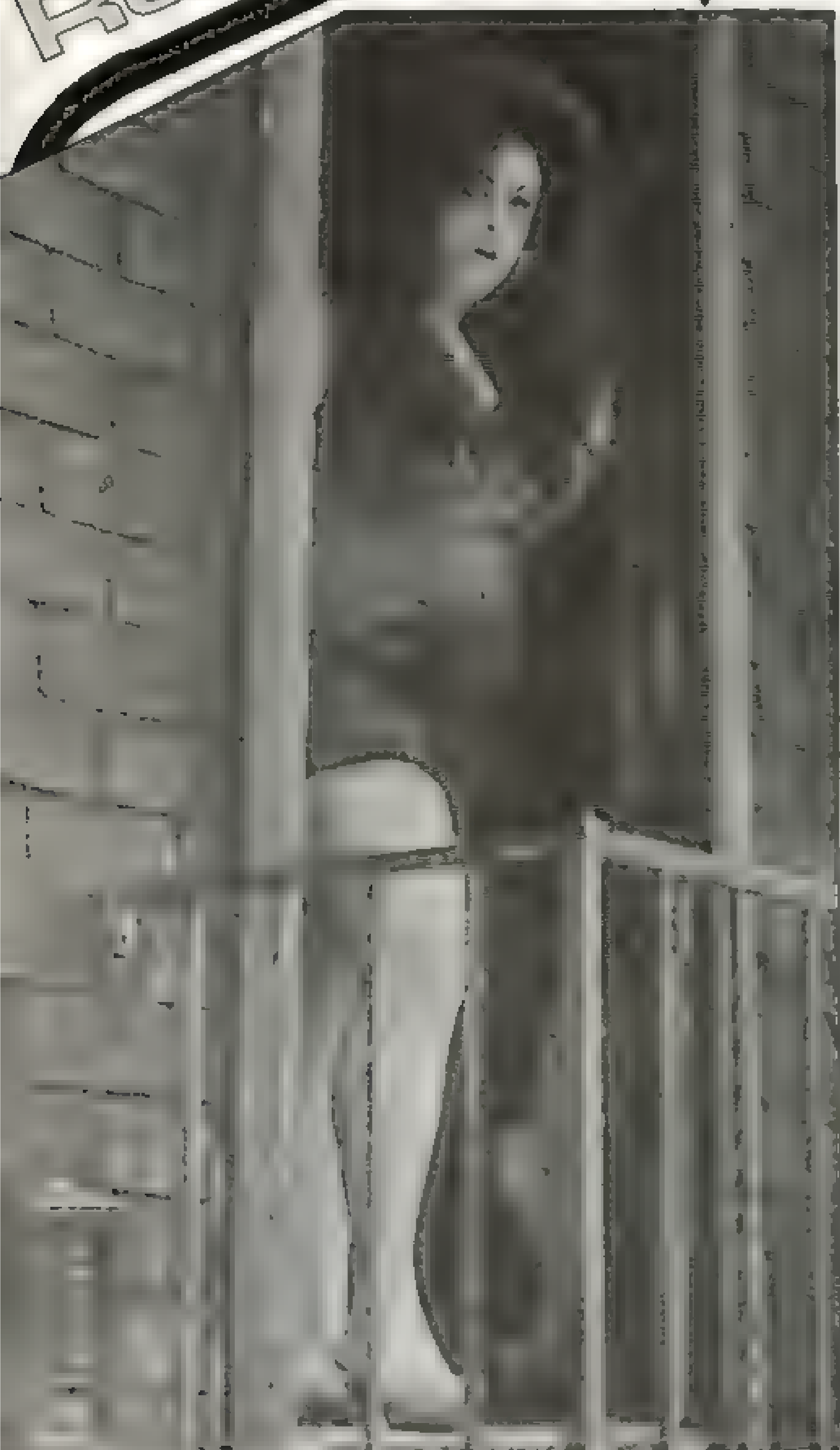
métrage en noir et blanc réalisé en 1969, que John qualifie lui-même de «gluant», et pour lequel il aura maille à partir avec les autorités locales - le tournage d'une séquence avec un auto-stoppeur nu lui vaut le délit d'attentat à la pudeur -, il signe en 1970 Multiple Maniacs, encore en noir et blanc faute de moyens ! On y retrouve son équipe favorite de comédiens, il y a là ses amis de toujours : David Lochary un jeune homme aux cheveux longs et moustaches : très «esthète décadent», Divine un ami d'enfance au physique explosif de cent cinquante kilos qui aime se travestir, son quintal et demi sera comprimé au fil des images dans les plus étonnants des costumes; c'est le reflet caricatural et monstrueux d'une Jayne Mansfield ou d'une Mamie Van Doren; Mink Stole, encore une copine, la plus géniale peut-être, lesbienne ou débile mentale, perverse ou innocente, son physique se plie à toutes les exigences du scénario; Edith Massey, la grosse vieille dame qui récite ses textes avec application et qui n'hésite pas à arborer d'épouvantables petites tenues; Mary Vivian Pearce, fragile et harlowienne. Multiple Maniacs est une sorte d'ébauche des films plus achevés qui suivront. Tout à la fois dingue et surréaliste, son intrigue est complexe, Divine s'y taille la part du lion, se faisant sodomiser à l'aide d'un chapelet dans une église, violer par un homard géant «Lobstora» - Je demande au passage à John d'où lui est venue cette idée de homard, il me confie avoir été intrigué par une carte postale qu'on lui avait adressée et qui représentait un très gros homard masquant les différentes vues d'une ville côtière du sud -, elle finira criminelle, anthropophage et enragée ! Peu de moyens mais un fourmillement d'idées et d'images choc : on n'est pas près d'oublier en effet l'homme qui ravale son vomi ou celui qui fait faire une sorte de numéro ce cirque à son anus.

Il y a un monde «Waters», l'outrance, la démesure, la décomplexion, la saleté, les relents, le vomi, le cul, tous ces éléments en sont des composantes actives, critiques, drôles et par-dessus tout génialement décapantes, érosives et constestataires. Ne vous méprenez pas ! Dépassez votre dégoût primaire des graisses débordantes, des cacas de chien et des rats crevés, vous découvrirez alors la remise en question de toute une société, de la société.

John Waters se défend pourtant de faire des films à message, il est le maître de l'esthétique du mauvais goût, le minable et le ringard acquièrent chez lui leurs titres de noblesse. Dans Pink Flamingos tourné tout de suite après Multiple Maniacs, il y a une image qui reste gravée dans sa mémoire, c'est celle de l'intérieur de la caravane miteuse et pourrie dans laquelle cohabitent Divine et sa famille : imaginez-vous du rose vif et du gris, du papier léopard pour le coin cuisine, un parc où l'énorme grand-mère gobe des œufs toute la journée, et au mur - suprême décoration, suprême horreur - une plaque : «Dieu protège notre mobil-home» ! Vous aurez une vague idée de la trame générale du film

Rencontre avec

Divine.



Divine.



quand vous saurez que Divine se bat pour conserver le titre de l'être le plus répugnant qui soit. C'est dans Pink Flamingos que vous la verrez ramasser et manger réellement un caca tout frais de chien... Du producteur au consommateur somme toutes !

Le prince du dégueulis ne va pas sans le «génie du déchet» en la personne du décorateur Vincent Periano, as de la récupération dans les décharges publiques, du décor clinquant et tape-à-l'œil avec trois fois rien, il «griffe» véritablement chacune des atrocités celluloïdiques de John et son talent, à l'image de certains comédiens, déborde de partout !

Pink Flamingos fait du bruit, il rapporte de l'argent et cela permet à John Waters d'enchaîner sur Female Trouble. Divine y est de plus en plus convaincante en Dawn Davenport : une jeune femme au destin tragique, de l'adolescence à la chaise électrique!

Et en 1977, c'est Desperate Living, sans Divine cette fois, engagée pour d'autres spectacles, et sans David Lochary qui vient de mourir d'overdose: c'est pour moi la plus intense, la plus vibrante réalisation de John Waters, peut-être parce que justement il n'y a plus vraiment de personnage central, mais une foule d'êtres affreux ou pitoyables qui s'entre-dévorent dans une ville refuge pour criminels : Mortville.

Un film au rythme soutenu, aux trouvailles multiples, haut en couleurs et en turpitudes.

La boucle semble être bouclée car Polyester, son dernier film, le plus apprécié du public, est moins empreint de cette folie créative du repoussant et de l'ordure. Un budget plus important, un acteur connu : Tab Hunter, un gimmick à la manière de ceux de William Castle dans les années cinquante (une carte Odorama comportant des pastilles odorantes à gratter correspondant à l'image que vous voyez sur l'écran), le tout forme un cocktail bien dosé propice à élargir la clientèle et à se creuser sa place dans le monde des réalisateurs américains.

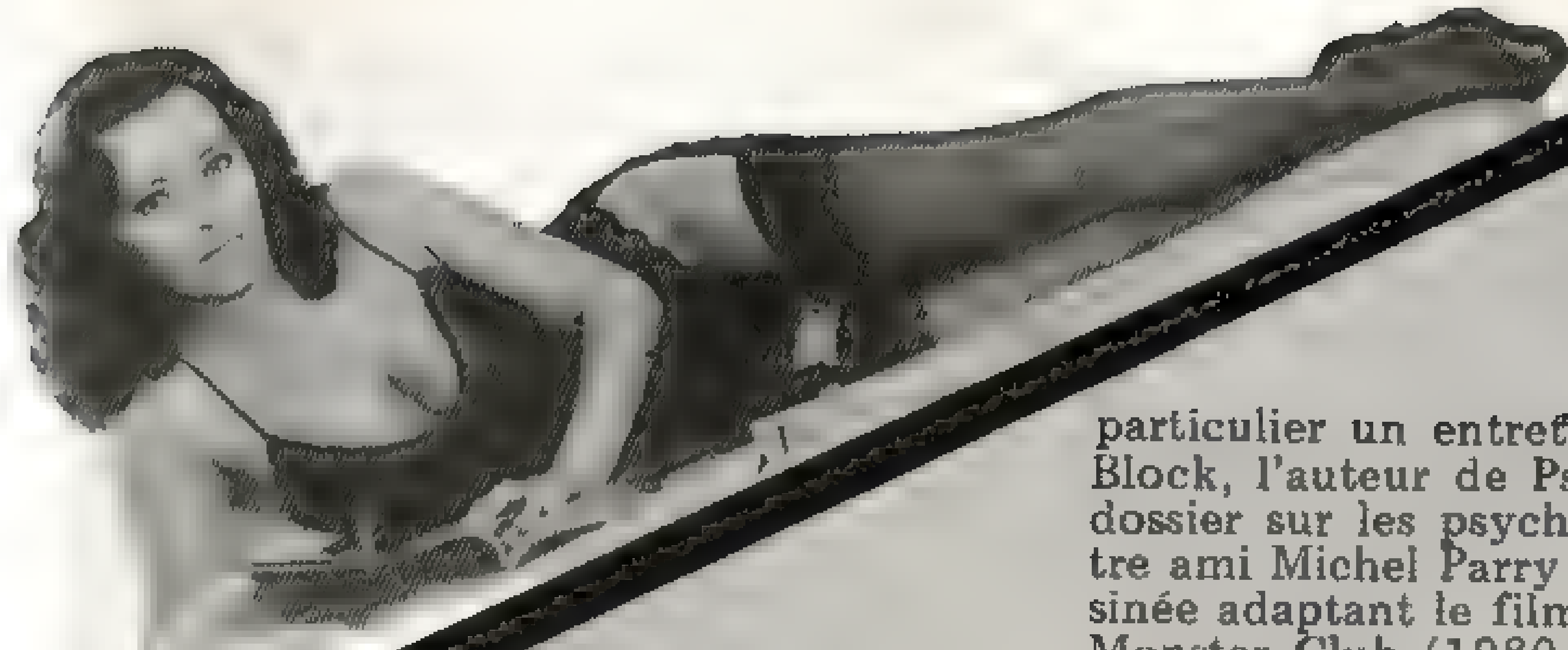
John m'avoue sa passion pour Hershell Gordon Lewis, ses petits films sanglants et démodés tel Blood Feast (1), pour Castle bien sûr, dont il se délecte de toute évidence évoquant le gimmick des fauteuils qui tremblent, ou celui des petits squelettes en plastique que l'on projetait dans la salle le moment adéquat, et pour Russ Meyer dont il est le premier admirateur, le qualifiant d'Eisenstein du sex-film.

Fan de rock n' roll, comme en font foi ses bandes sonores, découvreur avant l'heure de la mode punk, inventeur d'un monde délirant, ses films conserveront une modernité certaine car ils nous renvoient notre image : vous savez, celle que l'on cache - la moche, la triste, la dégueulasse, en un mot : l'atroce -.

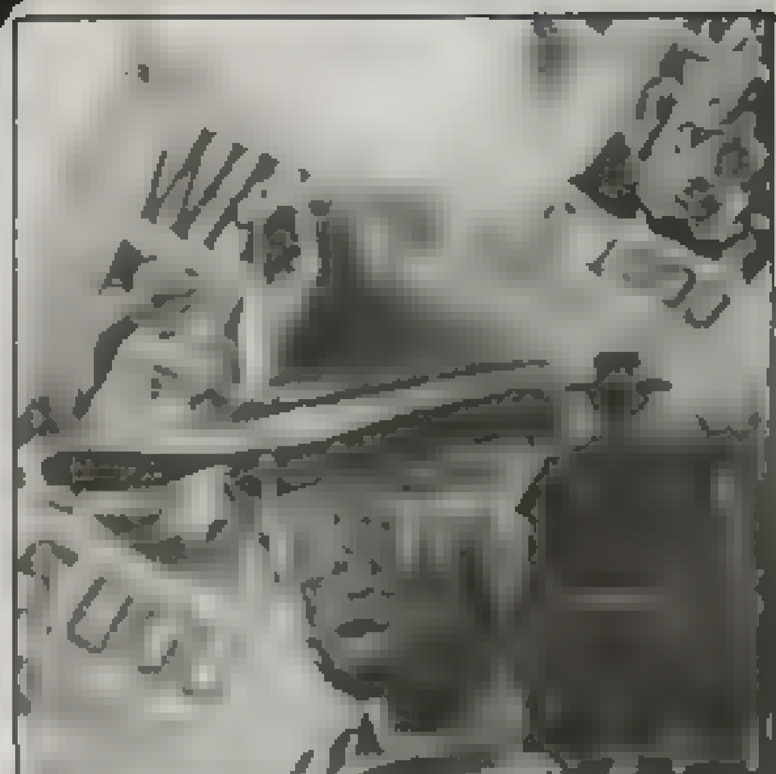
Alors John, je vous dis merci et j'espère quand même vous revoir avant l'Enfer !

Tania THOMASSIAN

(1) : Blood Feast va sortir en vidéo dans la collection Miroir de l'Etrange (distr. : Warner).



Notes de lecture



DICTIONNAIRE DU WESTERN ITALIEN

(Editions du Grand Angle - Rue Reine Astrid, 166370. Mariembourg. Belgique. Tél : 060. 31. 21. 68).

A' une époque où le western européen est toujours traité avec un profond mépris par certains critiques ignares (voir, par exemple, le récent Cinquante Ans de Western Américain, ouvrage par ailleurs bourré d'erreurs et d'oublis impardonnables), il est réconfortant de saluer la parution du remarquable Dictionnaire du Western Italien, troisième volet de Seul au Monde dans le Western Italien, étude exhaustive et passionnante de Gian Lhassa.

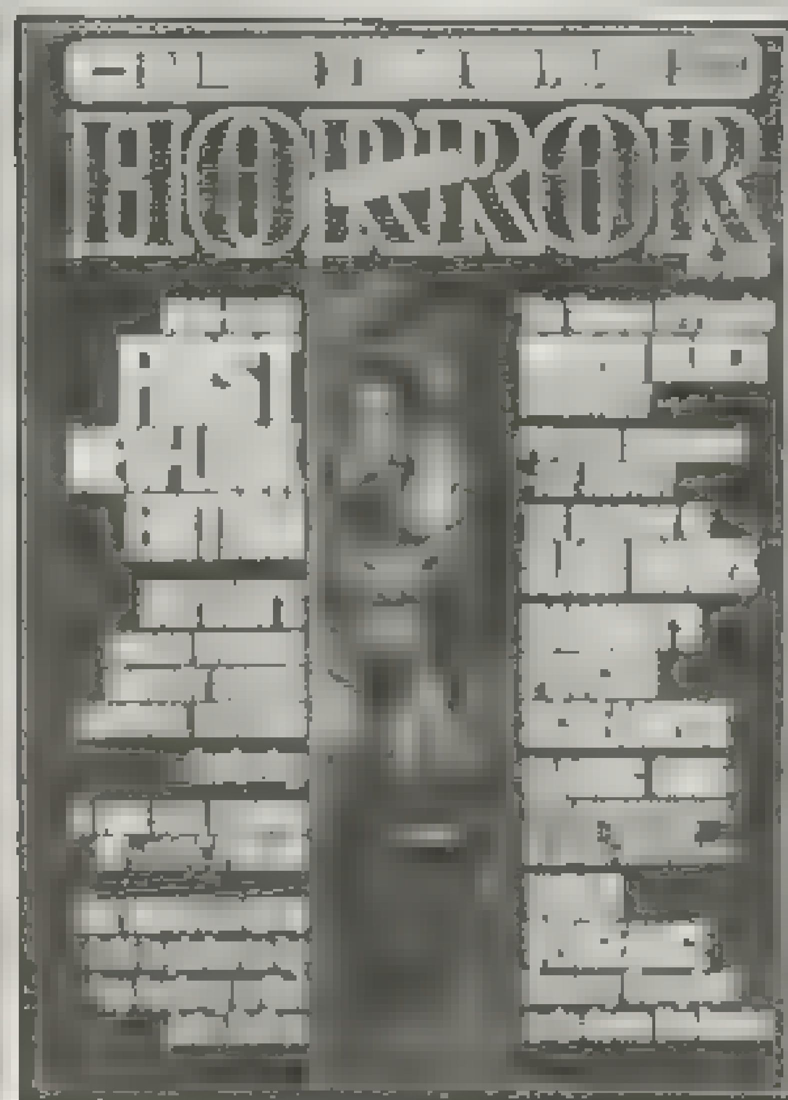
B.C. : BEFORE CONAN
(Movie Club/ Stefano Della Casa. Via Amedeo 5, Turin 10147. Italie)

Ouvrage intéressant composé de nombreux textes sur le péplum (dont les «1001 Ensorcelleuses du Péplum Italien» réédité dans notre numéro 1). Les auteurs, Piazza et Della Casa, annoncent une plaquette consacrée à Mario Bava.

CINE ZINE ZONE 23
(P. Charles. 16, Av. Emile Zola - 94100 St Maur).

Entretien avec Glickenhaus, réalisateur du Droit de Tuer, la Vidéo au Rayon X et les films de monstres (pavés de presse) 25 Frs le nº. En souscription : Le Fulmar nº 22 (100 Frs) consacrés à Robert Howard, l'auteur de Conan. Dans le nº 25 (25 Frs) : dossier cinéma entretien avec Arnold Swarzenegger. Nombreuses illustrations.

HALLS OF HORROR est un nouveau magazine anglais consacré aux films d'épouvante, dans la tradition du regretté Famous Monsters Of Filmland mais en plus sérieux. Au sommaire du nº 1, on retiendra en particulier un entretien avec Robert Block, l'auteur de Psychose, un bon dossier sur les psycho-killers par notre ami Michel Parry et la bande dessinée adaptant le film à sketches The Monster Club (1980 - De Roy Ward Baker, avec Vincent Price, Donald Pleasence et John Carradine) qui va enfin sortir chez nous, en vidéo cassette, grâce à Vidéo 72. Signalons que les dessins sont de John Bolton, un très grand artiste anglais, auteur de nombreuses B.D. parues dans The House Of Hammer adaptant les classiques de la célèbre firme britannique. En réalisant actuellement de nombreuses bandes d'horreur et d'héroïc-fantasy pour les américains (notamment dans Epic), Bolton est devenu l'un des maîtres de la B.D. et de l'illustration, aux côtés de Frazetta et de Berni Wrightson. Dans le nº 2, des dossiers sur Donald Pleasence, John Carradine et un entretien avec la reine du cinéma fantastique : Barbara Steele... naturellement !



Ecrire de la part de P. Charles à : *Halls Of Horror, 3, rue Lewisham Way, London SE 146 PP. Angleterre.*

VIDEO MACHO
L'aurait-on cru il y a seulement quelques années ? : la censure espagnole est devenue l'une des plus libérales du monde en ce qui concerne le sexe (et aussi la violence et l'horreur, contrairement aux pays scandinaves). Curieux contraste avec des pays comme l'Angleterre, la Belgique et la Suisse où la chasse aux films «sales» bat son plein (1) ! En Espagne, les cassettes de hardcores remportent actuellement un succès considérable et les meilleurs productions américaines sont enfin disponibles. Depuis le début de l'année, une nouvelle revue, Vidéo Macho, se présente un peu comme l'équivalent de Star Ciné Vidéo... à une différence près : les articles sont en effet illustrés par d'innombrables photos de scènes hards !

Au sommaire du premier numéro comportant quarante huit pages en couleurs : un bon dossier sur la star Seka, un entretien avec Jess Franco et Lina Romay réalisé par notre correspondant Ramon F. Garcia, les critiques des nouvelles cassettes pornographiques et aussi des comptes-rendus sur des films comme les Héros de Télémark, La Dernière Aventure de Bruce Lee, et Juliette des Esprits de Fellini !

Vidéo Macho *: Dispasa. Prol. Trav. Industrial, s/n Hospitolet (Barcelone). J.A. Andreu Sànchez.*

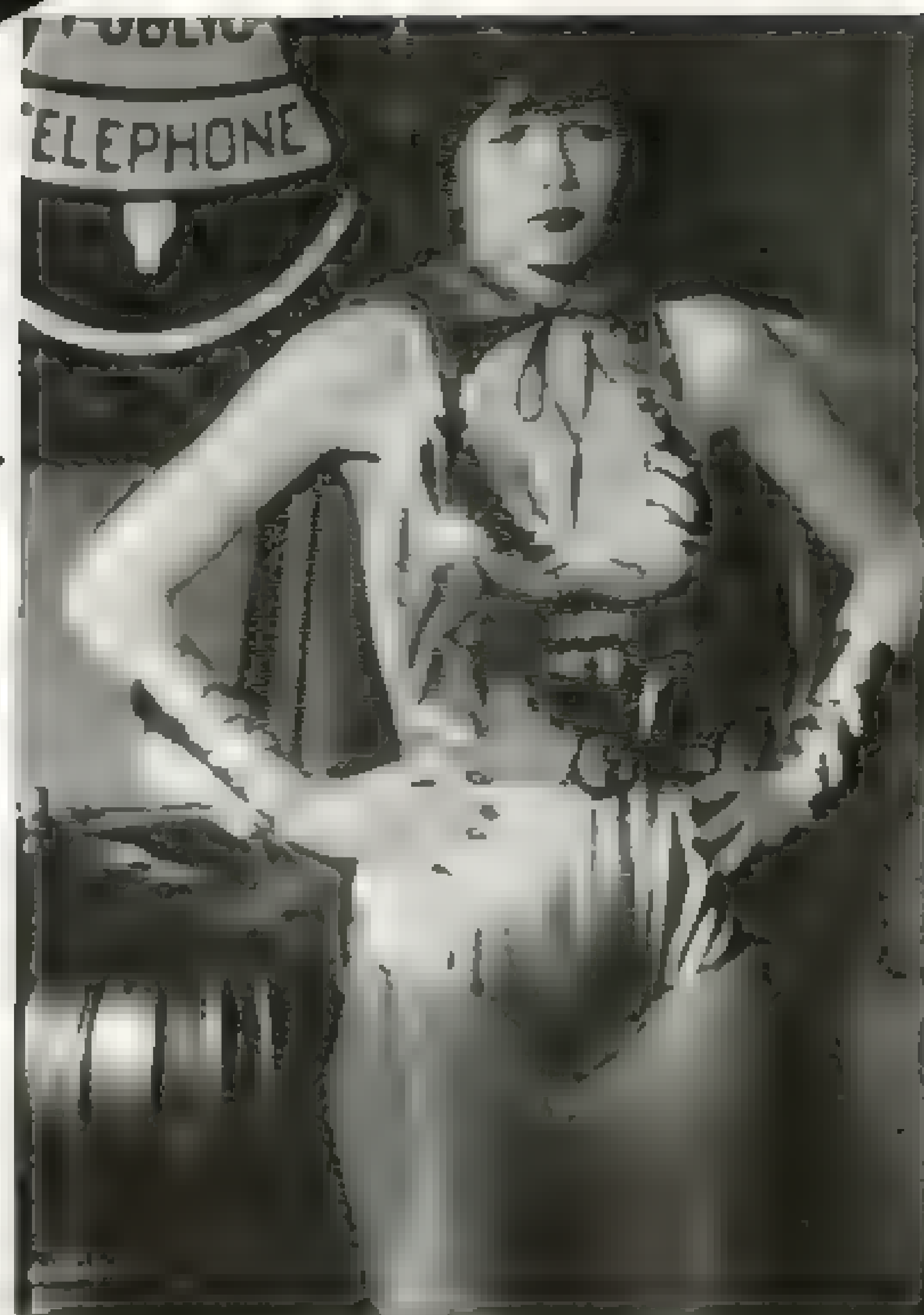
(1) : Ces films «sales» comprenant même des films «soft» et des films d'épouvante sortis sans problèmes chez nous comme Carnage ! Il est vrai que la copie anglaise des Maîtresses de Dracula (1960) est toujours tronquée de cinq minutes (coupes exigées par la censure) alors qu'en France l'œuvre de Fisher n'a même pas été interdite aux moins de treize ans !

Toujours en Italie, mais dans l'hebdomadaire Supersex, une série de posters où les plus célèbres vedettes féminines de l'écran ne cachent rien de leurs charmes les plus intimes. Nous avons déjà pu admirer ainsi Laura Antonelli, Gina Lollobrigida et Ornella Muti dans les poses les plus lascives... mais, cette fois, il s'agit seulement de beaux dessins

Chez Images et Loisirs : Les Fiches de l'Affiche. Deux séries de vingt cinq fiches (13 X 20,4) sont disponibles, l'une consacrée au western et l'autre à la science-fiction. Chaque carte reproduit une affiche en couleurs, française ou américaine, et, au verso, la fiche technique, le scénario et des extraits de presse provenant d'ouvrages introuvables, de Cinéma 57 à 65 Ans de S.-F. au Cinéma. On remarquera au passage que les plus belles affiches sont celles des années 50/ 60 avec des titres tels Tarantula !, Planète Interdite et La Machine à Explorer le Temps.



Au Sommaire du nº 33 de Monster Bis, le captivant fanzine de notre collaborateur Norbert Moutier (34, bis route d'Olivet, 45100 Orléans) : les Ordinateurs fous au Cinéma, le Festival du Film Fantastique de Paris, et un dossier complet sur Victor Mature (25 Frs). Dans le nº 34 : les «Road Movies» (De L'Equipée Sauvage à Mad Max), Scarface et le Western Fantastique. Des dossiers originaux, fort et bien conçus.



Titillation. ▶

C'est arrivé à Hollywood

▼ *Karine Gambier.*





Si, en 1983, la production française de hardcores est restée d'un niveau quantitatif assez élevé (près d'une centaine de films distribués), on ne saurait en dire autant sur le plan qualitatif. Malgré la vulgarité des titres, style Couilles en Feu, le public s'est montré de plus en plus méfiant envers ces produits particulièrement infects. Résultat : une bonne partie de ces «films» ne dépassent pas les dix mille entrées de spectateurs lors de leur exclusivité parisienne. Parfois, un «X» a mystérieusement du succès, ainsi ce Plein le Cul parvenu à totaliser plus de quatre vingt huit mille entrées en une vingtaine de semaines, à l'origine de toute une série de films aux titres les plus évocateurs : La Plage des Enculées, Culs Bien Remplis, Bourre-Moi le Cul, Tourne ton Cul que je marque un But, Du Foutre plein le Cul, Tu l'as dans le Cul, Marraine, Un cul pour Trois, j'en passe et des meilleurs !

La qualité paie heureusement encore, notamment avec Alpha France qui totalise six cent quatre vingt sept mille six cent quatre vingt quatorze entrées avec neuf films seulement, le plus grand succès étant Initiation d'une Femme Mariée avec plus de quatre vingt deux mille spectateurs. Leur meilleur réalisateur, Gérard Kikoine, est à juste titre apprécié du public comme l'attestent les succès de Bourgeoise et... Pute ! (son chef-d'œuvre) et de Bon Chic, Bon Genre... mais Salopes ! avec la merveilleuse Eva Kléber. Mais l'avenir s'annonce plutôt mal pour le hardcore, Kikoïne et Leroi se consacrant à des productions plus ambitieuses, bénéficiant de budgets beaucoup plus élevés, dans le domaine de l'érotisme ou du fantastique.

Quant aux nouvelles cassettes, la qualité est évidemment supérieure grâce à la réédition des meilleurs films et à la sortie des hardcores américains demeurés inédits en France à cause de l'hypocrite et scandaleuse loi X (qui menace toujours d'être appliquée à la vidéo déjà fortement taxée). Dans la deuxième catégorie, *Alpha* a eu la bonne idée de sélectionner un agréable hardcore réalisé en 1978 : Je suis à Prendre. Sans être le meilleur film de Francis Leroi, cette production surpasse aisément tout ce que l'on peut voir actuellement sur les écrans des salles spécialisées. Le scénario n'a pourtant rien d'exceptionnel : jeunes mariés, Bruno et Hélène arrivent dans leur splendide manoir. Ils sont accueillis par Maguy, la femme de chambre, et le valet Ralph; le personnel comprend en outre un palefrenier, Hector. Prétextant des affaires urgentes, Bruno va systématiquement s'absenter.

Nous assistons alors à une histoire en six parties prétextes à des scènes d'amour entre Hélène et les trois habitants de la maison. Bruno est à l'origine de tout cela; il voulait une femme ouverte à toutes les perversions : il peut alors l'emmener à son club pour la partouze finale.

Histoire classique donc, le film pouvait s'appeler Droit de cuissage ou Initiation d'une Femme Mariée. Mais ce qui distingue ce film (et les deux tranbaree) de dizaines de films semblables, c'est la qualité de la réalisation, de la photo, de la musique, du jeu et de la

▼ *Désirée Cousteau* : Supersexgirl.





▲ Titillation.

◀ *Brigitte Lahaie dans* Je suis à Prendre.

plastique des actrices, et la cohérence du scénario. C'est ce film et quelques autres tournés à la même époque qui ont fait la réputation d'*Alpha France* et lance «le style Alpha». Luxe et beauté des décors et des actrices : le film ne serait pas ce qu'il est sans les poitrines somptueuses de Brigitte Lahaie et Karine Gambier (qui ont abandonné le hardcore à notre plus grand désespoir), sans les apparitions de cette dernière «armée» d'impressionnants godemichets.

Quant aux cassettes de films étrangers, la meilleure collection actuelle, les Classiques du X Américain, éditée par *Scherzo*, est une fois de plus à l'honneur même si les nouveaux sont bien inférieurs aux dix premiers titres.

Réalisé et produit par Damon Christian en 1982, Titillation est une parodie poussive des séries noires de Dashiell Hammet agrémentée par de nombreuses scènes hard. Ce genre avait déjà inspiré avec un peu plus de bonheur Chuck Vincent avec Farewell Scarlett et le curieux It's Called Murder Baby, avec John Leslie et Cameron Mitchell, que tourna Sam Weston en deux versions (soft et hard).

Titillation évoque aussi l'émoustillant nudie produit, écrit et réalisé en 1964 par Paul Mart, Les Poupées du Plaisir (Sinderella And The Golden Bra) où cette Cendrillon perdait, pour la plus grande joie des spectateurs, son soutien-gorge en or au lieu de sa traditionnelle pantoufle de verre. Pour retrouver sa bien-aimée, le jeune roi chargeait ses soldats de faire essayer le soutien-gorge aux filles du pays, ce qui nous permettait d'admirer une bonne quantité de poitrines nues particulièrement bien développées !

Le point de départ de Titillation est tout aussi loufoque : richissime excentrique à la barbichette blanche, le vieux Fitswilly (Roy Simpson) a une obsession qui le tenaille depuis deux longues années : retrouver une jolie rousse pourvue d'une volumineuse poitrine (Kitten Natividad, naturellement) : A l'aide d'un énorme soutien-gorge de bronze, que lui remet Fitswilly, le détective privé Spado Zabo (Eric Edwards) doit retrouver la belle inconnue...

Titillation est annoncé comme étant le premier hardcore de Kitten Natividad, la fameuse star (et compagne) de Russ Meyer. Si le film est effectivement un hardcore, il convient de mettre les choses au point : Kitten n'a droit qu'à une scène érotique «soft». Un montage habile permet d'assister au même moment à une scène hard avec le détective et la secrétaire de Fitswilly qui n'est pas sans évoquer l'héroïne de Russ Meyer. Donc sacrée déception pour les inconditionnels du hardcore même si celui-ci se laisse voir sans trop d'ennui malgré quelques gags éculés (Spado tuant à coups de révolver un gigantesque cafard dans sa chambre sordide tel le Glenn Ford de la Vallée de la Poudre) et un scénario squelettique qui se permet le luxe de tout embrouiller lors de l'épilogue. Nous retrouverons Kitten dans un autre hardcore, Bodacious Tatas, aux côtés de Brigitte Modnet.

Douzième titre de la série, C'est Arrivé à Hollywood, est un classique du hardcore, réalisé en 1972 par Pe-

Supersexgirl.





Holly McCall (Lois) : Supersexgirl.

ter Locke et produit par Jim Buckley. Parfois proche de l'esprit de la revue Mad, le film a malheureusement mal vieilli. L'humour, des plus laborieux, ne possède même pas le délire des médiocres sexy-comédies italiennes, voir par exemple le «gag» où le mari, dégoûté par les plats de son épouse, dissimule les spaghetti dans sa poche!

Felicity Split réussit à concrétiser son désir : être une reine du hardcore. Le tournage d'un Samson et Dalila, à la sauce porno, aurait pû être fort drôle; hélas, il n'en est rien : les filles sont laides, les longues scènes hard ennuyeuses au possible et la parodie est un prétexte bien facile pour nous présenter des scènes d'une affligeante bêtise. Au générique, on relèvera le nom du monteur, Wes Craven, qui a depuis réalisé plusieurs films d'angoisse et d'horreur (La Dernière Maison sur la Gauche, la Colline a des Yeux, etc...).

Heureusement, après ce titre, le plus décevant de la collection) *Scherzo* annonce enfin la sortie d'un film mythique, Ms. Magnificent, sous le titre Supersexgirl. Bénéficiant d'une excellente réputation aux Etats-Unis, ce film de Damon Christian comporte un scénario particulièrement savoureux; l'étonnante Désirée Cousteau (1) est Supersexgirl, celle qui sauvera l'univers et les flambeaux éteints... car le monde a la queue basse lorsque Kreeta Borgia (Jessie St. James, vue dans Titillation), reine du Trou Noir, décide de le peupler de mâles frustrés et de femelles castratrices, et commence par enlever John (Larry Davis), le compagnon de Supersexgirl. Pourquoi ? Parce qu'elle sait qu'en prenant une empreinte de ce que John a de plus personnel pour réaliser un moulage de Kryptobite verte, elle obtiendra l'outil qui permettra de mettre Supersexgirl sur les genoux... encore que ce soit souvent sur les genoux que Supersexgirl accomplit son meilleur travail...

Mais les deux plus brillants reporters du «Los Angeles Times», Clark (Dan Sir) et Lois (Holly McCall, l'incroyable vedette aux lèvres élastiques des Ecarts d'Emily), sentent qu'il y a là pour eux un coup à ne pas manquer et partent à la recherche de John.

Cependant, Supersexgirl, déguisée en journaliste myope (c'est normal, il y a beaucoup de choses qu'elle aime examiner de *très* près), s'est introduite dans le vaisseau spatial de la méchante Kreeta. Surprise par les membres de l'équipage, elle sait où donner de la tête pour faire tomber certaines tensions.

Sauver Lois, Clark et John ? Elle le fera, bien sûr. Mais triomphera-t-elle de la dernière épreuve ? Osera-t-elle affronter la Kryptobite ? Vite, à vos magnétoscopes !...

Mark LEWIS.

(1) : Après avoir tourné **Dracula Sucks**, **Galactic Lady** et **Inside Désirée Cousteau**, cette ravissante vedette a malheureusement abandonné le cinéma comme elle l'a annoncé dans l'entretien publié dans le n° 13 de **Ciné Zine Zone** (qui comporte également un reportage sur le tournage d'un hard fantastique), disponible chez P. Charles, 16 Avenue Emile zola - 94100 St Maur (25 Frs le numéro).

LOOKER

SORTIE NATIONALE LE 6 JUIN 84

ELLE EST
PARFAITE.

Un film écrit et réalisé par
MICHAEL CRICHTON
avec
JAMES COBURN, ALBERT FINNEY
SUSAN DEY, LEIGH TAYLOR-YOUNG
Produit par HOWARD JEFFREY, Musique de BARRY DEVORZON
Chef Décorateur DEAN EDWARD MITZNER
Directeur de la Photographie PAUL LOHMANN

A LADD COMPANY RELEASE
THRU WARNER BROS.
A WARNER COMMUNICATIONS COMPANY

Une sélection
CRYSTAL FILMS

Distribué par
SINFONIA FILMS



ENFIN EN VIDEO : CINQ FILMS AVEC LE PLUS SANGUINAIRE DES VAMPIRES :

DRACULA – CHRISTOPH



◀ *Christopher Lee :* Le Cauchemar de Dracula.



Intéressante initiative que la sortie, chez Warner, de quatre films consacrés au comte Dracula, produits par la Hammer Films et interprétés par Christopher Lee.

Chronologiquement, ces films appartiennent au milieu et à la fin de la saga que les studios britanniques consacrèrent à Dracula entre 1958 et 1974. Actuellement, les premiers sont malheureusement inédits en vidéo; ils sont l'œuvre du maître à penser de la firme, le regretté Terence Fisher (1), qui, en l'espace de trois films, donna ses lettres de noblesse au personnage: Le Cauchemar de Dracula fut un très grand succès et Fisher récidiva avec Les Maîtresses de Dracula, sans Christopher Lee, avant de retrouver ce dernier pour Dracula, Prince des Ténèbres. La série fut ensuite reprise par Freddie Francis avec Dracula et les Femmes, premier film qui nous intéresse aujourd'hui.

Francis n'est pas Fisher mais reste néanmoins un réalisateur très honorable. Christopher Lee endosse à nouveau la cape du célèbre vampire dans une production fort intéressante et bien photographiée. Il faut ici signaler que Francis a fait ses premières armes comme directeur de la photo, emploi qu'il affectionne particulièrement : souvenez-vous d'Eléphant Man où il était à l'origine de la superbe photographie en noir et blanc. Sa réalisation est alerte, plaisante et correctement interprétée. Sous couvert d'une nouvelle aventure du comte



ER LEE



Veronica Carlson (l'une des plus belles proies du comte vampire dans Dracula et les Femmes).



▲ *C. Lee :* Dracula, Prince des Ténèbres.



◀ *Christopher Neame et Caroline Munro dans* Dracula 73 (Dracula A.D. 1972).



Dracula, Francis fustige allégrement la religion, les propos et les actes dénoncés au cours du film ne laissant planer aucun doute à ce sujet. L'ensemble se laisse suivre sans ennui et l'empalement final du vampire reste une idée intéressante au sein d'une série où les scénaristes se sont toujours efforcés de trouver des fins originales, conclusions parfois reprises dans l'épisode suivant.

Une Messe pour Dracula, réalisé par Peter Sasdy, reprend d'ailleurs quelques plans du final de Francis, Messe noire et vengeance sont les principaux arguments utilisés par le réalisateur qui emploie son personnage principal comme instrument du destin. Voilà Dracula servant de faire-valoir, le mythe commence à s'étioler. Au crédit du film, il faut toutefois noter un excellent prégénérique se déroulant dans une obscure forêt où l'angoisse, le soir venu, est parfaitement restituée. Le final ne manque pas également de grandeur, et nous noterons le soin minutieux apporté aux costumes, aux décors et aux intérieurs, un label et une image de marque caractéristiques aux productions de la Hammer Films.

Ouvrons ici une parenthèse : le film suivant de la série, Les Cicatrices de Dracula, de Roy Ward Baker, est disponible depuis un certain temps déjà chez Thorn Emi, Christopher Lee étant toujours fidèle à sa cape, à ses canines aiguisées et à son physique altier.



Christopher Lee et Caroline Munro: Dracula 73.





C. Lee : Les Nuits de Dracula.





Au contraire des productions antérieures, Dracula 73 et Dracula vit Toujours à Londres portent dans leur titre une notion d'actualité sans équivoque. Remis au goût du jour, le personnage risquerait fort de mal franchir le cap de l'époque moderne. Nous verrons que celui-ci, entre les mains du médiocre Alan Gibson, ne saura guère s'accommoder à une époque qui n'est pas la sienne.

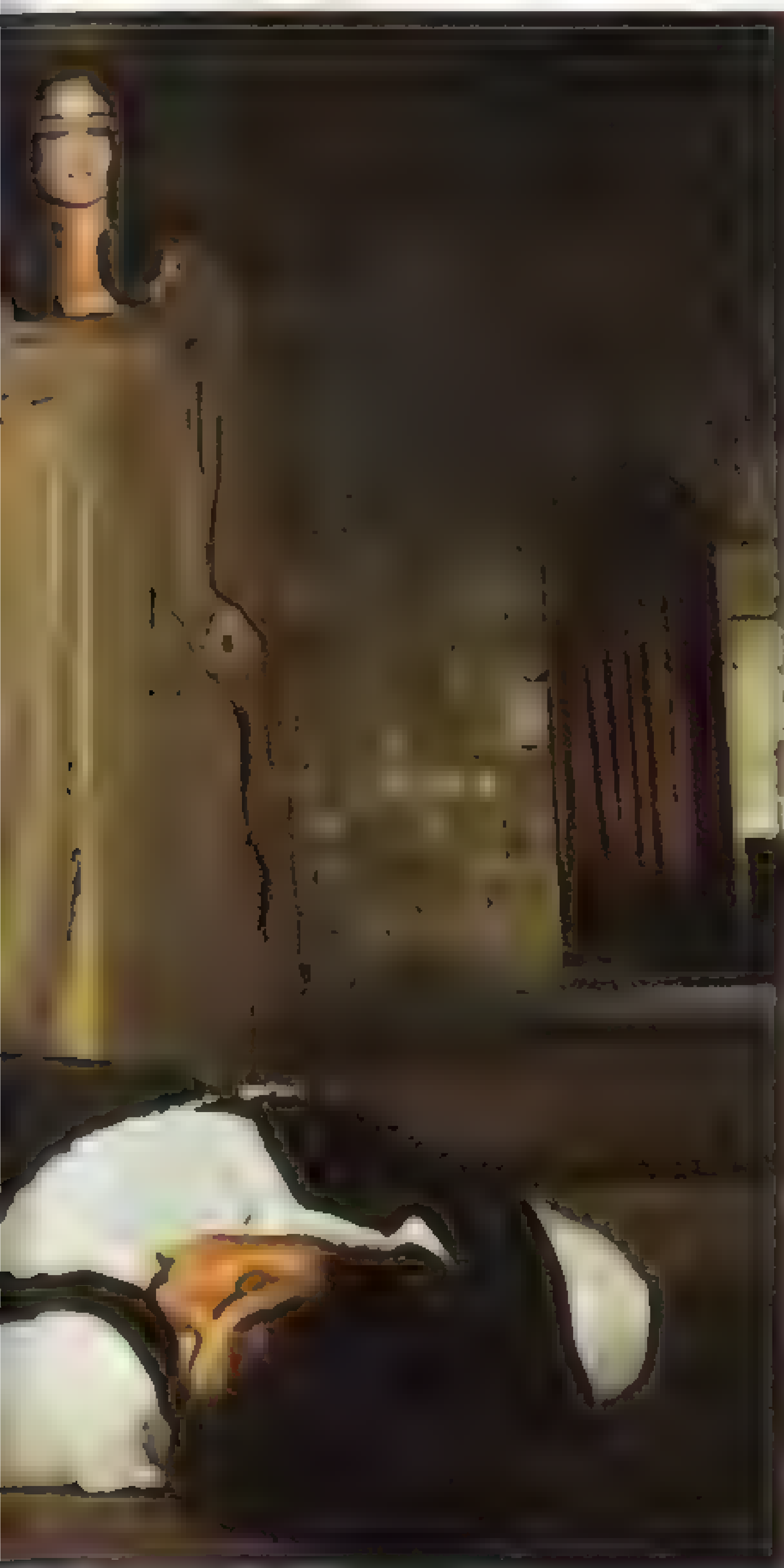
Dracula 73, débute cependant il y a un siècle. Le film s'ouvre sur une lutte fort mouvementée opposant Chris Lee - Dracula à son ennemi de toujours Van Helsing - Peter Cushing, qui retrouve ici son rôle déjà tenu dans deux films de Terence Fisher (Le Cauchemar et Les Maîtresses). Après la mort du vampire, au cours d'une séquence fort réussie, le scénario nous transporte dans le Londres actuel où Peter Cushing devient le descendant du célèbre chasseur de vampires. Son ennemi juré sera bien évidemment ressuscité par une bande de jeunes gens cherchant les émotions fortes... Gageons que ces derniers seront servis. Peter Cushing affutera à nouveau son pieu et retrouvera ses armes favorites en pareille circonstances : l'ail, le chapelet... Les érotomanes distingués auront le plaisir d'admirer la pulpeuse Caroline Munro, première victime des nouveaux méfaits du vampire. Dracula 73 est en partie

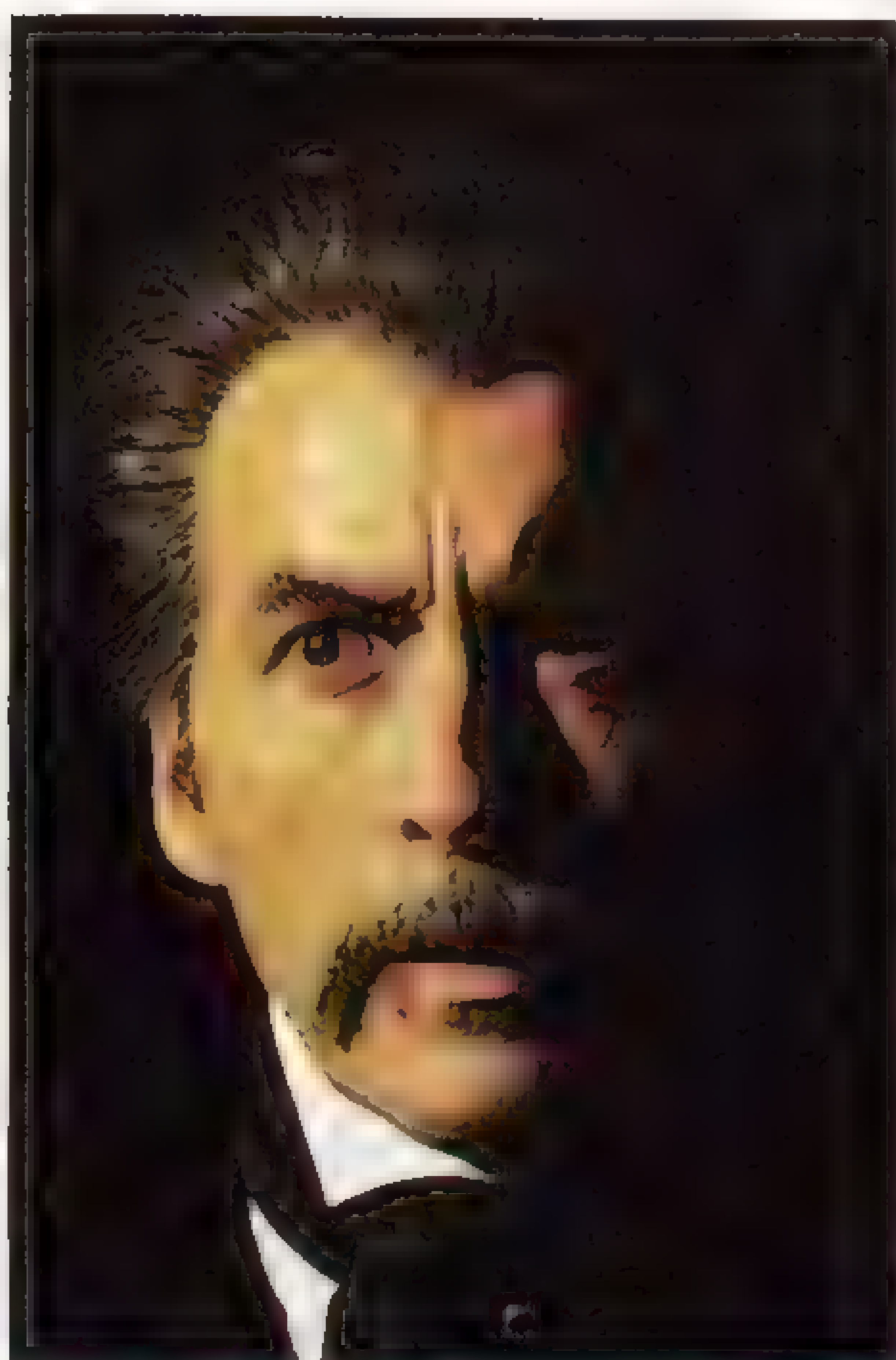
Affichette italienne des Nuits de Dracula.





C. Lee et C. Munro : Dracula 73.







C. Lee : Dracula 73.

desservi par un scénario peu élaboré. Alliés à une mise en scène très conventionnelle, ces éléments annoncent la décadence «hammérienne» du mythe, bouclant ainsi la loi, inexorable des séries.

Dracula vit Toujours à Londres voit notre personnage principal dirigeant dans l'ombre (!) une multinationale, voulant jeter sur le monde l'un des pires fléaux de l'humanité, la peste. Dracula sert ici de faire-valoir à l'intrigue et nous sommes loin des premiers films de Terence Fisher. Malgré cela, le film se laisse voir sans déplaisir. La réalisation reste alerte, soutenue, le rythme incisif, rapide, mais le souffle du génie est singulièrement absent. Il est d'ailleurs intéressant de noter que la composition de Christopher Lee s'est également amoindrie; bien moins dirigé que dans ses premiers films, son personnage est moins étoffé, moins riche en valeur narrative et en expression. Après ce Dracula, Lee relèguera sa cape maléfique au magasin des accessoires de la Hammer, concluant ainsi une collaboration avec un personnage qui aura marqué une quinzaine d'années sa carrière. La légende commençait...

Hugues DEPRETS.

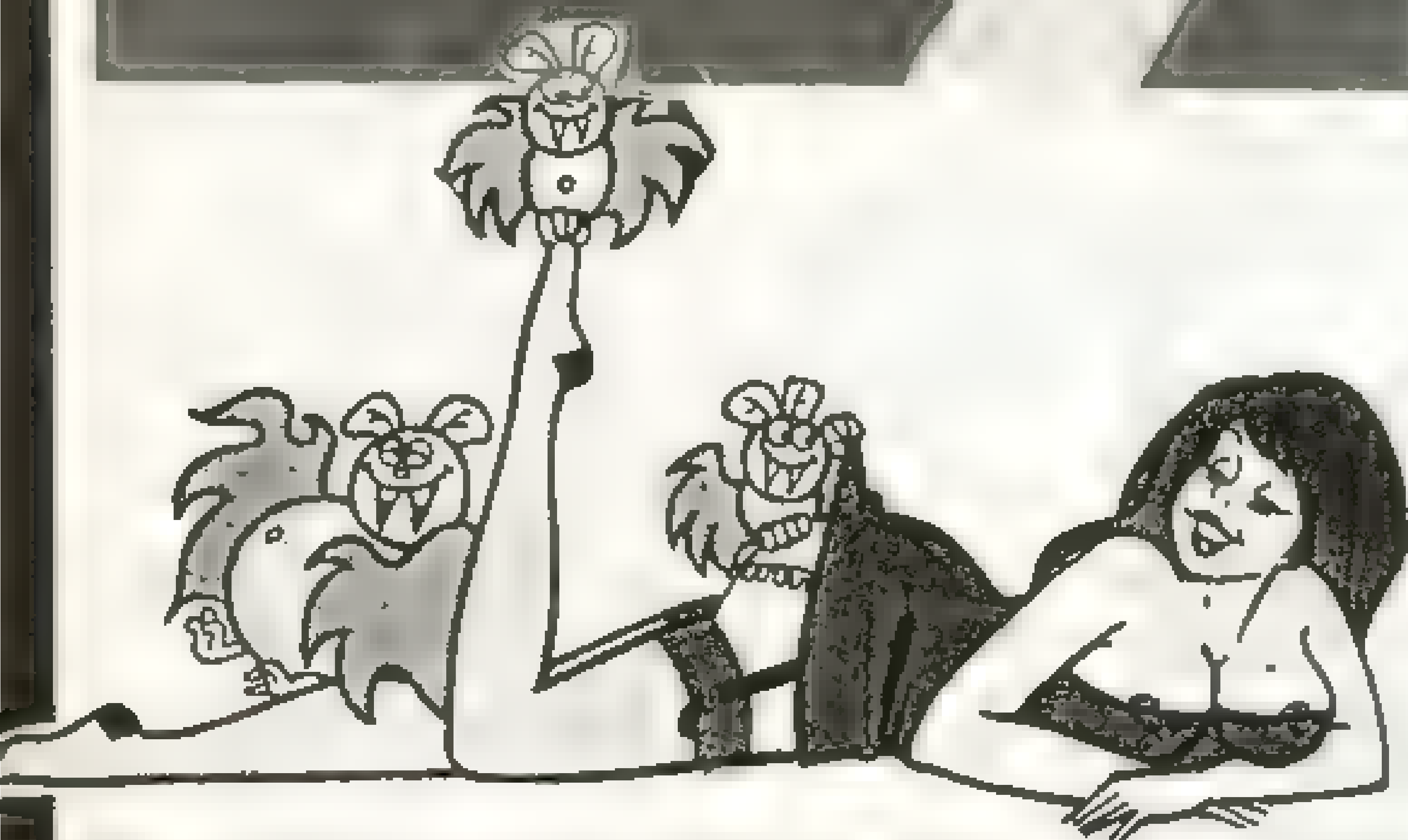
(1) : En ce qui concerne cet excellent réalisateur, se reporter au livre passionnant de S. Bourgoin recemment paru dans la collection Filmo, (nº 7), chez Edilig.

La façade du Gaumont, Haymarket, à Londres, en 1958, au moment de la sortie de **Dracula (Le Cauchemar de Dracula)**, le chef-d'œuvre de Terence Fisher.

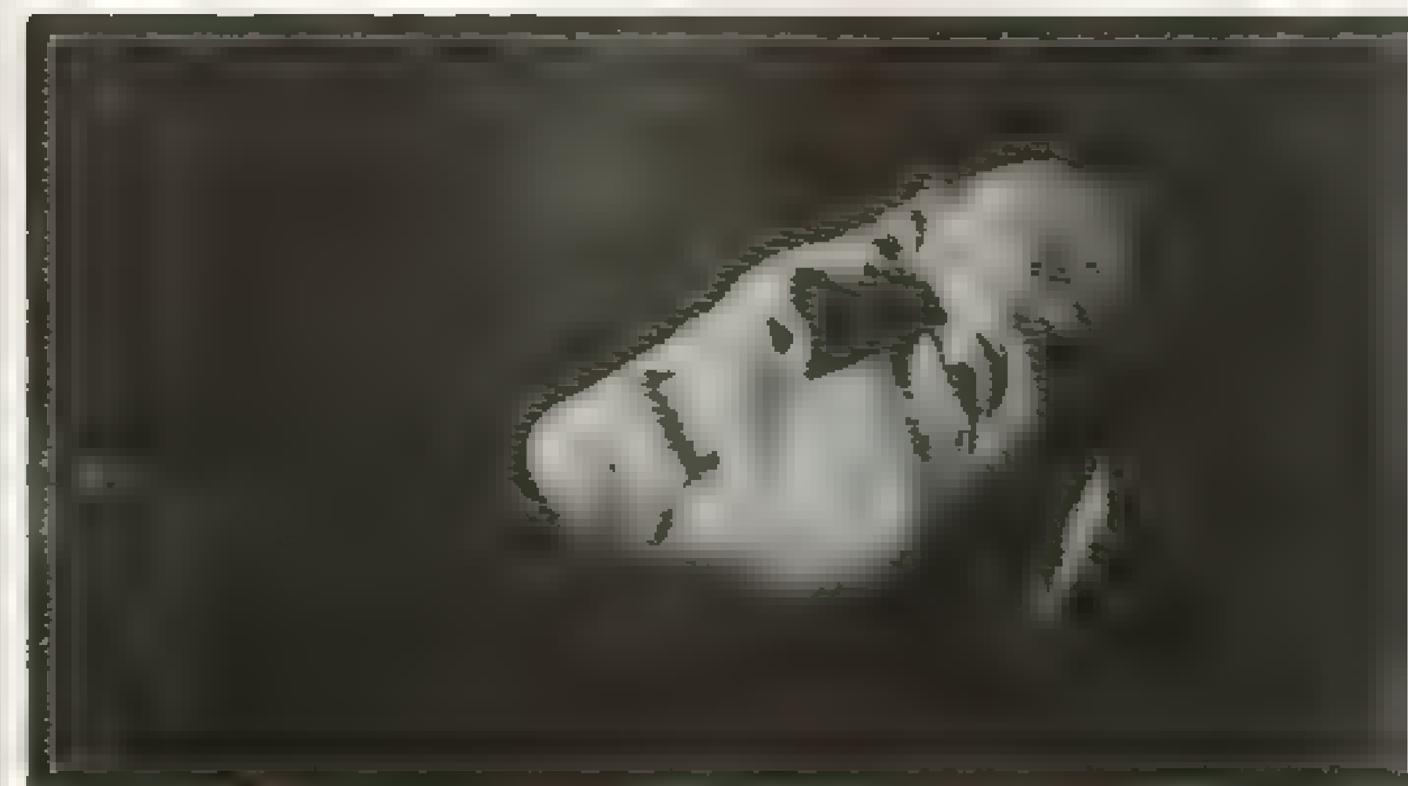








LES NUITS DE DRACULA



L'intéressante collection **Miroir de l'Étrange** (distribuée par Warner) vient de sortir un autre «Dracula» interprété par Christopher Lee mais tourné par l'espagnol Jess (Jesus) Franco sans les capitaux de la Hammer : **Les Nuits de Dracula**. Très inférieur aux «Fisher», ce film n'en est pas moins supérieur à de nombreux autres Dracula. Lee apparaît enfin tel que le décrit Bram Stocker dans son roman : sous la forme d'un homme âgé, à la longue moustache, qui puise une nouvelle jeunesse en buvant le sang de ses victimes. Kinski montre une fois de plus son immense talent en jouant le rôle du dément Renfield et le film bénéficie d'une envoûtante photographie et d'une superbe musique de Bruno Nicolaï. Trois ans plus tard, en 1972, Franco se défoulera avec trois au- Dracula» érotico-sadiques, où Howard Vernon succède à Chris Lee.

P.C.

La horde sauvage des fils illégitimes de Mad Max déferle sur nos écrans ! Barbares, gladiateurs, exterminateurs et amazones sont de retour, dans un monde cruel dévasté par les guerres atomiques...

LES FILS DE MAD MAX



▲ Stryker.



▲ Stryker *(titre de tournage :* The Liquidator*), un «Mad Max» philippin de Cirio H. Santiago.*

Annoncés dans notre précédent numéro, voici enfin sur nos écrans les exploits violents et spectaculaires des petits cousins transalpins de Mad Max. Avec trois films déjà sortis, en attendant 2020 Texas Gladiators *(en vidéo, chez Dynasty) et* Les Nouveaux Barbares *(au cinéma, distribué par Commodore), les italiens exploitent avec habileté un nouveau filon de films d'action et d'aventures, pleins de bruits et de fureur... tandis que les philippins nous proposent* Stryker ! 2021, Après la chute de New-York.

Après la troisième guerre mondiale, New-York, envahie par l'armée victorieuse des Eurax, est devenue une espèce de cloaque où sont concentrés les survivants du continent, la plupart corrodés par les radiations, sur lesquels sont effectués des expériences génétiques étant donné que l'espèce humaine, apres les explosions nucléaires, n'est plus en mesure de se reproduire.

Un groupe de trois hommes, envoyé par les forces restantes des Etats-Unis dissimulées parmi les glaces de l'Alaska, a pour mission de trouver la seule femme féconde de la Terre, afin de pouvoir assurer la continuation de l'espèce sur une autre planète où la Confédération Interaméricaine aura la possibilité de se reformer.



*L'excellent Vic Morrow (*Graine de Violence*) dans* 1990-Les Guerriers du Bronx *de Castellari.*
Peu de temps après, Morrow sera l'une des victimes du tragique accident survenu pendant le tournage de la Quatrième Dimension.



Fred Williamson : les Nouveaux Barbares.



Anna Kanakis : les Nouveaux Barbares.

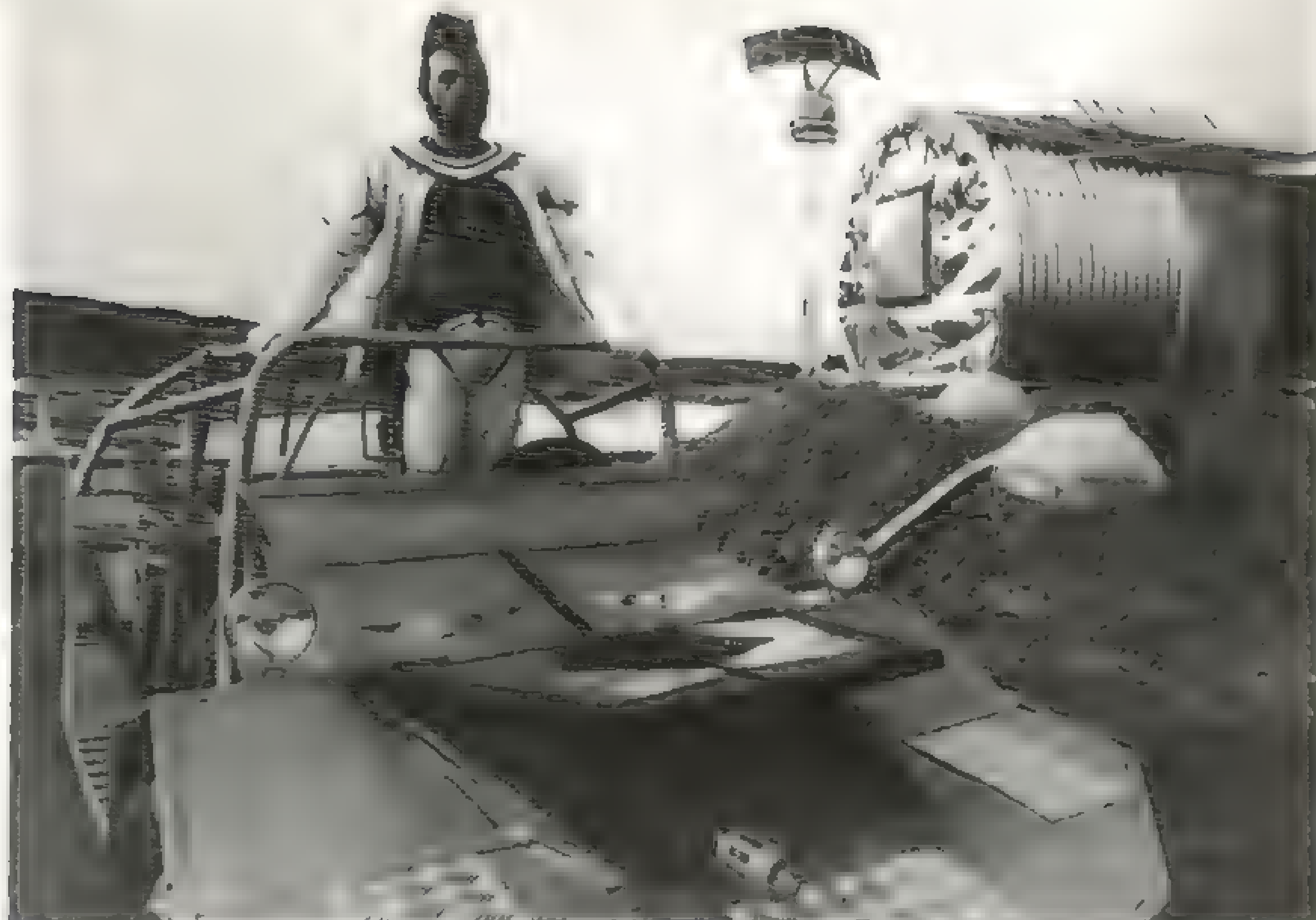
Depuis quelques années le cinéma d'aventures italien est en pleine décadence. Au lieu d'innover, de créer un cinéma original, typiquement italien, comme l'ont fait Bava et Freda pour le peplum et l'épouvante, ou Leone et Corbucci pour le western, les tâcherons actuels se contentent de plagier le plus maladroitement possible les derniers grands succès américains. Même un réalisateur de la trempe de Castellari, auteur d'un mémorable *Kéoma* qui fut le chant du cygne du western violent à l'italienne, s'est tristement compromis avec une pénible imitation telle que *La Mort au large* (d'ailleurs interdit aux Etats-Unis en raison de ses trop nombreuses ressemblances avec *Les Dents de la Mer*).

A son tour, ce *2019*, louchant énomément du côté de *New-York 1997*, ne laissait présager rien de bon. Eh bien ! pour une fois, ce film est une agréable surprise. Il est vrai que son réalisateur, Sergio Martino (dissimulé sous le pseudo de Martin Dolman après avoir été Christian Plummer pour le méconnu *Crime au Cimetière Etrusque*) est, à défaut d'être un auteur, un habile artisan aussi bien à l'aise dans l'univers du giallo (*L'étrange Vice de Madame Wardh, La Queue du Scorpion*, etc...) que dans celui du western (Le très beau *Mannaya, L'Homme à la Hache*) ou du fantastique (*Le Continent des Hommes-Poissons*).

L'action de *2019* ne se relache pas une seconde et l'on notera plusieurs idées originales comme ce trompettiste évoluant dans les ruelles lugubres d'un New-York en ruines, et cette jolie fille en hibernation, version futuriste de *La Belle au Bois Dormant*.

Le film se complait dans le sordide et certaines scènes relèvent du cinéma d'horreur; les amateurs auront droit à quelques images bien sanglantes et répugnantes notamment lorsque les soldats massacrent avec une sauvagerie inouie les survivants défigurés par les radiations; on retiendra aussi ce passage hallucinant où une horde de sauvages aux trognes patibulaires chasse des rats d'égoûts pour les dévorer. Et Maurizio Trani, l'un des meilleurs spécialistes du maquillage mons-

Les Nouveaux Barbares. ▶





▲
Les Nouveaux Barbares.

trueux (rappelez-vous les chefs-d'œuvre horrifiques de Lucio Fulci, *L'Enfer des Zombies* et *L'Au-Delà* notamment) de nous donner une nouvelle preuve de son talent en nous offrant quelques têtes fracassées ou pulvérisées. Michael Sopkiw est des plus convainquants dans le rôle d'un aventurier à la barbe de deux jours, digne cousin de Mad Max ou de "Snake Plissken" de *New-York 1997*. L'épilogue nous laisse cependant sur notre faim : pas de confrontation entre les héros et la diablesse tout de noir vêtue, incarnée par l'exquise Anna Kanakis que l'on reverra dans *Les Nouveaux Barbares* de Castellari. Les cinéastes envisageraient-ils une suite ? Nous ne pouvons que le souhaiter; il est en effet réconfortant de voir de tels films a une époque où l'on gaspille des sommes scandaleuses pour obtenir de piètres résultats comme le grotesque *Gwendoline*. Après avoir distribué avec succès ce *2019* (plus de cent mille entrées à Paris en trois semaines), les Films Jacques Leitienne ont présenté en province un film de la même veine :

LE GLADIATEUR DU FUTUR (ENDGAME)

Nanti d'une superbe affiche aussi racoleuse que l'était celle de *Ironmaster, La Guerre du Fer* (cf. pages centrales de notre numéro 1) du même distributeur, *Le Gladiateur du Futur* n'est en rien un film sur les jeux des arènes de demain. Le filet, le poing hérissé de pics et le trident ne resteront jamais brandis que dans l'imagination fertile de l'affichiste Renato Casaro.

En fait il s'agit ici dune aventure centrée sur l'accomplissement d'une mission impossible du type *New-York 1997* consistant non pas de sauver le Président des Etats-Unis (il n'y en a plus !), mais d'assurer le convoyage d'étranges mutants menacés d'extermination par un pouvoir fasciste dont l'accoutrement des sbires ne laisse aucun doute quant à l'ancestrale inspiration, chaque membre arborant le ciré de la gestapo et le sigle S.S. (Security Service !) sur un casque, très nazi





Michael Sopkiw et Valentine Monnier dans : 2019, Après la Chute de New York.



2019, Après la Chute de New York.

de forme. Sans équivoque !
Mais dans cette Amérique démantelée, on a encore le temps de s'amuser. Toutes les télévisions et tous les paris sont monopolisés sur le combat que doivent se livrer quatre brillants champions, une lutte à mort ayant le Bronx pour cadre... Le speaker, pour finir, précise que l'énergie des protagonistes réside dans l'absorption de pillules toniques "Life Plus", sorte de "Soleil Vert", qui améliorent les performances physiques... et sexuelles !
L'amateur quelque peu éclairé aura vite reconnu en ce mystérieux Steven Benson le prolifique Joe d'Amato dont l'équipe reste fidèle à ce rendez-vous du futur. Dignement drapée, Laura Gemser, rebaptisée Moira Chen oublie sa folle et sulfureuse jeunesse de Black Emanuelle ne subissant ici qu'un petit viol très chaste. Héros de *Anthropophagous* et de *Horrible* (réalisés par d'Amato), George Eastman est lui aussi présent au calendrier de l'an 3000 où, dans un mini-Bronx-spaghetti, les champions s'affrontent à mort dans une séquence d'ouverture très américaine de style, morceau de choix pour unr œuvre dont le petit budget ne permet pas de tenir la distance. A l'efficacité toute hollywoodienne du début se substituent l'imagination et le délire chers au cinéma transalpin... et à Joe d'Amato qui, furtivement, s'offre un égorgement, une tête fracassée à la hache et l'achévement sadique d'un prisonnier emmuré. A ces débordements sanglants s'ajoute une incroyable atmosphère de ringardise dans le comportement et le maquillage des hordes de guerriers du futur dont l'apparition flanqués d'une paire de matronnnes nues n'a rien à envier aux productions de John Waters. Ancien directeur de photographie (sous son vrai nom : Aristide Massaccesi), d'Amato profite également au maximum des lieux alloués et, l'imagination aidant, excelle à transformer une vieille carrière abandonnée en zone supposée dévastée par la guerre atomique. Système D, délire, imagination et sens du rythme font de cette production, au même titre que *2019*, une des meilleures surprises de ce début d'année en direction d'un cinéma pleinement populaire.

LES EXTERMINATEURS DE L'AN 3000



◀ Le Gladiateur du Futur.



George Eastman (au centre) dans : Les Nouveaux Barbares.





Nouvel essai futuriste des producteurs italiens, *Les Exterminateurs...* ne cache à aucun moment sa dévotion envers *Mad Max 2* dont il pompe allègrement, au plan près, la fameuse séquence finale. Mais le film de Jules Harrisson (alias Giuliano Carnimeo / Anthony Ascott pour les westerns) vaut tout de même bien plus que ce plagiat - d'ailleurs agréable - qui ne représente qu'une fraction de pellicule dans ce film étourdissant d'action et de rebondissement.
Sur notre pauvre planète, ravagée par la guerre atomique, on a toujours de l'essence mais on manque cruellement d'eau. Cette pénurie développe un scénario analogue à *Mad Max* mais explique davantage l'acharnement et l'âpreté des protagonistes à se combattre.
On peut se passer de rouler... pas de boire. Dans un désert aride, en souvenir des temps d'abondance, le héros, arnaché de cuir noir et poussiéreux, s'amuse à jouer aux stock-cars avec les véhicules de police dans une séquence d'ouverture bien menée et soulignée par une musique endiablée. Mais cette fois, c'est lui qui se retrouve sur le dos, coincé dans sa voiture accidentée aussi stupide et menacé qu'une tortue retournée. Le guerrier de la route ne cote plus bien cher au box-office.
Sauvé par un bambin qui lui collera au train comme celui de Mel Gibson, il sera entraîné dans une aventure où peu à peu il perdra de son égoïsme, acceptant d'œuvrer pour le bien commun.
Si les clins d'œil envers l'aîné australien sont fréquents, le film bénéficie cependant d'un solide scénario assurant à l'action les possibilités de se renouveler. L'humour au second degré et le délire propres au cinéma italien viennent aussi apporter quelques scènes équivoques dont le bras bronique de l'enfant n'est pas la moindre surprise !
Un montage plus nerveux aurait bénéficié à ce film d'aventures de très honnête facture. Tout comme les protagonistes du film, une manière d'étancher notre soif en attendant *Mad Max 3*.

Norbert Moutier et Pierre Charles (2019).

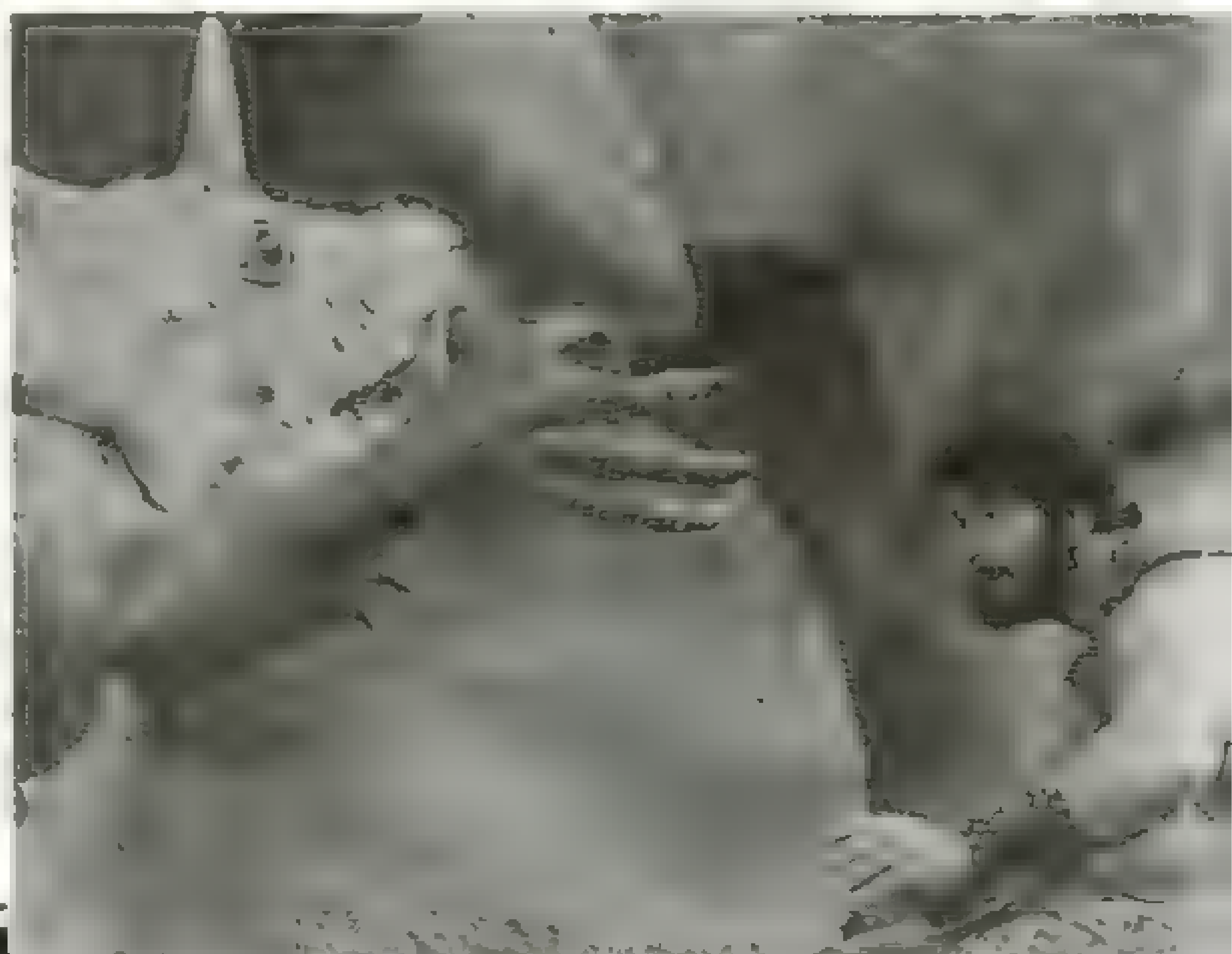
KRULL (Krull). 1983/ Angl. **Réal.** : Peter Yates. **Prod.** : Ron Silverman. **Scén.** : Stanford Sherman. **Photo** : Peter Suschitzky. **Mus.** : James Horner. **Décors** : Stephen Grimes. **Maq.** : Nick Maley. **Int.** : Ken Marshall (Colwyn), Lysette Anthony (Lyssa), Freddie Jones (Ynyr), Francesca Annis (la sorcière), Bernard Breslaw (le cyclope). **Distr.** : Warner-Columbia.

L'HÉROÏC-FANTASY

KRULL



▲ *Un film précurseur :* Le Cercle de Fer, *avec Jeff Cord et David Carradine, d'après une histoire originale de Bruce Lee.*



▶ *Certains péplums fantastiques italiens des années soixante évoquaient le monde de l'héroïc-fantasy comme le chef-d'œuvre de Vittorio Cottafavi, avec Reg Park, l'idole d'Arnold «Conan» Scharzenneger :* Hercule à la Conquête de l'Atlantide *qui sort enfin en vidéo cassette chez René Chateau.*

L'HEROIC-FANTASY

Dans deux mois nous pourrons suivre la suite des nouvelles aventures de Conan, filmées cette fois-ci par Richard Fleischer, l'un des meilleurs spécialistes du cinéma d'action (Vingt Mille Lieues sous les Mers, Le Temps de la Colère, Les Vickings, Le Voyage Fantastique).

Le créateur du célèbre barbare, Robert E. Howard, est incontestablement le maître de l'héroïc-fantasy défini par Sprague de Camp (1) comme étant une histoire d'action et d'aventures se déroulant dans un monde plus ou moins imaginaire, où la magie a cours et où la science et la technologie moderne n'ont pas encore été découvertes. Le décor peut être la Terre, telle qu'on peut imaginer qu'elle a été il y a des millénaires, ou qu'elle sera dans un lointain futur, ou bien encore une autre planète (cf. Krull) ou une autre dimension.

L'héroïc-fantasy allie la couleur locale et la fougue du récit fantastique aux émotions ataviques et surnaturelles du conte étrange. Lorsqu'elle est réussie, elle procure le plus pur plaisir de la fiction, dans toute la plénitude du terme. C'est un récit d'évasion qui permet de fuir complètement le monde réel pour un autre où tous les hommes sont forts, toutes les femmes belles, toute vie aventureuse, tous les problèmes simples, et où personne ne songe à parler d'impôts sur le revenu, de chômage ou de medecine socialisée.

Si la littérature et la B.D. sont riches en œuvres d'héroïc-fantasy plus ou moins réussies, où des héros, souvent doués d'une force colossale, affrontent dragons, sorciers et tyrans régnant sur des royaumes imaginaires, le cinéma, par contre, s'est rarement intéressé à ce genre des plus spectaculaires, probablement en raison des budgets élevés nécessaires à la création d'univers fabuleux.

Après Le Cercle de Fer (d'après un sujet de Bruce Lee et James Coburn), film précurseur réalisé en 1978 par Richard Moore, Hawks The Slayer inédite en France, cette modeste production est disponible chez *Vidéo 7* sous le titre Voltan le Vengeur) L'archer et la Sorcière, médiocre téléfilm exploité en salles, et surtout après le succès de Conan le Barbare, de L'Epée Sauvage et de Dar l'Invincible, on annonce toute une série de films d'héroïc-fantasy américains et, naturellement, italiens, certains d'entre eux étant déjà disponibles en cassette : Thor le Guerrier, Ator l'Invincible, Sangraal. Nous vous parlerons prochainement de tous ces films pour vous présenter ici deux des réussites les plus marquantes du genre : le récent Krull (qui sortira dans quelque temps en vidéo) et le mythique L'Epée Enchantée, un chef-d'œuvre qui est l'objet ici de notre rubrique «Au Rayon Invisibles».

KRULL
UNE MARIEE TROP BELLE ?

C'est la question que nous pouvons nous poser à la projection de Krull, l'une des super-productions les plus coûteuses de ces dernières années, vingt sept millions de dollars,

(1) : CF : Conan (aux Editions Spéciales).





▲ *Ken Marshall dans* Krull.

Krull. ◀

soit près de vingt sept fois le budget moyen d'un long métrage français (1).

Certes, l'élément monétaire apporte beaucoup au film, décors gigantesques, soignés dans le détail, forêt reconstituée au studio, marécage y compris, ambitieuses architectures aux lignes démentielles et à la perspective infinie, puis, enfin, ce curieux château de roc noir (une maquette tout de même !) mobile comme un astéroide, repaire inexpugnable de la bête sans visage qui terrorise la planète Krull...

Les moyens matériels ne posent aucun problème, tout comme, d'ailleurs, la réalisation qui réunit une équipe de gens très compétents aux postes clef : Peter Yates, cinéaste révélé par le percutant Bullitt, qui engendrera plus ou moins la vogue des thrillers hyper-violents des années 70, dont L'Inspecteur Harry sera le chef-flingueur de file, Peter Yates plus connu à travers des œuvres comme Les Quatre Malfrats, et pour qui Krull représentait la première incursion dans le fantastique.

A la photo, Peter Suschitzky portant sur ses épaules non pas seulement la caméra mais tout le potentiel visuel du film, en fait son véritable atout. Quant aux effets spéciaux, ils furent confiés à Derek Meddings, déjà responsable, entre autres, de ceux de plusieurs James Bond, principalement Moonraker.

Tout ce décor et toutes ces compétences réglés, allait-il rester à la production le luxe de s'offrir le sens épique ?... Il semble hélas que non.

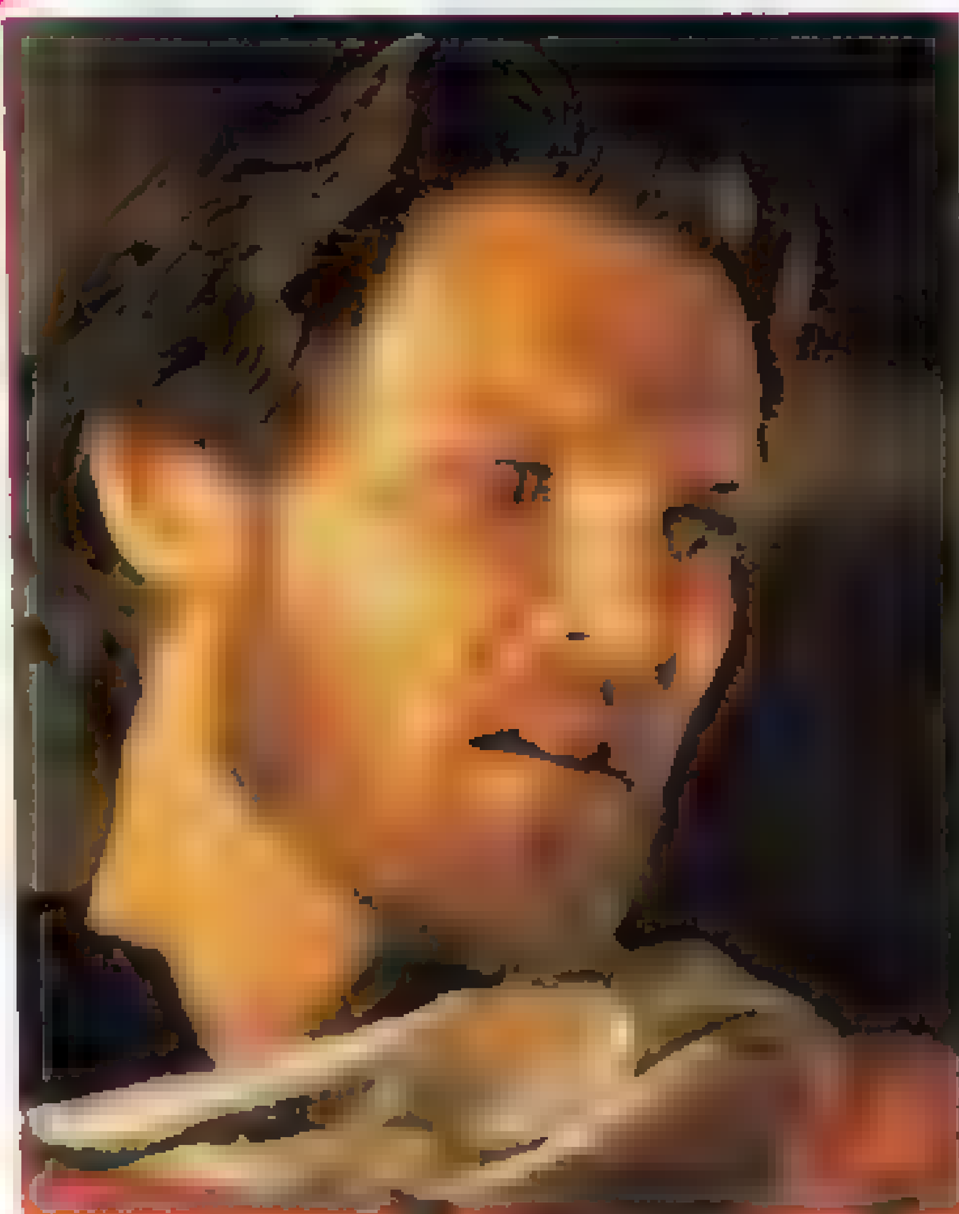
Cette énorme et coûteuse machine n'aura finalement enfanté qu'une œuvre dont l'impact ne dépasse guère ce que peuvent réaliser les Umberto Lenzi ou autres plagiaires transalpins avec leurs budgets en peau de chagrin et leur tournage en course marathon contre la montre.

UN HEROS FLYNNIEN DANS L'HEROIC-FANTASY

Krull est avant tout un film tout-public, mais à travers cette quête désespérée à rassembler le maximum d'audience possible, il jalonne son parcours de concessions, se dépouillant, au fil des séquences, d'une personnalité que ses homologues directs, Conan ou Excalibur, avaient su jalousement conserver.

Afin de s'octroyer un tout jeune public, les affrontements, certes virils, ne voient leur aboutissement qu'à travers un sang très pudique. Ce ne sont d'ailleurs guère les épées qui transpercent les corps mais de curieux rayons laser introduisant un court instant le film dans l'univers de Tron ! Mariage difficile avec le classicisme dont fait preuve Peter Yates au début du combat entamé dans une ambiance très «flynnienne», certains plans rappelant furieusement ceux du duel des Aventures de Robin des Bois de Michael Cur-

(1) : Selon certaines sources, le budget serait même de quarante millions de dollars !

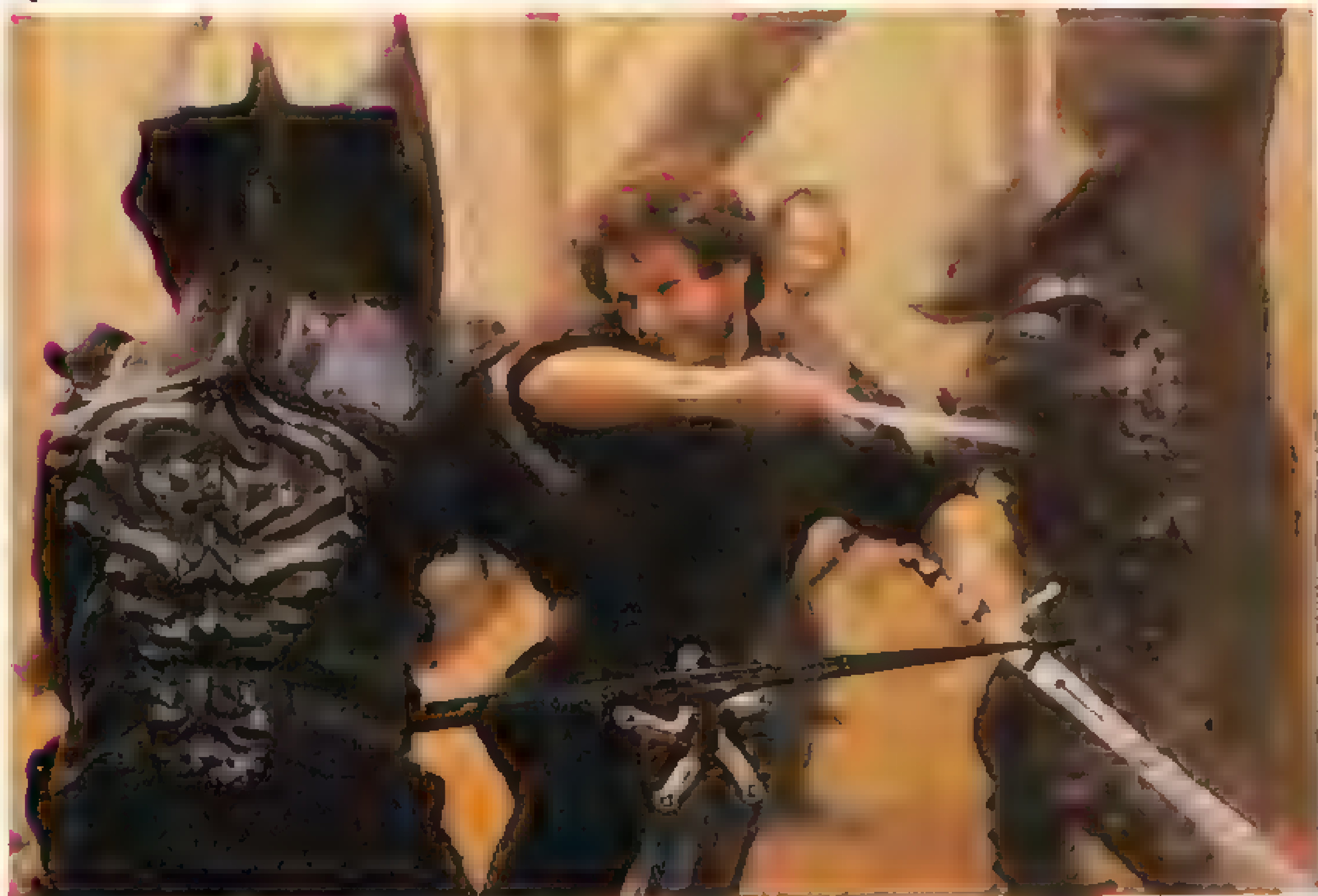


Ken Marshall : Krull. ▶



Dessin pour l'affichette italienne de **Gunan il Guerriero** *de Frank Shannon (alias Franco Prosperi), avec Peter McCoy (Pietro Torrisi).* ▲

▼ Krull.



tiz, la finesse des traits du héros renforçant cette impression (on est très loin du masque bestial de Conan !). Même le massacre qui suivra l'intrusion des hordes de la Bête ne procure aucune émotion. Tout lyrisme reste fâcheusement absent et nous ne ressentons que trop que la motivation vengeresse du héros s'accompagne plus du désir de retrouver sa chère et tendre, enlevée par les sbires de la Bête, que de recouvrer un trône perdu. Même l'arme symbolique de cette vengeance a de quoi surprendre. Au profil glacial et effilé d'une lame d'acier scintillante, est opposée ici une curieuse épée cruciforme dont l'aspect atténue l'impact de la puissance.

Cette puissance est ainsi que la fureur de vaincre n'étant pas programmées dans une expédition plus salvatrice que punitive, force nous est donc de suivre le film à son rythme, celui du merveilleux et de la magie. A ce niveau, la croisière reste envoûtante et riche de surprises : rencontre d'un cyclope bon enfant, traversées de forêts fantômatiques et dépouillées (comment ne pas évoquer quelques péplums des années 60, notamment Les Amours d'Hercule...), de marais meurtriers, d'attaques sournoises de la Bête sous des apparences protéiformes, chaque plan présentant à lui seul un petit tableau cependant, restent douces et les personnages peu tourmentés dans leurs traits par les péripéties vécues, ceci en parfaite opposition avec l'univers sombre et bestial de l'héroïc-fantasy tel que l'a campé par exemple Frazetta, créateur du décor de référence du genre.

«Drogue douce», ces peu angoissantes péripéties visent de toute évidence un public déterminé mais demeurent un ravissement pour l'œil, Krull se feuilletant comme un livre d'images, la suite des pages consultées important, somme toute, assez peu.

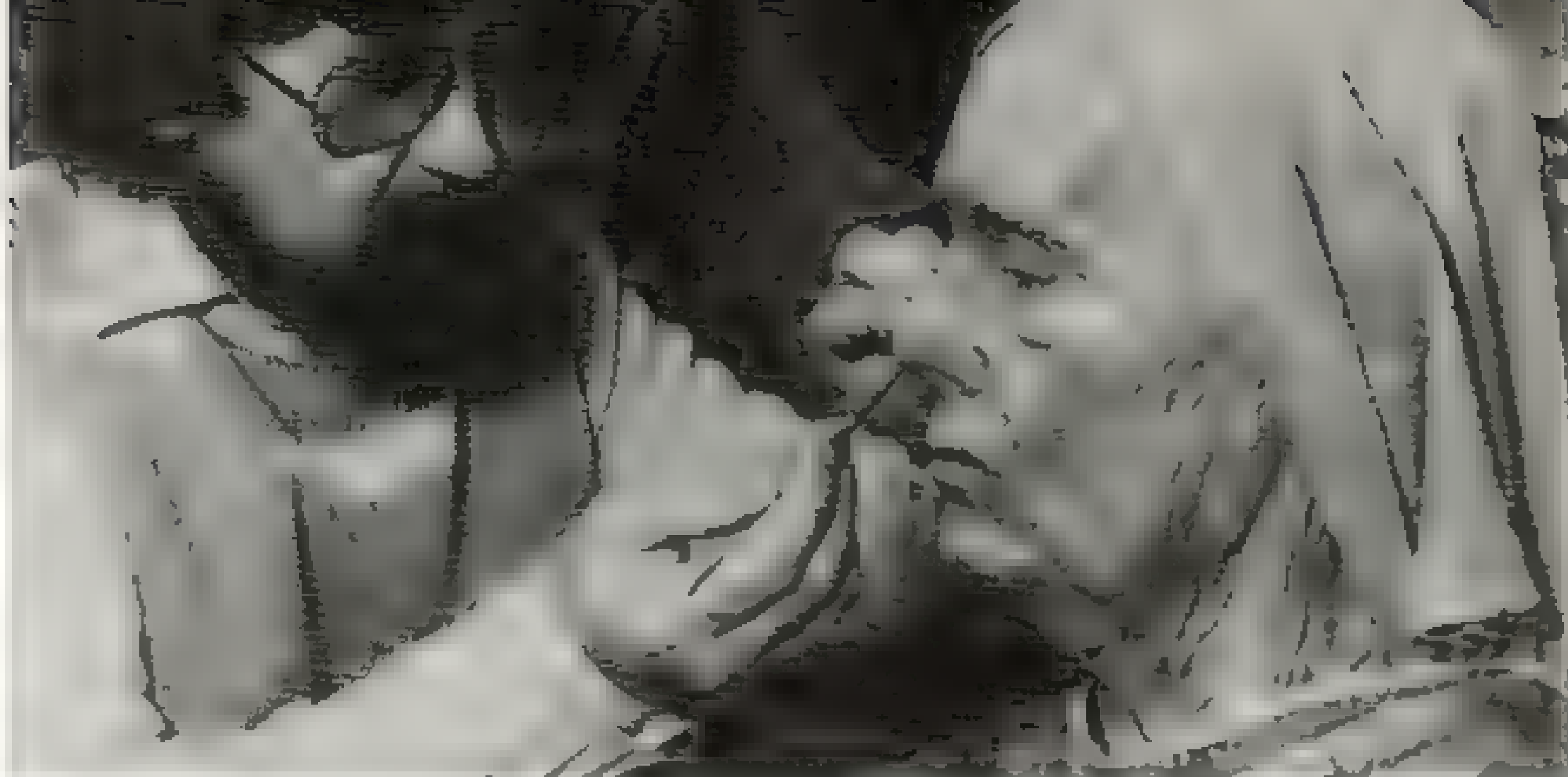
LA VEUVE BLANCHE

Parmi les épreuves rencontrées par les protagonistes de Krull, celle de l'intrusion dans le domaine de la sorcière reste la plus impressionnante et, techniquement, la plus étonnante.

Cette vieille dame plutôt indigne (elle fut infanticide) vit retirée, farouchement protégée par une gigantesque araignée blanche et tout son attirail de toiles traîtresses. Réalisées en animation, ces séquences de plusieurs secondes sont insérées dans l'ensemble avec une surprenante véracité. Tout juste pouvons-nous déplorer que l'acteur bravant la bestiole, pour aller quêter chez la sorcière la position de la forteresse de la Bête, n'est jamais inclus dans le champ de l'araignée en action. Bizarrement vouée au blanc, cette araignée, quoique parfaitement animée, fait bien pâle figure auprès de «Tarantula» par exemple... Encore une concession en direction du très jeune public !...

La prouesse technique, persistant à travers cet épisode, se poursuit avec la transformation de la sorcière (redevenant artificiellement jeune aux yeux de l'homme qui l'avait au-

Francesca Annis et le maquilleur de Krull : Nick Maley.



Bernard Breslaw : Krull.



trefois aimée), le vice étant poussé jusqu'à inclure, dans le même plan, les deux images différentes de la sorcière, en vis-à-vis, dans un miroir. Du bel ouvrage qui ne fait pas pour autant oublier la pathétique histoire de ces deux êtres que la proximité de la mort rapproche, seuls personnages du film bénéficiant d'une certaine dimension humaine.

Tout rêve peut faire fi de la pesanteur ou de la notion de distance. Celui de Krull hâte le parcours en procurant aux rescapés de l'entreprise des montures particuliaires, des chevaux filant à l'allure du T.G.V. sur un sillon de flammes. Magnifique et onirique chevauchée renforcée par une cavalcade nocturne franchissant abstacles et ravins, telle une étoile filante, cette séquence resserre encore les liens qu'entretient Krull avec les contes de fée.

CHATEAU FORT ET FAIBLE HEROINE

Prisonnière de la Bête dans son antre, la compagne du héros doit, en outre, subir ses instances: mais terminée l'époque où la bête repoussante et pitoyable implorait l'amour de la belle ! Krull, en Cocteau revu et corrigé, cru 1984, voit la Bête prendre l'image du héros bien-aimé pour tenter... en vain cependant, de séduire la belle... Esquisse trop fugitive de tentative d'une idylle impossible... Esquisse rendue nécessaire par la volonté délibérée de la production de laisser le monstre dans l'abstrait, tout comme Alien (auquel, d'ailleurs, il ressemble indiscutablement !). Quoique du domaine de l'ombre et chiche de ses apparitions, la Bête de Krull laisse entrevoir un travail technique intense, chaque partie de son corps étant animée et son faciès horrible en parfaite activité.

Le final, sans surprise, verra la destruction, par le fer purificateur, de la Bête et de son domaine. Fin ydillique pour la princesse délivrée qui n'a hélas joué ici que le rôle très passif de belle captive brimée comme cela était la règle pour ses homologues des années 50. (Hundra, où es-tu !...). A travers ce happy-end conforme au conte de fée, où un roi retrouve sa bien-aimée et son trône, l'émotion et le sens épique, si tant est qu'ils aient traversé le film, n'auront guère laissé plus de trace que la disparition en fumée de la Bête et de son imposant repaire.

A vouloir se réclamer d'un peu tous les genres, Krull n'est pas parvenu à créer le sien. Compilation de séquences visuellement superbes, son manque de cohésion a toutefois l'avantage de l'inclure dans le monde sans normes et sans contraintes du rêve.

A voir avec des yeux d'enfants... et, si possible, avec leur âme...

Norbert MOUTIER.

(1) : Selon certaines sources, le budget serait même de quarante millions de dollars !

Au rayon des "invisibles"

l'Épée Enchantée



Au cours de leur randonnée fantastique, tous les chevaliers qui accompagnaient George trouveront une mort horrible comme ces deux malheureux...





Enlevée par le sorcier Lodac, la jolie princesse Hélène (Anne Helm) est gardée par des monstres dans un sinistre château

Au IVème siècle, en Grande Bretagne. George (Gary Lockwood), amoureux de la princesse Hélène (Anne Helm), qui vient d'être enlevée par le redoutable sorcier Lodac (Basil Rathbone), n'a qu'un désir : la délivrer. George s'empare des présents que voulait lui offrir Sybil, sa marraine, pour ses vingt ans : une épée enchantée, une armure invincible et le cheval le plus rapide du monde. Grâce à ses pouvoirs magiques, il ressuscite six chevaliers ensevelis depuis des millénaires pour en faire ses compagnons de voyage.

Sir Branton (Liam Sullivan), à qui le roi a promis la main d'Hélène s'il libérait sa fille, se joint à la petite troupe. Ce courtisan avide porte au doigt un mystérieux anneau perdu par Lodac, qui le rend invulnérable aux malédictions du sorcier.

Au cours de sa randonnée fantastique, George rencontre d'abord un ogre géant qui tue deux chevaliers; un troisième meurt dans un cratère de feu, un quatrième succombe à la morsure mortelle d'une belle inconnue (Maila Nurmi/ Vampira) qui n'est autre qu'une horrible sorcière, et les trois derniers périssent à leur tour, victime de monstres particulièrement repoussants. George se retrouve seul avec Branton devant le château de Lodac.

Sybil tente de venir à son secours mais elle se trompe de formule et lui ôte tout pouvoir magique. Le jeune homme est fait prisonnier par Lodac dans un château peuplé d'êtres cauchemardesques.

Cependant, le traître Branton conclut son marché avec le sorcier. Une fois en possession de l'anneau magique, Lodac se débarasse de lui, change Hélène en créature hideuse et prévient George qu'il a l'intention de la donner en pâture à son dragon bicéphale. Mais Sybil retrouve la bonne formule magique et, transformée en panthère noire, arrive à temps pour tuer Lodac, libérer George et Hélène, et ressusciter les chevaliers.

Pour les amateurs d'aventures épiques et fantastiques, l'année 1961 est à marquer d'une pierre blanche : deux passionnantes productions ont en effet vu le jour : Jack, Le Tueur de Géants de Nathan Juran (Le Septième Voyage de Sinbad) et surtout l'extraordinaire Epée Enchantée. Avec cette œuvre, le producteur-réalisateur Bert I. Gordon a réalisé, de loin, son meilleur film. Spécialisé dans le fantastique et dans l'épouvante, Bert I. Gordon n'a rien d'un grand réalisa-



▲ *Lodac (Basil Rathbone) ne va pas tarder à se débarasser du chevalier Branton.*



▲ *Le Chevalier Branton (Liam Sullivan) et la princesse Hélène venant d'être transformée en une affreuse créature par le sorcier Lodac.*



teur; cet honnete artisan doit sa renommée aux nombreux effets spéciaux qu'il utilise dans ses films illustrant le nanisme (Attack Of The Puppet People, The Boy And The Pirates) et surtout le gigantisme humain (The Cyclops, Le Fantastique Homme Colosse et sa suite, inédite en France, War Of The Colossal Beast, Village Of The Giants (1965) d'après Food Of The Goods de H.G. Wells) ou animal (King Dinosaur, les sauterelles de Beginning Of The End, la tarentule de The Spider, les guêpes, le coq et la horde de rats de Soudain... les Monstres (1976), nouvelle adaptation du roman de Wells, Food Of The Goods. très différente de Village Of The Giants, et enfin L'Empire des Fourmis Géantes).

Avec L'Epée Enchantée, Bert I. Gordon délaisse momentanément de côté toutes ces grosses bê-bêtes atomisées très à la mode dans la S.F. cinématographique américaine des années cinquante (les deux meilleures productions étant Des Monstres Attaquent la Ville de Gordon Douglas et Tarantula ! de Jack Arnold) au profit de monstres beaucoup plus originaux. Si certains de ses trucages sont nettement inférieurs à ceux du maître Ray Harryhausen dont on a pu admirer de nouveau les prouesses à la télévision grâce à la diffusion du Septième Voyage de Sinbad et de L'Ile Mystérieuse, L'Epée Enchantée n'en est pas moins un excellent spectacle évitant une certaine mièvrerie propre à certains films d'aventures hollywoodiens, à l'exception de la présence quelque peu irritante de la brave marraine accompagnée de ses frères siamois. Et mieux encore, de nombreux passages où interviennent ogre, vampire, zombies, dragon à deux têtes et autres créatures monstrueuses n'ont rien à envier aux meilleurs films d'épouvante de l'époque, à tel point que L'Epée Enchantée fut en France interdit aux moins de treize ans (il est vrai que l'inoffensif Jack, le Tueur de Géants, spectacle familial par excellence, a subi le même sort !).

L'interprétation est évidemment dominée par le spécialiste des rôles de traîtes et de méchants, Basil Rathbone (qui fut aussi un extraordinaire Sherlock Holmes dans plus d'une dizaine de films souvent fort réussis) qui incarne le traditionnel sorcier démoniaque drapé dans un somptueux costume. On retrouvera Gary Lockwood dans le célèbre 2001, L'Odyssée de l'Espace de Kubrick; signalons aussi dans un petit rôle, celui d'un

Au rayon des "invisibles"



Arrivé au château maudit, George est aussitôt capturé... ▼



homme au crâne en pain de sucre, un certain Dick Kiel promu au rang de vedette à partir de 1977, sous le nom de Richard Kiel, avec L'Espion qui m'aimait où il interprète Jaws, l'ennemi indestructible de James Bond, capable d'égorger hommes et requins ou de déchiqueter les tôles des voitures à l'aide de sa redoutable mâchoire d'acier. Son succès sera tel qu'on pourra le revoir dans le 007 suivant, Moonraker, et dans les rôles principaux de L'Humanoïde de Lewis (alias Aldo Lado) et de The Phœnix (devenu War Of The Wizards), tourné en 1978, à Formose, par Richard Caan et Sam Arikawa.

P.C.

L'ÉPÉE ENCHANTÉE (The Magic Sword/ Tournage : **St. George and the 7 Curses)**. 1961./ U.S.A. **Réal., Prod.** : Bert I. Gordon. **Scén** : Bernard Schœnfeld, d'après un récit de B. I. Gordon. **Photo** : Paul Vogel. **Mus.** : Richard Markowitz. **Effets spéciaux** : B.I. Gordon, Flora Gordon. **Maquillage** : Dan Striepeke. **Distr.** : Les Artistes Associés. **Sortie à Paris** : le 25. 4. 1962. **Int** : Basil Rathbone, Anne Helm, Gary Lockwood, Estelle Winwood (Sybil), Maïla Nurmi/ Vampira (la Sorcière Wampire), Nick et Paul Bon Tempi (les Frères siamois), Dick Kiel.

Ciné-vidéo actualité



Certaines vedettes ne voulant pas jouer des scènes osées où elles devraient apparaître dans le plus simple appareil, on fait appel à une «doublure». Ce fut le cas pour Angie Dickinson pour la fameuse scène de la douche du film de Brian Delalma, Pulsions. L'une de ces «Body Double» sera le personnage principal du nouveau thriller érotique de... Brian de Palma qui a l'intention d'engager comme vedette Annette Haven, la star du hardcore américain et Kurt Russel qui incarna Elvis Presley et le héros de New-York 1997 sous la direction de John Carpenter.

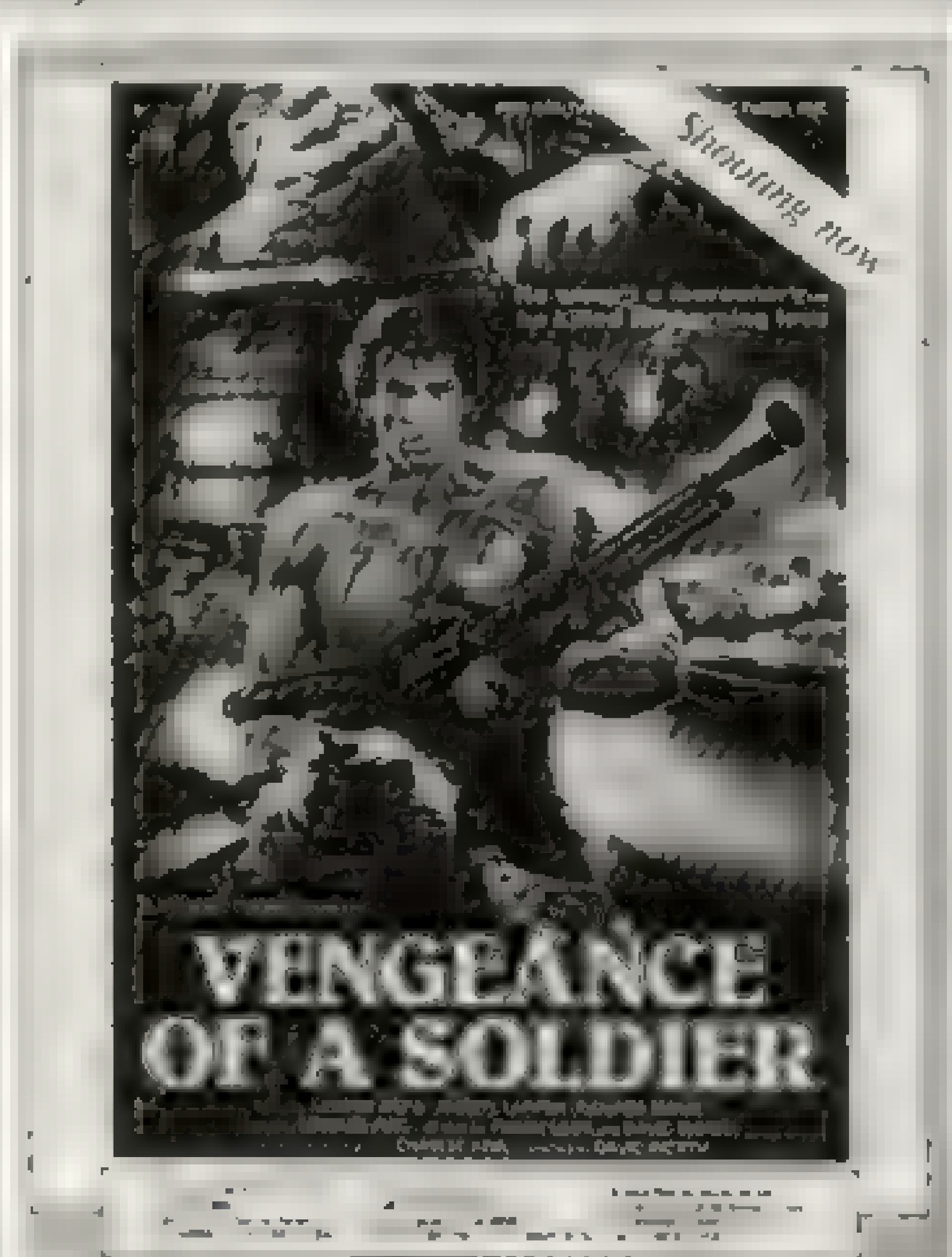
Kenneth Hartford est un metteur en scène qui aime les femmes. Témoins Hell Squad où des furies en short manient l'arme à feu et cette Jane, Queen Of The Jungle arborant un bikini léopard du plus bel effet.

Non, ce n'est pas la suite de Stranger In The Night : Soldier Of The Night mis-en-boîte par Dan Wolfman, âme damnée de la Cannon à qui il a déjà fait avorter Nana promet de la violence spectaculaire et de l'idéologie douteuse !

Richard W. Haines révolutionne le film de terreur en introduisant un spycho-killer dans une université. Le film se titre Splatter University et devrait engendrer pas mal de plagiats !...

Ecolière en chaussettes blanches le jour et fille aux mœurs légères la nuit : Angel de Robert Vincent O'Neil fait un malheur aux U.S.A. !

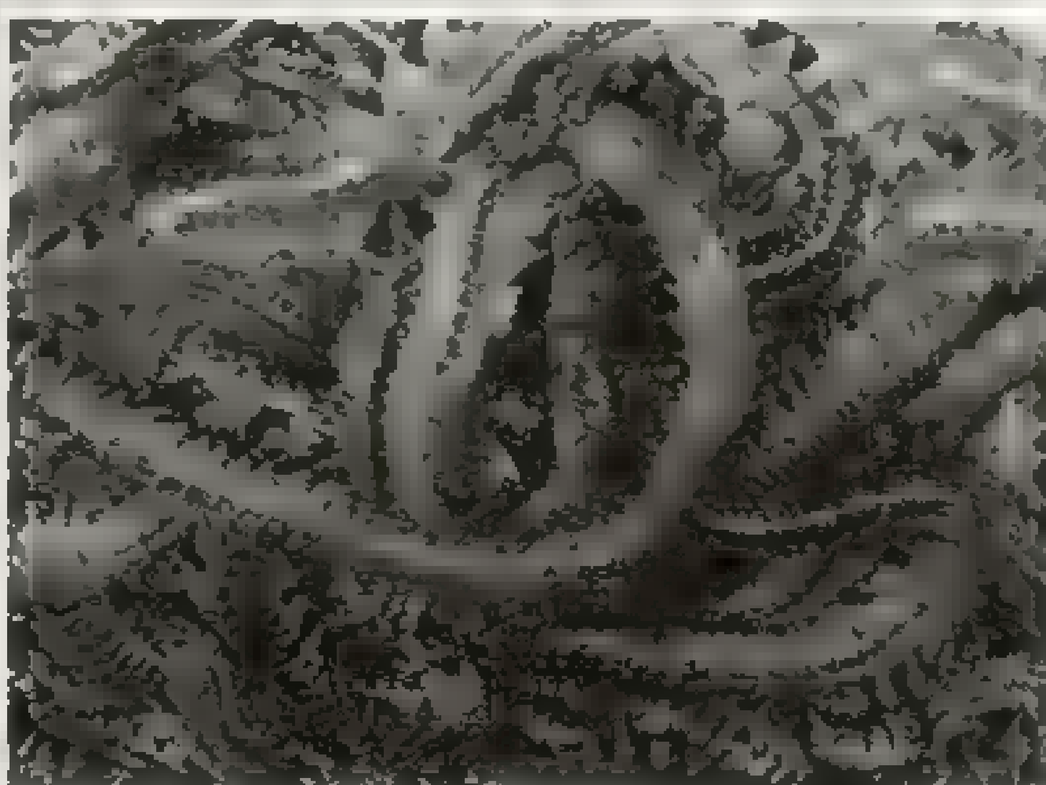
Le dernier film de femmes en cage en date : Prison Danger de Peter Newton (alias Joe D'Amato), avec Pascal Ardant, scénario d'Al Capone (sic).



Dans Warrior Of The Lost World, David Worth jouait à Mad Max; dans Vengeance Of A Soldier, il joue à Rambo !

The Killing Touch devient Fatal Games mais reste aussi nul.

Vidéo : sortie chez R.C.V. de l'incroyable L'Invasion des Vers Géants.



L'Invasion des Vers Géants.

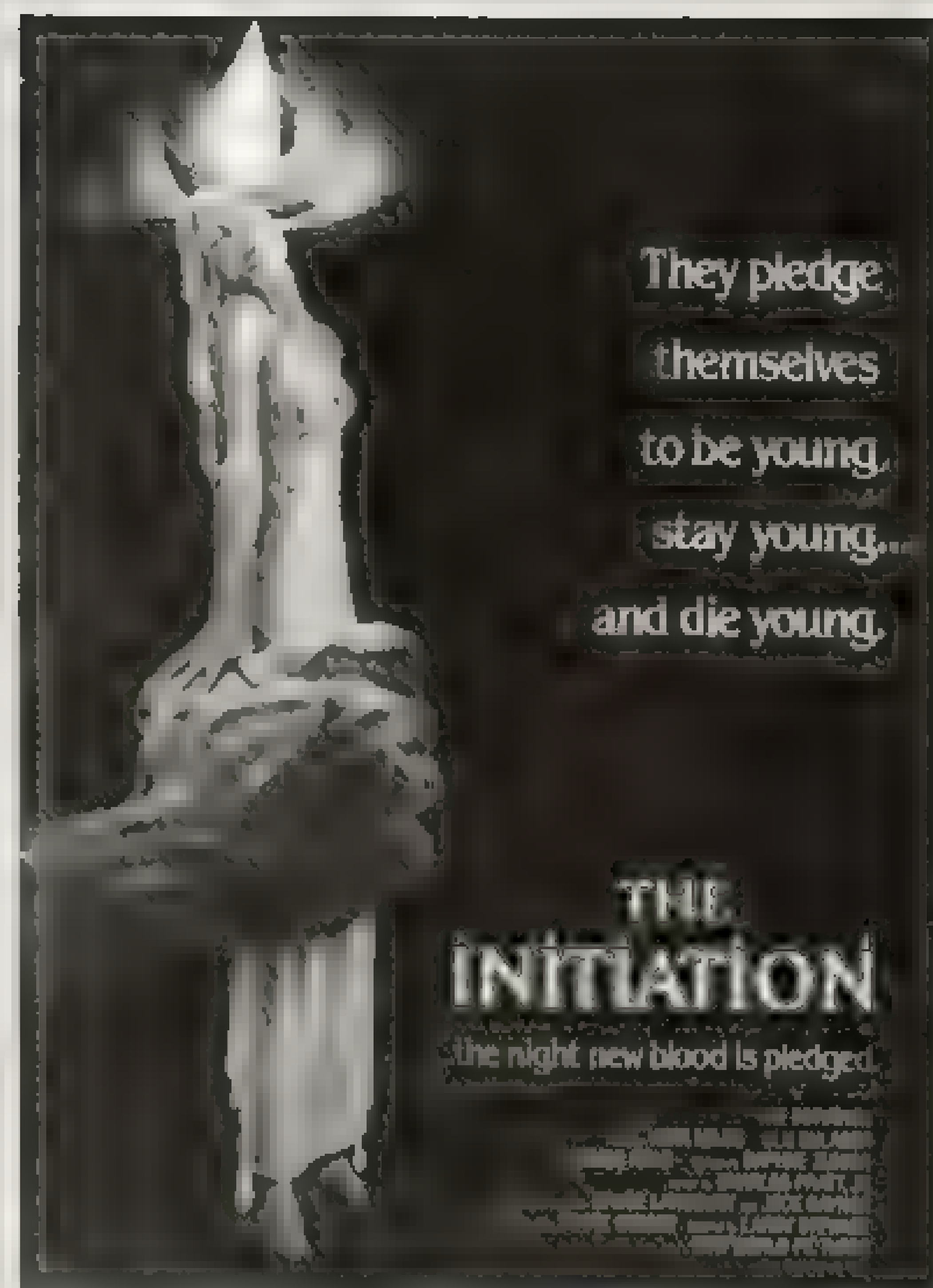
Assez répugnant !... Dans la collection Miroir de l'Etrange (distr. : Warner) : deux classiques des années soixante : le sadique Six Femmes pour l'Assassin de Mario Bava (malheureusement présenté dans sa V.F. privée de trois scènes choc) et le remarquable Gorgo d'Eugène Lourie, l'un des meilleurs films de monstres géants jamais réalisé.



La Grande Trouille : *Miou-Miou.*

A' (re)voir également : La Grande Trouille (Tendre Dracula) avec Peter Cushing, Miou-Miou, Alida Valli, Nathalie Courval et Bernard Menez. Une comédie d'épouvante tournée dans les superbes décors d'un château imaginés par le dessinateur Gourmelin.

Joe COLORADO.



Vera Mills, la vedette de Psychose d'Hitchcock (1960) dans un nouveau film de terreur : The Initiation de Larry Stewart.



Le Fulman.

ERRATA :
- Dans le N° 1 de Cinéchoc, page 18, 3° colonne, le titre français de Sbirro, la tua legge è lenta... la mia No ! est La Cité du Crime.
- Page 31 : Affichette italienne de I Nuovi Barbari.
- Page 24 : lire Landeau et non Bandeau !

SI VOUS N'AVEZ PAS PEUR
DE MOURIR DE RIRE,
OUVREZ LA PORTE DONNANT
SUR LA SIXIEME DIMENSION... LA

FORBIDDEN ZONE

FORBIDDEN ZONE. U.S.A./1980. **Réal., prod.** : Richard Elfman. **Scén.** : R. Elfman, Matthew Bright, Nick L. Martinson. **Photo** : Gregory Sandor. **Mus.** : Danny Elfman et Oingo-Boingo. **Mont.** : Martin W. Nicholson, Laja Holland. **Distr.** : Sinfonia Films. **Int.** : Susan Tyrell (la reine Doris), Hervé Villechaize (le roi Fausto), Marie Pascale Elfman (Frenchy), Viva (la reine déchue), Danny Elfman (Satan), Giselle Lindley (la nymphomane), Toshiro Baloney (Sqeezit et Renée), Kedrick Wolfe (le professeur travesti).





The Rocky Horror Picture Show, Alice au Pays des Merveilles, Helzdpoppin... Impossible de ne pas évoquer ces titres à la vision de Forbidden Zone. Premier point commun . une histoire tordue comme il n'est pas permis de l'être. La famille Hercule, nouvellement installée en Californie, découvre dans sa cave une porte que personne n'ose ouvrir. Derrière se trouve un monde baptisé «la sixième dimension» : la forbidden zone Frenchy cédant à la tentation pénètre dans cet univers incroyable, loufoque où rien n'est impossible, où Satan en personne dirige une formation musicale composée de damnés encapuchonnés. La suite l'intrigue est irracontable si on veut en restituer toute la verve, la drôlerie, les décors eux-mêmes sont livrés à une conception folle dépourvue de toute contrainte esthétique, temporelle. Branlants lorsqu'on les frôle, abstraits jusqu'à l'épure, outranciers, peinturlurés et biscornus comme ceux d'un «Caligari», ils illustrent à la perfection l'imagination débordante dont font preuve les auteurs. A cet environnement délirant répond une galerie de personnages dont dire qu'ils soient pittoresques est un bien faible mot. D'abord il y a Frenchy, la française, une Alice brune et adulte qui balance héroiquement des jurons dans sa langue natale, le roi nain King Fausto amoureux de Frenchy; la reine Doris toute faite de rondeurs et de veulerie, jalouse de Frenchy. Et aussi une grenouille de belle taille échappée du Wonderland de Lewis Carroll; Flash et Gramps deux amis de Frenchy partis à son secours mais surtout préoccupés de sodomiser tout ce qui est de sexe féminin, une redoutable soubrette aux seins nus... Beaucoup d'autres encore.

Du délire, encore du délire, toujours du délire. Peu de films ont si bien retranscrit cette verve enthousiaste à mi-chemin entre la parodie et le sérial, le dessin-animé et la boufonnerie la plus débridée . Cette verve que l'on croyait appartenir uniquement à quelques bandes dessinées particulièrement «Mad». Mais Forbidden Zone possède plus d'atouts encore. Outre un rythme haletant, un mouvement constant dans l'image Forbidden Zone possède la musique. La musique qui permet à bon nombre de séquences de véritablement décoller, qui permet de multiplier l'impact de la parodie, qui permet au metteur-en-scène de «prendre son pied». Vraiment. Toute cette outrance n'exclue pas l'émotion toutefois. Témoins ces belles images représentant un lustre humain en équilibre au bout de quelques filins dont la caméra detaille les mouvements. C'est aussi drôle que beau. Mais le plus étonnant dans Forbidden Zone n'est pas son délire de tous les instants, sa bonne humeur contagieuse, il s'agit de son budget sans doute largement puisé dans les économies de la famille Elfman. Fait de bouts de ficelles, de bric et de broc, Forbidden Zone ne souffre pourtant pas de ce manque de moyens. Bien au contraire. En effet Richard Elfman parfaitement conscient de cette lacune l'a contourné en conservant l'univers de la sixième dimension de manière à utiliser tout et n'importe quoi. Le résultat est remarquable. D'ailleurs un film dans lequel une classe apprend l'alphabet en musique et vient à épeler le mot FOUTRE ne peut que s'avérer unique dans son genre puisqu'il y est le seul.

Marc TOULLEC.

THE WIZ



▲ *Michael Jackson.*



▲ *Ted Ross.*



THE WIZ. U.S.A./ 1978. **Réal.** : S. Lumet. **Prod.** : Universal-Motown. **Scén.** : Jœl Schumacher d'après «Le Merveilleux Magicien d'Oz» de L. Frank Baum et la pièce «The Wiz». **Photo** : Oswald Morris. **Mus.** : Charles Smalls, **adaptée par** : Quincey Jones. **Maq. spéciaux** : Stan Winston. **Int.** : Diana Ross (Dorothy), Michaël Jackson (l'Épouvantail), Nipsey Russel (l'Homme de Fer-blanc), Ted Ross (le Lion), Richard Pryor (le Magicien) **Distr** Les Distributeurs Associés.

Quand on parle du remake, il convient assurément de comparer l'original et la nouvelle version. Ici, en l'occurence, le film de Sidney Lumet et Le Magazin d'Oz, avec Judy Garland, datant d'une quarantaine d'années.

On se souvient de cette œuvre comme d'un véritable conte de fée, charmeur, d'une beauté empruntée aux livres pour enfants, avec une sorcière ricanante arborant un chapeau pointu... Que reste-t-il en 1978 de cette imagerie colorée ? Pas grand' chose sinon quelqueséléments éparpillés dans le récit. Les paysages valonnés et magiques sont évincés au profit de décors hyper-réalistes, délabrés, que nous pourrions croire sortis d'un cataclysme. Buildings, métro, dépotoirs... Pas exactement l'environnement merveilleux que Victor Fleming immortalisa en 1939. Plutôt un décor soigneusement adapté au message social du film dont le fait qu'il soit uniquement interprété par des noirs n'est pas dû à un simple caprice de la production.

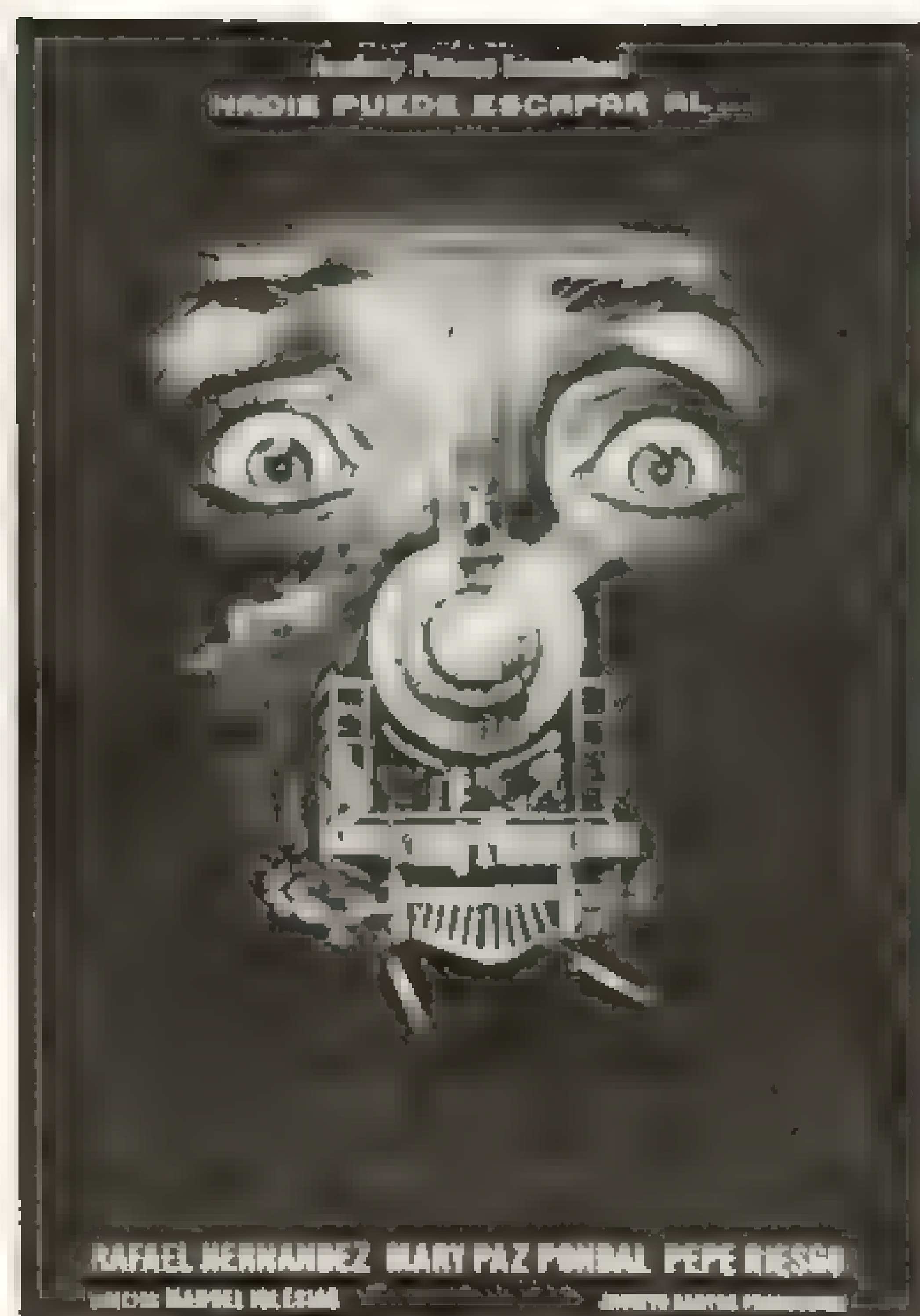
Ainsi, Dorothy, institutrice «coincée» de vingt quatre ans sera-t-elle le détonateur de la révolte du peuple d'Oz brimé par une sorcière capitaliste et maintenu dans une douce illusion par un politicien couard se donnant le titre de Mage. Au terme d'un voyage initiatique conduisant à la cité d'Emeraude, l'épouvantail sans cervelle, l'homme de fer-blanc sans cœur, le lion peureux trouveront, en même temps que Dorothy, la révélation de leur véritable personnalité. Habitué à des thématiques fortes dans les films très peu fantaisistes, Sydney Lumet, gêné par un registre qui n'est pas le sien, n'a visiblement pas su donner a la mise en scène l'éclat, l'enthousiasme nécessaires pour soutenir la comparaison avec le chef-d'œuvre de Victor Fleming. Dommage car, hormis cet embarras constant au niveau de la réalisation, The Wiz contenait suffisament d'idées novatrices pour amortir les risques du parallèle entre les deux œuvres : l'attaque des poubelles, les taxis aussitôt occupés lorsqu'on les appelle, les caprices en jaune, vert ou rouge du Mage... et surtout une bande musicale d'une extrême richesse mise en valeur par des séquences chorégraphiques nombreuses et endiablées. Mentionnons également les effets spéciaux visuels dus à Albert Whitlock (Wolfen, Psychose 2), des maquillages originaux de Stan Winston, des interprètes bien choisis (Diana Ross exceptée car beaucoup trop âgée pour le rôle de Dorothy) mais il manque l'étincelle, le grain de folie qui aurait suffi à animer cette grosse machine hollywoodienne, d'ailleurs largement déficitaire aux box-office.

Reste un agréable divertissement en attendant le Return to Oz que les studios Disney mijotent en ce moment.

Marc TOULLEC.

LES TRAINS DE L'ÉPOUVANTE







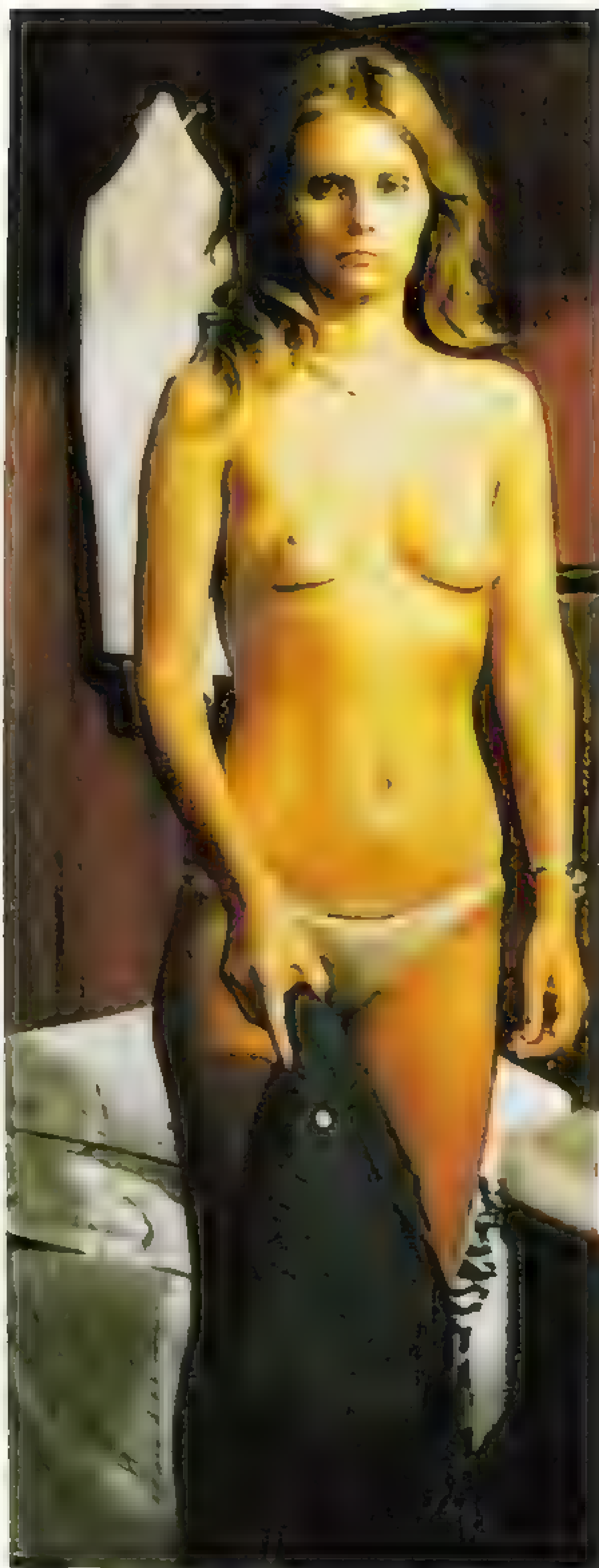
Affiche espagnole du Monstre du Train.



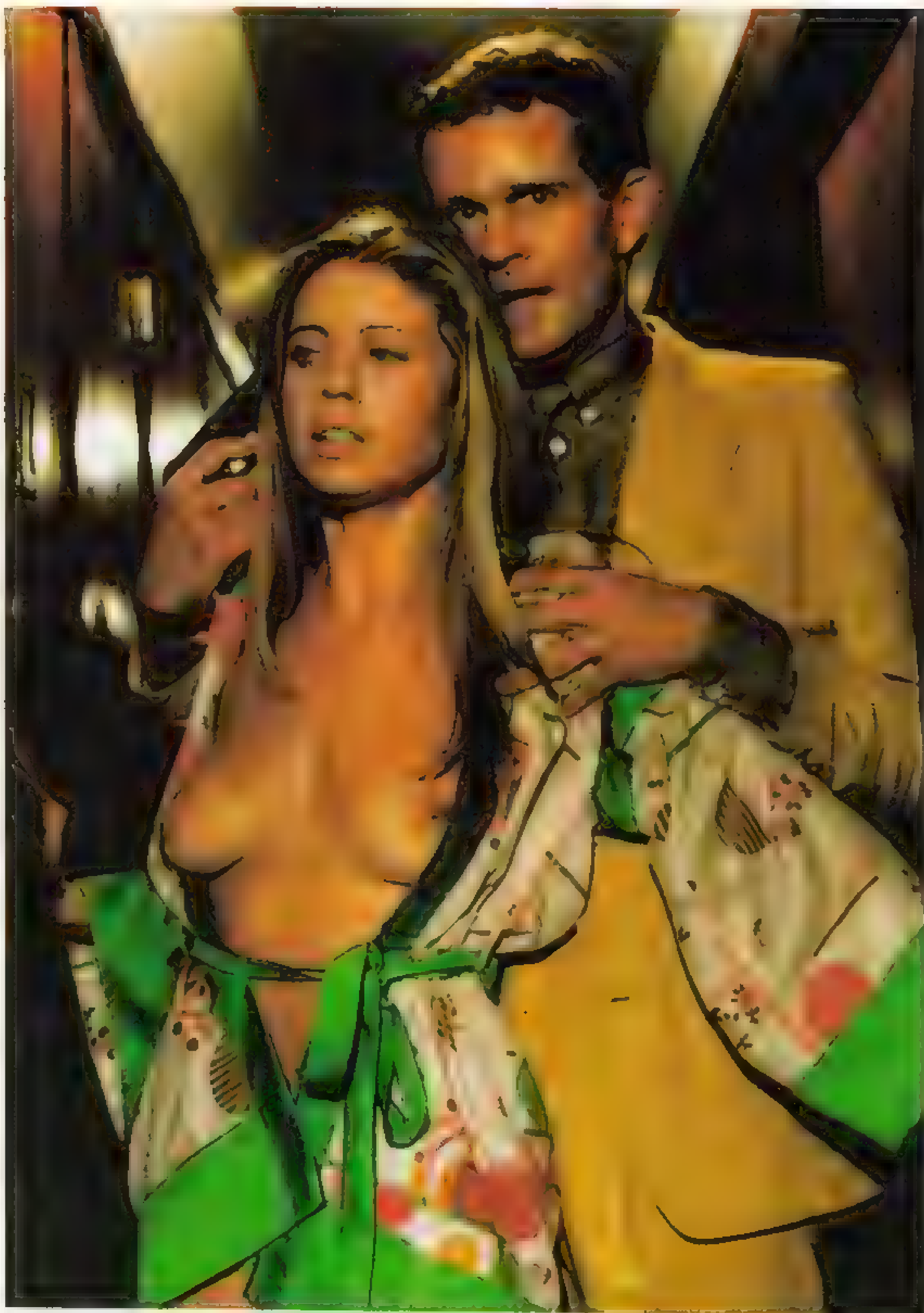
Il y a celui qu'on attend durant une bonne heure de projection (le Train Sifflera Trois Fois), celui dont on ne revient pas (Le Dernier Train du Katanga), celui qu'on attaque volontiers (La Grande Attaque du Train d'Or), celui, rutilant et british, où enquête Hercule Poirot (le Crime de l'Orient-Express) et son homologue yankee où l'assassin tâche de passer inaperçu (l'Enigme du Chicago Express); d'autres finissent tragiquement leur carrière : l'un s'écrase dans un ravin en raison de la fragilité du Pont de Cassandra et l'autre manque l'arrêt et brise les murs de la gare (Transamerica Express)... et encore ce Trans Europ Express, ce Train d'Enfer, ou ce Super Express 109...

Rassurez-vous, ce court exposé ne vise pas à recenser les trains célèbres de l'écran. Tous, théâtres de drames bien cartésiens, bien réels; un endroit somme tout trop familier, trop utilisé et exploité pour que le fantastique y surgisse... Wagons hantés par le spectre d'un mécanicien, contrôleur fou poinçonnant indistinctement usagers et billets... Les possibilités d'adapter le décor peuvent fournir un argument idéal à une quelconque parodie. Pourtant cet environnement présente suffisamment de caractères insolites pour permettre un regard différent. Un lieu clos, petite cabine de métal fonçant sur les rails entraînée par une puissante motrice et fréquentée par des inconnus : il n'en faut pas plus pour garantir l'intrusion du surnaturel. Ajouter à ceci un tueur spychopathe trucidant ses anciens camarades de classe coupables d'un bizutage odieux et vous obtenez Le Monstre du Train (1980-Roger Spottiswoode), un rejeton fort honorable d'Halloween. Pas de psycho-killer mais une créature préhistorique transformant en zombies ses infortunés victimes dans l'excellent Terreur dans le Shangai Express (1972-Eugenio Martin). Pas de fuite possible face au monstre sinon des centaines de kilomètres à pieds dans le froid. Interprète principal de ce film, Peter Cushing sévit également dans le Train des Epouvantes (1965-Freddie Francis). Cartomancien, il prédit tous les malheurs du monde et de l'au-delà à une poignée de voyageurs confortablement installés dans un compartiment de 1ère classe. Une version sur rails du Jardin des Tortures et autres Histoires d'Outre-Tombe en quelque sorte. C'est toujours par la voie du chemin de fer

Le petit train-train des horreurs



Silvia Dioniso : Terreur Express.



Terreur Express.

qu'arrive le bien-nommé Mr. Dark dans l'innocente petite localité de la Foire aux Ténèbres (1983-Jack Clayton). Une locomotive vieux modèle sifflant dans le lointain et les ténèbres au début et à la fin du film : image rétro et fantastique ! Terror en el Tren de la Medianoche (1981-Manuel Iglesias) met-en-scène un train pour le moins curieux. Sûrement pas répertorié sur les fiches horaires de la SNCF, il hante les nuits d'un chef de gare. En fait, ce train fantôme filant tout droit vers les enfers fait régulièrement la navette entre le monde des vivants et celui des morts. En revanche dans La Révolte des Morts-Vivants (1971-Amando De Ossorio), c'est par accident que des templiers-zombies investissent un train dont ils massacrent les occupants. Continuant son trajet, la locomotive répandra sa cargaison dans tout le pays... La trame de La Bête tue de Sang Froid (L'Ultimo Treno della Notte. 1975-Aldo Lado) est nettement plus sordide : la première partie du film se déroulant dans un train détaille avec complaisance le viol et le meurtre de deux jeunes filles. Par la suite, les assassins seront exécutés par le père des victimes dans la grande tradition de La Dernière Maison sur la Gauche, c'est-à-dire en se montrant encore plus ignoble et cruel que les tueurs. Supertrain (1979-Dan Curtis), téléfilm de la TV américaine, s'inscrit dans le domaine de la science-fiction. Le Supertrain en question est un engin futuriste menacé par l'explosion imminente d'une bombe atomique. Le feuilleton Time Train (1979), notamment interprété par Vincent Price, permet aux passagers de son train vedette de revivre des moments passés de leurs vies et de s'en tirer à leur avantage. Quittant le plancher des vaches, le Galaxy Express (1979-Taro Rin) se présente sous l'aspect d'un train vieillot parcourant le cosmos et affrontant Duc de Métal et Planète des Machines dans un délire de dessins d'une grande beauté. Prochain arrêt : la Quatrième Dimension !

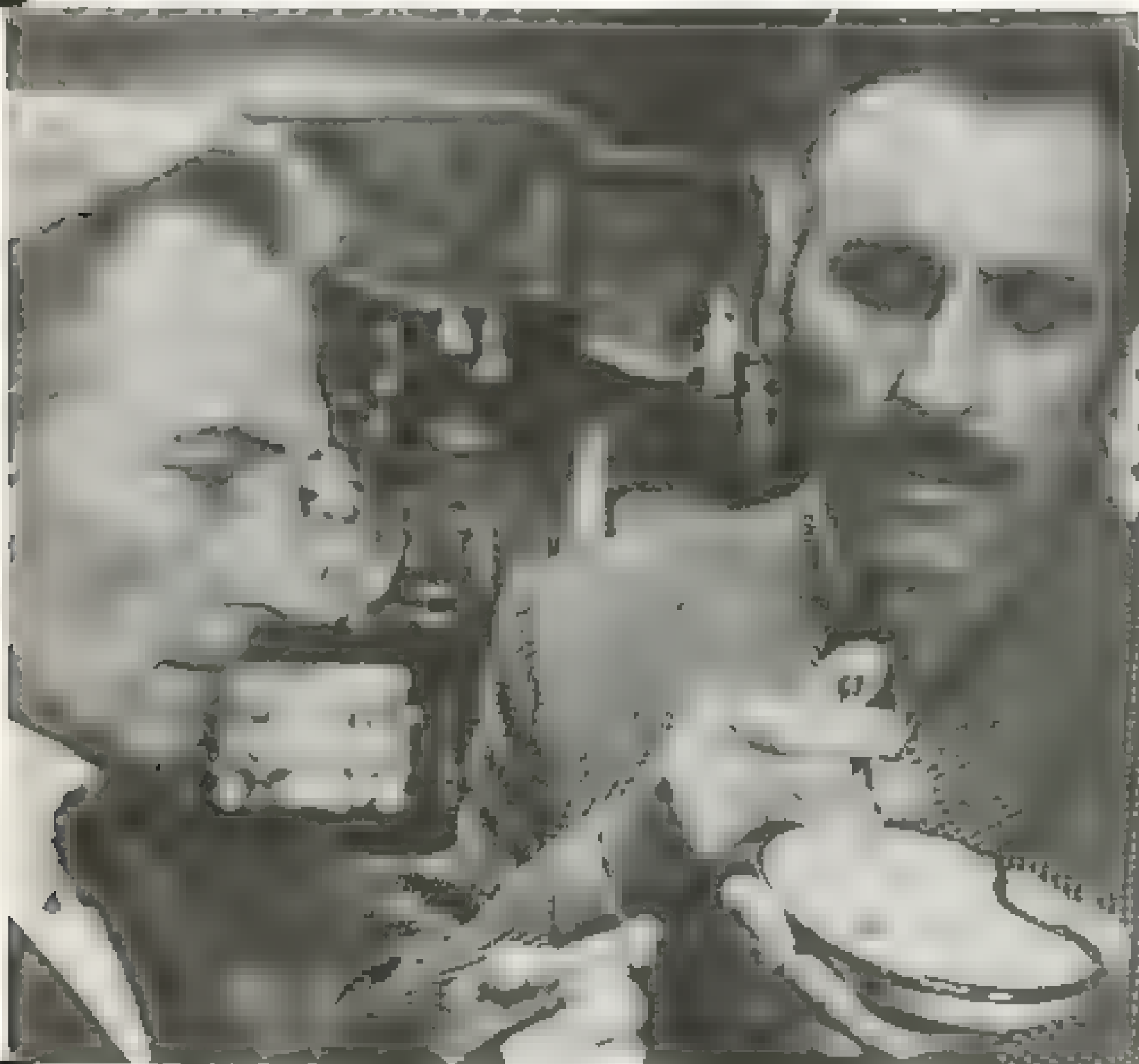
Michaël TAYLOR.

Au tableau d'horreur

Terreur express



Terreur dans le Shangaï Express.



▲ *Peter Cushing et Christopher Lee :* Terreur dans le Shangaï Express.

TERREUR EXPRESS (La Ragazza del Vagone - Letto). Italie/ 1979. **Réal.** : Ferdinando Baldi. **Sujet de découpage** : Luigi Montefiori (1). **Scén.** : Gastone Carsetti. **Mus.** : Marcello Giombini. **Photo** : Giuseppe Aquari **Prod.** : Cooperativa Rinascita Cinematografica. **Distr.** : (seulement en vidéo) : South Pacific Video. **Int.** : Silvia Dioniso, Zora Kerova, Gianluigi Chirizzi, Carlo De Mejo, Fausto Lombardi, Werner Pochath. (Duplication correcte sauf scènes de nuit).

(1) : Luigi Montefiori, également scénariste de l'excellent **Keoma**, est surtout connu en tant qu'acteur sous le nom de George Eastman.

La monotonie des voyages en wagon-couchettes... allons donc... Retenez une place dans ce petit express italien, conduit par Ferdinando Baldi, et vous vous apercevrez que la randonnée risque d'être corsée... De la voyoucratie, un peu d'horreur, pas mal de violence et beaucoup de sexe... Voilà ce qui vous attend : au menu d'une nuit de train, arrêt-buffet compris mais avec défense de descendre.

Trois jeunes oisifs, visiblement issus d'une bourgeoisie décadente, commencent à exhiber leurs mauvaises manières dans ce wagon dont l'assistance est composée comme seul le cinéma en est capable : une protituée en chasse, un mari et sa femme presque mourante, un autre mari et une epouse trop jeune, quelques «pisse-vinaigre» guindés, deux ou trois belles filles aux robes à l'épaulette tombante et l'inévitable prisonnier relié à son gardien de flic par une solide paire de menottes.

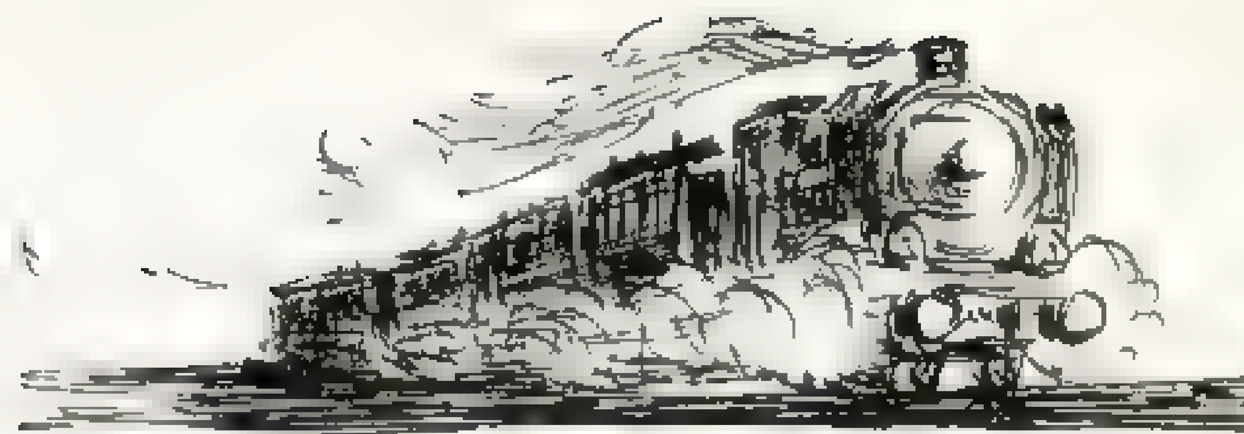
Cela aurait pu faire un scénario de western mais, vu que nous ne traversons pas les Rocheuses, l'événement vient de l'intérieur, les trois marginaux commençant à brutaliser le contrôleur et les passagers, à bloquer les portes du wagon, coupant toute communication avec le reste du train puis à exiger que la prostituée se donne à eux sous peine de violence, plus graves encore, sur la personne des autres voyageurs. Mais le comble, dans cette situation, c'est de tomber sur une prostituée caractérielle... qui refuse de se donner à n'importe qui !... Finalement, placée devant ses «responsabilités», la brave fille se dévouera... avant de mener une idylle avec le prisonnier (politique, apprend-on !), ce dernier renversant la situation en fin d'intrigue.

Aussi hétéroclite que ses personnages, le film hésite entre plusieurs genre : suspense policier, self-défense, porno, violence, sans jamais s'engager franchement dans une de ces disciplines. Côté self-défense, cela s'avère aussi molasson que du côté de l'action, brisée par un montage qui prend tout son temps et des cadrages où le plan-fixe reste roi.

Victime de cette même nonchalance, la violence reste très supportable et il semble que l'aspect érotique soit le seul point dominant de ce produit bâtard mais qui trouve le moyen de rester séduisant. Les filles blondes ou décolorées sont agréables à regarder dans leurs ébats consentants ou non mais leur pilosité intime, aperçue à la sauvette, confirme bien que nous traversons le territoire italien. Quelques fornications «soft» agrémentent ce voyage où la mort n'a pas trop frappé si ce n'est le méchant dont le visage, les tics et l'attitude rappellent le grand Henri Silva.

Somme toute un voyage d'une heure vingt sept assez agréable qui, à l'arrivée en gare, ne laissera guère plus de souvenirs qu'une de ces revues achetée en kiosque et abandonnée sur la banquette une fois arrivée à destination.

Norbert MOUTIER.



Terreur dans le Shangaï express



▲ Terreur dans le Shangaï Express.



▲ *Alberto De Mendoza et C. Lee* Terreur dans le Shangai Express.

TERREUR DANS LE SHANGAI EXPRESS (Panico en el Transiberiano/ Horror Express). 1972-Espagne/ Angleterre. **Réal.** : Gene Martin (Eugenio Martin). **Prod.** : Granada Films, Benmar Production. **Scén.** : Arnaud d'Usseau, Julian Halevy, E. Martin. **Photo** : Alejandro Ulloa. **Mus.** : John Cavacas. **Décors** : Ramiro Gomez. **Mont.** : Robert Dearberg. **Int.** : C. Lee, P. Cushing, Alberto De Mendoza, Silvia Tortosa, Angel del Pozo, Julio Peña, George Rigaud, Telly Savalas. **Distr.** : V.I.P. (deux cassettes différentes, l'une comprenant un deuxième film : **Exorcisme Tragique**) (duplication moyenne).

Distribuée par V.I.P., cette cassette propose un des meilleurs films fantastiques espagnols.

1903, en Mandchourie. Un savant britannique, Alexandre Saxton (Christopher Lee), découvre une créature préhistorique tenant à la fois de l'homme et du singe, qui aurait vécu il y a deux millions d'années.

décidé à garder le secret, il se rend à Shangaï pour gagner Moscou en empruntant le Transsibérien. Il fait la rencontre de son compatriote mais néanmoins rival, le docteur Welles (Peter Cushing) qui est accompagné de son assistante, miss Jones.

La mystérieuse caisse que Saxton a fait soigneusement verrouiller est l'objet d'une curiosité générale. Cette curiosité est fatale à un voleur chinois qui est allé l'observer de trop près. Détail mystérieux autant que sinistre: lorsqu'on découvre son cadavre, ses yeux sont devenus uniformément blancs. L'inspecteur Myroff (Julio Peña) se sent d'autant plus intrigué.

Parmi les passagers, en route pour un voyage qui se révélera des plus éprouvants, se trouvent un couple polonais, le comte Petrovski (George Rigaud), inventeur d'un nouvel alliage révolutionnaire, et sa femme (Silvia Tortosa), ainsi qu'un moine fanatique et puribond nommé Poujardov (A. De Mendoza) pour qui l'étrange caisse est un cadeau du diable. Une énigmatique jeune femme (Helga Line) demande la protection du docteur Welles et se joint aux voyageurs; on découvrira plus tard qu'il s'agit d'une espionne, fort intéressée par la découverte du comte.

Alors que le Transsibérien file désormais vers Moscou, un employé du fourgon, dont Welles a acheté les services, tente de violer le secret de la caisse. Mal lui en prend : il est la deuxième victime de la créature. Malgré les protestations de Saxton, Myroff fait ouvrir la caisse. A l'intérieur, on ne trouve que le cadavre de l'employé. Saxton doit alors avouer la vérité sur sa découverte, et Myroff lance alors ses hommes à la poursuite de la créature

Tandis que les victimes se suivent, Welles et Saxton iront de surprises en surprises : une autopsie révélera que le cerveau des cadavres est complètement lisse, toutes les circonvolutions caractérisant les connaissances et les souvenirs ont disparu. Mais la découverte la plus décourageante surviendra au moment où tous se croiront débarassés de la créature, puisque celle-ci se révélera capable de passer



▲ *Alberto De Mendoza.*



Silvia Tortosa aux prises avec les cosaques morts-vivants.

▼ *Affiche espagnole de* Terreur dans le Shangaï Express.



d'un corps humain à l'autre, échappant ainsi à la mort.

Et ce n'est pas l'arrivée dans le train d'une bande de cosaques commandés par le capitaine Kazan (Telly Savalas) qui apaisera la situation. Les passagers n'auront qu'une alternative : tuer le monstre ou être tués...

La sortie de Terreur dans le Shangaï Express fut au début des années 70 une heureuse surprise pour les amateurs de fantastique. Les films espagnols se montraient alors le plus souvent d'une médiocrité que n'expliquaient qu'en partie leurs maigres budgets : décors banals et scénarios simplistes, interprètes à propos desquels le terme d'acteurs relevait presque de la publicité mensongère, etc.

Le film d'Eugenio Martin constitue une remarquable exception. Certes, le budget est plus confortable, comme en témoigne la présence d'acteurs connus comme Christopher Lee, Peter Cushing et un Telly Savalas qui n'était pas encore identifié à Kojak (le premier film télé du célèbre policier ne fut diffusé aux USA qu'en mars 1973). Christopher Lee campe un scientifique moustachu à l'arrogance typiquement britannique, tandis que Cushing, plus roublard, fait passer l'efficacité avant les principes : tout à fait caractéristique de l'opposition entre leurs caractères est la scène, au début du film, où Cushing acquiert un billet de train grâce à un pot de vin tandis que Lee monte sur ses grands chevaux, persuadé que sa citoyenneté anglaise est un passeport universel. Les autres personnages sont également dépeints, en particulier le capitaine, type même du chef cosaque de légende, dont la bonhomie et les éclats de rire dissimulent on ne sait quelle férocité. Il faut aussi signaler le moine Poujardov, fanatique, constamment à la limite de l'hystérie, qui, après avoir dénoncé le danger diabolique que représente la caisse mystérieuse, se met au service de la créature surnaturelle.

Le budget du film a également profité aux décors qui sont un des points forts de Terreur dans le Shangaï Express. Seul un expert pourrait dire si la gare d'où part le transsibérien est proche de la réalité, mais là n'est pas vraiment la question : au cinéma, la crédibilité importe plus que l'authenticité. Or, le cachet rétro du film lui donne une incontestable qualité esthétique, mais en plus sonne vrai : la figuration au début est assez importante pour qu'on n'ait pas l'impression de se trouver dans une quelconque gare de sous-préfecture rapide-



▲ C. Lee et S. Tortosa.



▲Telly Savalas.



ment repeinte. De meme, l'intérieur du train et les costumes correspondent bien à l'image qu'on se fait du luxe au temps des années folles (1). Jusqu'au dialogue qui renforce cette atmosphère, comme la conversation entre Saxton, acquis aux idées de Darwin sur l'évolution, et la comtesse, fidèle aux conceptions religieuses sur la naissance du monde et de l'humanité.

Mais la principale qualité du film réside dans l'originalité et la rigueur de son scénario, sans que ceci affaiblisse un constant suspense, que brisent seulement les scènes d'action et de violence d'une parfaite efficacité. Le suspense est fondé sur le huis-clos dans lequel se déroule l'action : aucune possibilité de fuite pour les passagers du train, et sur le caractère mystérieux de la créature qu'on s'attend à tout moment à voir surgir de l'ombre. Par ailleurs, il faut féliciter les scénaristes pour un louable effort d'imagination à propos de cette créature. On aurait pu se contenter de faire intervenir un quelconque yéti, ou survivant d'homme préhistorique, en laissant dans le vague tout développement sur son passé. Au lieu de quoi, Cushing et Lee iront de découverte en découverte et de surprise en stupéfaction : la créature absorbe par les yeux toutes les connaissances et tous les souvenirs de ses victimes, devenant ainsi de plus en plus intelligente et insaisissable. Etonnante aussi, cette scène où l'examen microscopique d'un œil révélera des scènes surgies du passé de la créature : des animaux préhistoriques et même, la Terre vue de l'espace.

Les maquillages et effets spéciaux sont relativement simples mais la mise en scène, et en particulier, le jeu sur les ombres et les éclairages, les rend très efficaces. De même pour les scènes d'action qui voient les victimes se succéder en une véritable ronde de la mort, et la résurrection par la créature des cosaques morts pour les lancer à l'assaut des survivants.

Une douzaine d'années après la sortie de ce film, on ne peut malheureusement que tirer un triste bilan d'un cinéma fantastique espagnol généralement médiocre (et aujourd'hui, semble-t-il, moribond) au sein duquel Terreur dans le Shangaï Express prend l'allure d'une des rares exceptions.

Patrick CREUZOT.

(1) : Il s'agit du train utilisé pour le film Nicholas And Alexander, réalisé l'année précédente.

Ciné choc actualité

LOOKER



▼ *James Coburn.*



▲ *Scott Glenn et Alberta Watson.*

LOOKER. U.S.A./ 1981. **Réal. scén.** : Michaël Crichton. **Prod.** : Howard Jeffrey. **Photo** : Paul Lohmann. **Mont.** : Carl Kress. **Mus.** : Barry Devorzon. **Distr.** : Sinfonia Films. **Interpr.** : Albert Finney, (Dr. LarryRoberts), James Coburn (John Reston), Susan Dey (Cindy), Leigh Taylor-Young (Jennifer Long), Terri Welles (Lisa), Ashley Cox (Candy), Kathryn Witt (Tina).

Metteur en scène de Mondwest et de Morts suspectes (Coma), romancier du Mystère Andromède et de L'Homme Terminal (tous deux adaptés à l'écran), Michael Crichton suit dans le domaine de la science-fiction autant littéraire que cinématographique une ligne directrice digne d'intérêt. De la révolte des robots dans un Disneyland futuriste au trafic d'organes humains dans un grand hôpital, en passant par les conséquences d'une contamination bactériologique et la confection d'un homme capable de vivre sur une autre planète, Crichton visa à dénoncer les aléas de l'hyper modernisation de notre civilisation. Dans Looker, cet écrivain cinéaste s'attaque conjointement au consensus publicité-télévision, mais Looker n'est par Network. Le discours virulent, la polémique du film de Sidney Lumet n'ont pas eu gain de cause auprès de Michael Crichton plus soucieux de soigner l'aspect thriller de son œuvre. L'argument est classique . quelques jeunes mannequins meurent dans des circonstances mystérieuses. Un chirurgien esthétique incriminé mène l'enquête. Il découvrira que les images des jeunes femmes enregistrées sur ordinateur, servent à alimenter des spots publicitaires fabriqués par la firme Digital-Matrix, également inventrice d'un rayon hypnotique reconverti en arme devant lui assurer le succès de ses programmes. Trame traditionnelle d'une part, de l'autre anticipation spéculative originale : le mariage est parfaitement réussi. Mais là où nous attendions des discours sur l'influence des médias, Crichton préfère exposer ses éléments de critiques sans tomber dans la condamnation systématique de la télévision Il laisse ainsi le libre choix du «message», du jugement à porter.

Les scènes de suspense ne sont évidemment pas basées sur cette abstraction. Esthétiques, soutenues par une superbe musique synthétique, se déroulant dans un environnement de décors blêmes et épurés dans une clarté diffuse, ces scènes semblent artificielles. Cette modernité, qui pourrait signifier aseptisation pour un metteur en scène qui aurait mal maîtrisé son sujet, touche jusqu'à l'arme dont se sert le tueur de Digital Matrix. Pas de détonation mais un flash sourd qui plonge la victime dans une léthargie momentanée. Dès lors, le temps devient elliptique; le spectacle réagit en fonction de la durée écoulée et se retrouve aussi surpris que l'acteur lorsqu'il émerge de ce semblant de coma. Du grand art. Toutefois, Michaël Crichton n'abuse jamais de ce procédé surprenant. La simplicité de ses effets spéciaux aurait d'ailleurs tôt fait d'en gâcher tout l'impact.

Les séquences finales ne manquent pas de se révéler tout autant riches en surprises. Le décor se présente sous la forme d'un gigantesque plateau de télévision dont l'être humain est absent. Seule, une caméra parcourt les divers éléments qui le compose : plates-formes mobiles soutenant une cuisine, une chambre à coucher... Paradoxalement, les téléviseurs déposés dans une pièce voisine diffusent des images interprétées par des acteurs. L'explication en est simple . entre la matière filmée et la réception sur petit écran, l'ordinateur introduit et manipule selon son programme des simulacres de comédiens. Pour bien faire les choses, le fameux rayon hypnotiseur se charge de capter l'attention des télé-spectateurs. Pourtant, malgré la perfection de la mecanique, un élément étranger brise le charme en provoquant l'hilarité. Humour et conditionnement ne peuvent aller de pair, selon Michaël Crichton : un remède pour le moins innattendu à l'emprise des images.

Malgré cette profusion d'idées originales, Looker, sorti il y a trois ans environ aux U.S.A., a été un bide retentissant. Expliquer pourquoi et comment cet échec commercial, ce serait bien aléatoire. Une chose est évidente pourtant . Looker est un film de qualité, de grande qualité, qui a attendu trop longtemps, avant de trouver un distributeur dans l'hexagone. Au public français de lui faire rendre justice !

Marc TOULLEC.

la FORTERESSE NOIRE

LA FORTERESSE NOIRE (The Keep). U.S.A./1982-83. **Réal.** : Michaël Mann. **Prod.** : Gene Kikwood et Howard W. Koch Jr. **Scén.** : M. Mann **d'après le roman** de F. Paul Wilson : Le Donjon. **Photo** : Alex Thomson. **Mont.** : Dov Hœnig. **Mus.** : Tangerine Dream. **Dessinateur de «Molassar»** : Enki Bilal. **Supervision effets spéciaux** : Nick Allder. **Superv. ef. maquil.** : Nick Maley. **Tourné au** Shepperton Studio Centre, Middlesex (Angleterre) et en extérieur en Galles du Nord. **Distr.** : C.I.C. **Int.** : Scott Glenn (Glaeken Trismegestus), Alberta Watson (Eva Cuza), Jürgen Prochnow (Le Capitaine Wœrmann), Robert Prosky (Le Père Fonescu), Gabriel Byrne (L'Officier SS Kaempffer), Ian McKellen (Dr. Theodore Cuza), Morgan Sheppard (Alexandru, le gardien), Michaël Carter (Radu Molassar).



Le bien contre le mal : l'affrontement le plus stéréotypé qui puisse exister. A priori, bâtir un film sur cet antagonisme de toujours condamne l'œuvre en question à croûler sous une avalanche de poncifs dont dire qu'ils sont éculés est un bien faible mot. La Forteresse Noire se risque néanmoins à assurer une nouvelle fois cette dualité que le genre connait bien.

Pour un film fantastique, le cadre et l'époque sortent des normes : 1941, en Roumanie. Dans un minuscule village perdu dans les montagnes, les allemands surviennent et investissent les lieux y compris une forteresse qui n'en est pas vraiment une. Par accident quelques soldats libèrent une entité satanique, prisonnière de ces murs depuis la nuit des temps. Molassar, c'est ainsi que s'appelle ce démon tout droit sorti de l'imagination tourmentée d'un Lovecraft, menace de se répandre sur le monde pour y semer la mort, au détriment même de Hitler. Le mal contre le mal : un combat dont l'issue parait évidente non seulement parce que les deux forces représentent une seule et même valeur mais surtout parce que Molassar symbolise l'Esprit, le mal en tant que concept idéaliste et dépourvu des alibis odieux et dérisoires que la pureté de la race et la grandeur du Reich, promulgués par des nazis dépassés par la matérialisation soudaine de leur inconscient. Un inconscient spirituel qui refuse de s'allier avec la chair. Un tel discour aurait pu aboutir à une impasse si le metteur-en-scène n'avait pris soin d'opposer deux tirades du dialogue. A l'évocation des camps de la Mort, Molassar ironise (involontairement) «...des endroits où l'on se rassemble pour mourir...» tandis que le chef des S.S. place avec un cynisme déplaisant «... on y rentre par la porte pour y sortir par la cheminée...» : deux phrases qui situent bien l'anticonformisme des auteurs. Non satisfait de cette variation étonnante sur la dualité éternelle bien-mal, Michael Mann complique le récit par l'apparition de Glaeken Trismegestos, être immortel et détenteur des valeurs positives de l'âme humaine mais qui, en fait, forme avec Molassar un tout. Quand l'un se trouve précipité dans les profondeurs abyssales de la forteresse, l'autre, vainqueur du mal, est entraîné dans son sillage. On songe alors à Dark Cristal, où, également dans une apothéose lyrique, les deux pôles (malfaisants Skekses et gentils Mystiques) se confondaient pour retrouver une sérénité perdue. Difficile de ne pas céder à la christianisation avec un tel dénouement à la manière de La Malédiction Finale qui, il y est vrai, en mettant-en-scène l'antéchrist admettait l'existence de Dieu du même coup). Pourtant ici, pas une once de Bondieuserie et même, paradoxalement, sur un thème aussi ouvert aux spéculations lithurgiques, un athéisme virulent est nettement perceptible à travers quelques détails de scénario (Glaeken faisant l'amour, ses bras formant une croix avec ceux de sa partenaire, le prêtre prétendant détenir le monopole du «bien» confie un crucifix à un athé; crucifix qui, ensuite, en possession d'un nazi ne suffira pas à repousser Molassar qui le saisira même...).

D'une grande richesse thématique, La Forteresse Noire bénéficie également d'une mise-en-scène stylisée à l'extrême dans tous ses effets, aussi «planante» que la superbe musique de Tangerine Dream qui contraste si bien avec l'environnement folklorique que le film dépasse cet enracinement historique pour gagner une grandeur universelle qui n'appartient qu'aux contes. Des images limpides presque cristallines soudainement envahies par des clartés aveuglantes qui n'ont rien de divines, de beaux ralentis quasiment chorégraphiques, des effets-spéciaux brefs mais efficaces achèvent de faire de La Forteresse Noire une grande réussite, un film en retrait total de toutes les modes, séries, plagiats qui traversent le cinéma fantastique.

Michael TAYLOR.

La Forteresse Noire







LA MYSTERIEUSE PHOTO «CHOC»



Si, depuis de glorieux ancêtres Midi-Minuit Fantastique et Famous Monsters Of Filmland, cette rubrique ne brille pas par son originalité, elle nous permettra toutefois de vous présenter d'énigmatiques photos étranges ou horribles. Dans quel film (distribué en France) peut-on voir ce malheureux personnage ?
Envoyez vite vos réponses à Cinéchoc.

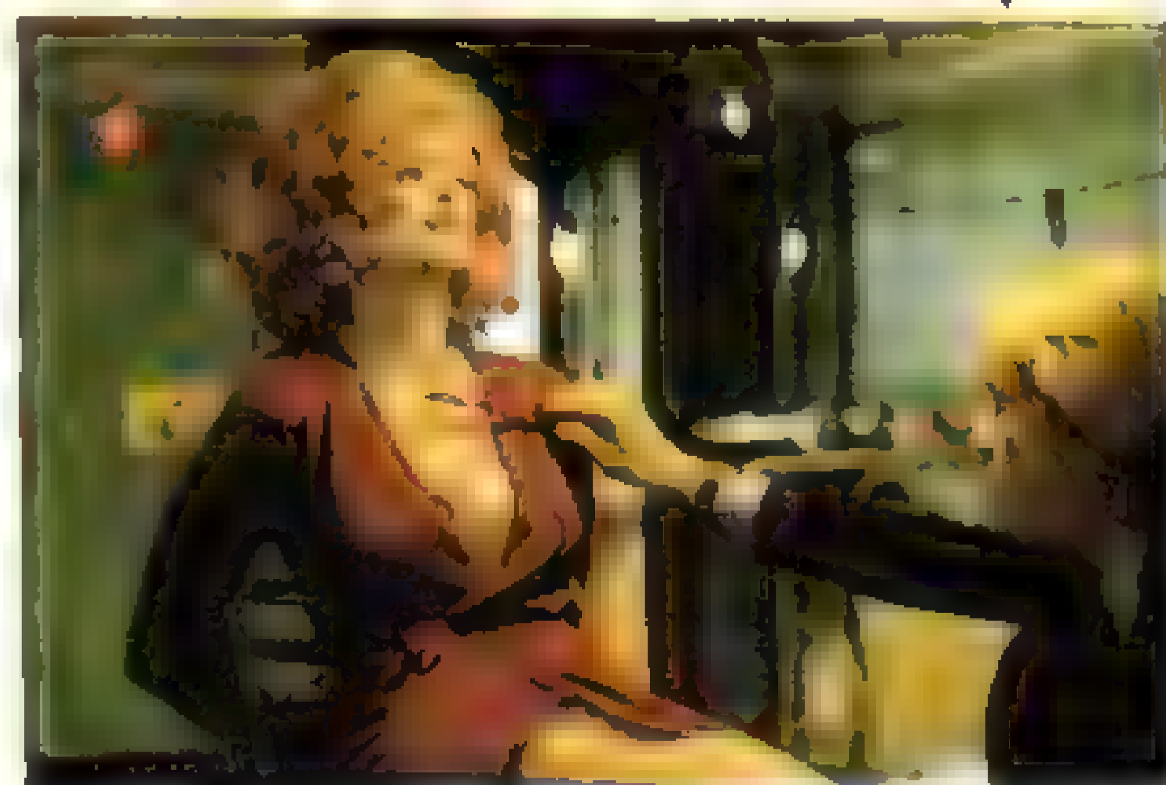


Un nom à retenir : Jon McCallum, un nouveau maquilleur génial spécialisé dans l'horreur. Verrons-nous en France son travail prodigieux pour les deux films de Fred Olen Ray : Scalps (la vengeance d'un effrayant démon indien) et Biohazard (de terrifiantes créatures extra-terrestres menacent la terre) ?



▲ Un futur chef-d'œuvre de l'héroïc-fantasy ? En tout cas, le pressbook de Escape From Beyond de Ferdinando Baldi, avec Tony Anthony (Western en Relief), est superbe et représente une suite de tableaux tous plus délirants les uns que les autres...

Vidéo : Sortie, chez *Warner*, de l'excellent polar J'aurai ta Peau d'après le roman de Mickey Spillane. Un maniaque fétichiste, amateur de perruques rousses lui rappelant sa mère, terrorise et torture de jolies filles. Parmi ses victimes : deux jumelles (Lynette et Lee Anne Harris, vedettes du récent film d'héroïc-fantasy produit par Corman : Sorceress) et la sculpturale Laurene Landon (l'une des catcheuses de Deux Filles au Tapis) que nous reverrons bientôt dans Hundra (cassette éditée par *Hollywood Video*). ▼


CURIOSA
C'EST AUTRE CHOSE



Un recueil de documents érotiques exceptionnels et rares : bibelots, gravures, estampes, photographies, objets usuels... Curiosa : l'expression d'une sexualité raffinée à travers les siècles et les civilisations

DANS TOUS LES KIOSQUES ET MARCHANDS DE JOURNAUX


MARCHANDS DE MORTS...
EXTERMINATEURS
DU 21ème SIECLE...
LES NOUVEAUX BARBARES
un film de ENZO G. CASTELLARI
FRED WILLIAMSON - TIMOTHY BRENT - GEORGE EASTMAN
ANNA KANAKIS - THOMAS MOORE

CINÉ CHOC

FANTASTIQUE
ÉROTISME
AVENTURE



STARFIGHTER

entretien avec: MAX PECAS

MACISTE «Muscle Oper

PHENOMENA

TERMINATOR

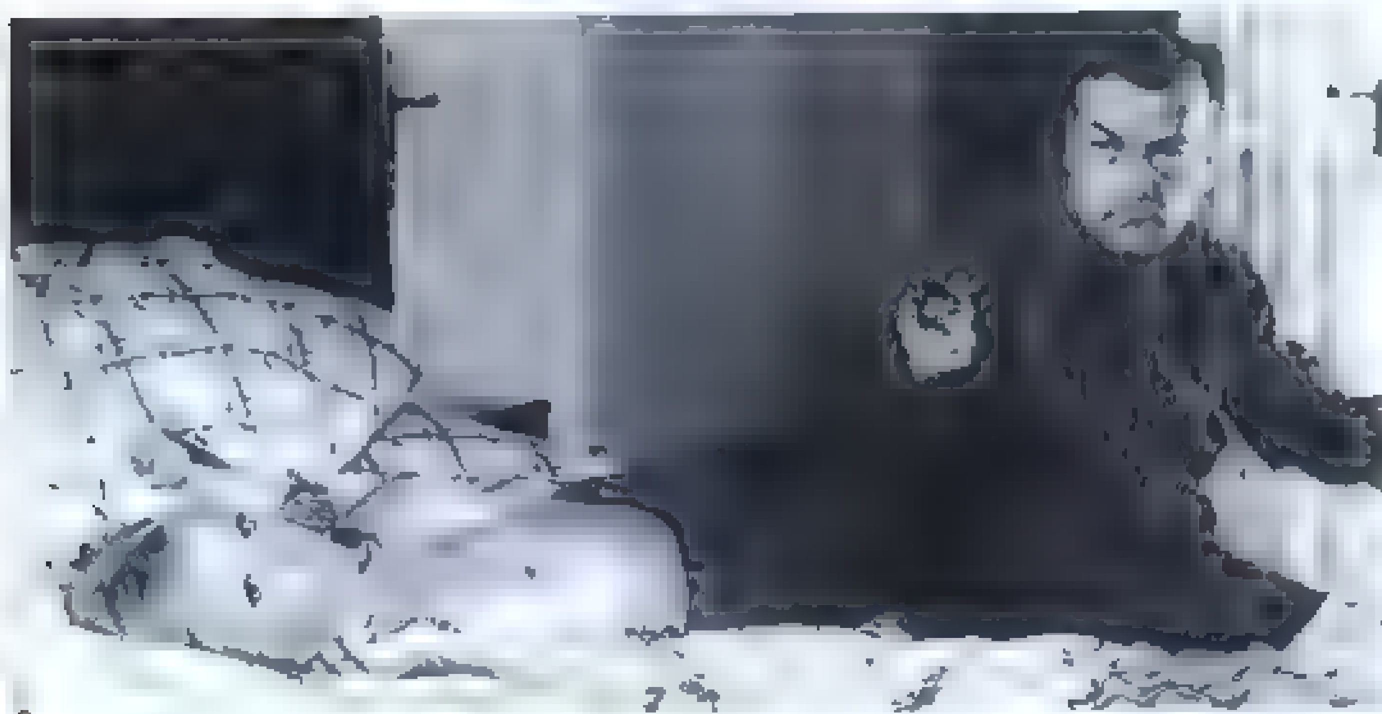
TRIMESTRIEL Nº5 20f

MAX PECAS



Thierry de Carbonnières et Max Pécas pendant le tournage de **Brigade des Mœurs.**

Sylvie Coste et Claude Cerval dans **La Prisonnière du Désir (Une Femme aux Abois).**



Ciné Choc : *Max Pécas,* **Brigade des Mœurs,** *c'est un peu un retour aux premiers films que vous faisiez.*

Max Pécas : Oui. C'est en quelque sorte un retour au film policier mais je n'avais jamais réalisé quelque chose d'aussi violent, d'aussi fort. Il est d'une extrême violence et je crois que c'est un film qui est traité avec un réalisme assez actuel qui est le reflet de la société de nos jours.

C.C. : *Ce qui nous a le plus surpris à ce sujet, c'est la fin qui tient un peu du cinéma américain «gore». Certaines scènes sont presque pareilles à un film d'horreur.*

M.P. : Oui. Si vous me dites que c'est un film à l'américaine, je suis ravi. C'est le plus beau compliment qu'on m'ait fait jusqu'à maintenant. Disons que le film a un rythme de série «B» américaine. C'est un peu aussi un rythme de la veine des «Inspecteur Harry».

C.C. : *Vous aimez particulièrement le rythme au cinéma.*

M.P. : Bien sûr. Il n'est pas obligatoirement américain. On le rencontre dans d'autres cinémas.

C.C. : *L'action va crescendo.*

M.P. : L'action a un côté un peu grand-guignolesque mais c'est voulu. C'est un peu au deuxième degré parce que c'est tellement fort, c'est tellement horrifiant (un œil crevé, une main coupée, une hache dans la tête



▲ La Peur et le Désir



▲ *Vera Valmont et Marie-Christine Weill dans* La Peur et le Désir



▲ *Vera Valmont et Marie-Christine Weill dans* La Peur et le Désir

MAX PECAS du polar sexy à Brigade des Mœurs

Le propre du comédien est de se renouveler, de s'essayer à des disciplines nouvelles, de céder à la tentation périlleuse de changer radicalement de style. Ce phénomène touche parfois les réalisateurs. C'est précisément le cas pour Max Pécas avec **Brigade des Mœurs.**

Dès le début des années 60, Max Pécas se faisait connaître par ses films érotiques dont, avec José Bénazéraf, il fut un précurseur national éminent. Parallèlement à cette spécialité très « sexy » d'alors, Max Pécas réalise des comédies policières ou d'espionnage dont **De Quoi Tu Te Mêles, Daniela** symbolise le plus grand succès commercial. A l'avènement du porno, Max Pécas a la sagesse de tourner le dos à un genre se renfermant rapidement dans la coquille de son ghetto pour s'adonner aux comédies axées sur la jeunesse, les «branchés» et autres «bronzés» tropéziens s'éclatant au soleil.

L'incursion dans le monde nocturne de la violence et de l'insécurité de **Brigade des Mœurs** de la part de ce père tranquille de la pellicule légère a de quoi surprendre. **Brigade des Mœurs** est, avant tout, un film policier au scénario bien ficelé, dur et carré comme on en présentait durant les décades d'après-guerre. S'il n'était le réalisme et l'usage délibéré de la violence, l'ambiance évoque l'étude sociologique de la flicaille si chère à Jean-Pierre Melville. La sobriété des bureaux de police, l'abstraction de tout artifice dans les moyens d'enquête restant très classiques (indics, filatures...), font de la première partie du film une espèce de documentaire réaliste. Le scénario a été écrit par de véritables policiers... (Roger le Taillanter, commissaire divisionnaire honoraire, devenu écrivain : Paris sur Crime, etc., ainsi que Marc Pécas, fils du réalisateur et inspecteur de police pour de bon !), et cela se sent ! L'inspiration première est celle du fait divers, le bien sanglant, le bien cradingue, qu'un authentique flic n'a que le soin d'extraire de sa mémoire professionnelle, gigantesque vivier du sordide et d'un quotidien qu'il dispute âprement à la une des journaux.

Ce réalisme choquera certainement plus d'une sensibilité. Il ne représente pourtant guère que la routine pour des quelques commissariats situés dans les points chauds de la capitale. Quant au Bois de Boulogne, il a cédé son romantisme à la Bresson et des farineuses dames à l'éruption de travestis, faune importée et désormais maîtresse des lieux. Aux enquêtes

etc.), tellement réaliste. J'ai joué sur ce côté grand-guignol pour casser un peu l'horreur réelle qui existe. C'est un clin d'œil en quelque sorte. Mais comme c'est des mauvais et des méchants, pour employer un terme simpliste... et comme ce sont les méchants qui perdent, les gens applaudissent et sont contents !

C.C. *Il y a eu, paraît-il, des problèmes avec la censure ?*

M.P. C'est un film qui a d'abord été interdit, ce qui est rare de nos jours.

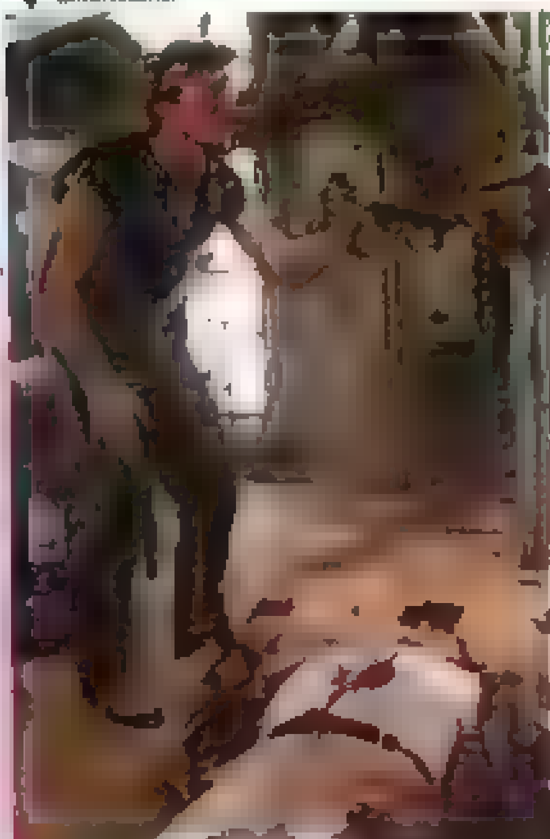
C.C. *Pour violence ?*

M.P. Oui, pour violence... car pour ce qui est de la partie, disons entre guillemets, «érotique» du film, ce n'est pas cela qui peut choquer les gens. Cela existe et ce n'est pas au premier plan. A côté de ce qui fait les films pornos ! Non, cela reste dans le fond du décor et puis Brigade des Mœurs, ça se passe dans les mœurs et qui dit mœurs dit fatalement ce décor-là. C'est surtout pour violence que cela a accroché et puis, après quelques tractations et quelques coupes demandées, qui sont bénignes finalement, ai obtenu le visa interdit aux moins de 18 ans. Mais ce qui est quand même amusant, c'est qu'on vous dise : «C'est interdit aux mineurs de moins de 18 ans», mais à 18 ans on est majeur, on a le droit de vote, on fait son service militaire, etc., on est adulte.

Rencontre avec:



Trois scènes de Brigade des Mœurs, le plus violent des polars français dont les scènes finales, particulièrement grand-guignolesques, ne dépareraient pas les meilleurs films d'horreur italiens ou américains.



doucereuses du père Gabin, s'en substitue la violence à l'état pur, de quelque côté qu'elle soit administrée. C'est surtout à ce niveau que le film véhicule une idéologie suspecte. Le héros, le jeune flic bafoué et touché personnellement, qui joue les justiciers nocturnes, avec la bénédiction d'un chef au bord de la retraite, rejoint la cohorte des exterminateurs et autres flingueurs d'Outre-Atlantique s'érigeant à la fois flics, juges et bourreaux. Nul doute aussi que par le biais de ce film, suinte le malaise d'une police en heurt avec une justice répressive qu'elle juge insuffisante et qui lance ici le message d'un exécuteur défoulatoire. Vaste sujet de méditation qui nous éloigne d'un film par ailleurs très bien accueilli par un public de plus en plus sensibilisé par les problèmes de l'insécurité et de la terrifiante montée de la violence.

Ceci étant le fond, reste la forme assez surprenante pour une production française. Les nombreuses scènes de violence et d'action, bien montées et soutenues par une admirable photographie jouant sur les contrastes du nocturne et des rues grouillant de néons, mènent peu à peu vers le crescendo final, véritable apocalypse réjouissante en direction de ce qu'il faut appeler «le gore» ! Du polar nous balançons, sans transition ou presque dans l'horreur pure : celle des yeux crevés, des mains coupées ou des corps explosés, encore que cette apothéose sanguinaire courait depuis un bon moment à travers le personnage trouble de Costa, le tueur sadique tout-cuir (sado-maso oblige !), étonnante composition éclipsant le personnage parfois un peu falot du jeune flic. Merveilleusement représenté par la jeune suédoise [illegible] Jonsson, l'élément féminin fait les frais de l'affrontement avec une complaisance certaine qui rappelle les sévices s'étalant à longueur de pages dans la série Brigade Mondaine.

Tout ceci est très réaliste et hélas en conformité avec les tabassages primitifs qui ont fréquemment cours dans la prostitution. L'ensemble demeure d'ailleurs très supportable et même la fameuse séquence du tesson de bouteille menaçant l'intimité de la jeune pute reste prudemment au niveau de la suggestion (alors que dans L'Eventreur de New York, Lucio Fulci passait, lui, aux actes !). A noter que dans Brigade des Mœurs, toutes les filles sont belles (avant ce passage à tabac s'entend !) et ce jusqu'aux plus petits rôles. Nous avons notamment le plaisir d'y retrouver Brigitte Lahaie (rebaptisée Brigitte Simonin), ex-interprète favorite des films fantastiques de Jean Rollin et qui vaut bien mieux que la carrière pornographique à laquelle elle s'est un temps adonnée.

Documentaire dur sur la prostitution et apologie d'une justice parallèle musclée, Brigade des Mœurs est aussi un excellent film policier, solidement réalisé, un peu à l'américaine, techniquement maîtrisé, laissant les temps morts au vestiaire et débouchant sur un final presque onirique, totalement fou, mais assurément pas gratuit et certes particulièrement utile pour dédouaner une prise de position qui n'emporte pas forcément l'adhésion de tous.

Un beau succès aussi à l'actif de Max Pécas de la part duquel nous espérons connaître d'autres pareilles surprises.

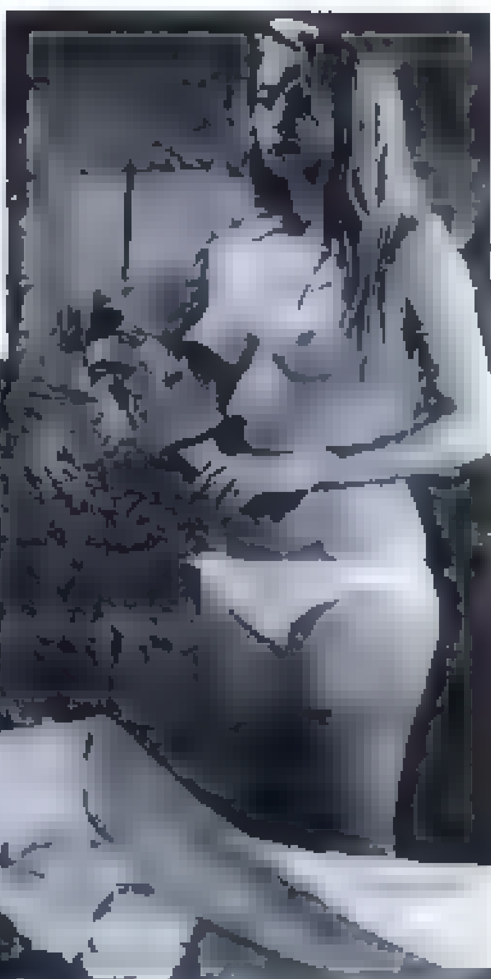
Norbert MOUTIER

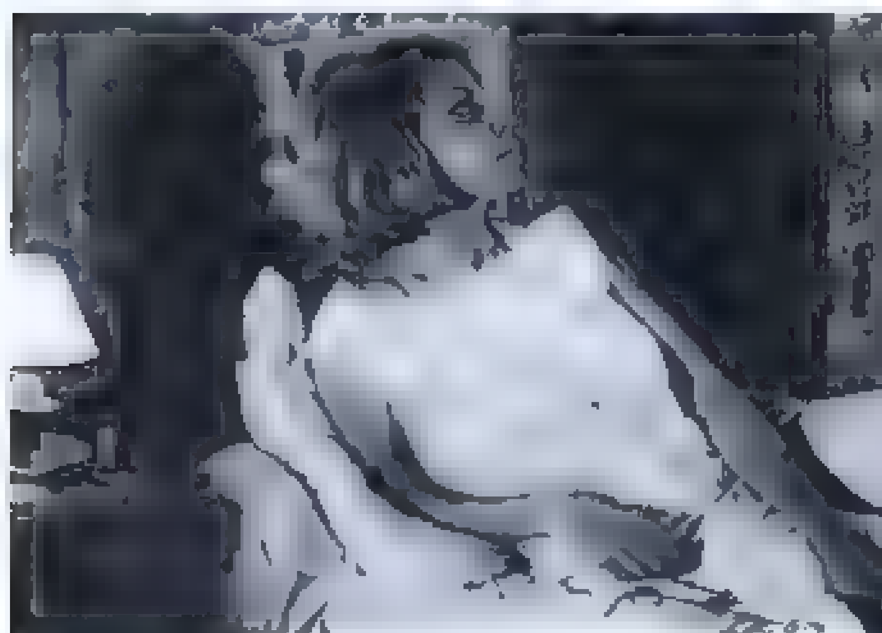






◀ La Baie du Désir





▲ 5 Filles en Furie

C.C. *Beaucoup plus qu'autrefois.*
M.P. Il devrait y avoir une interdiction intermédiaire à 15 ou 16 ans. Les mœurs, la société ont fait un bond énorme. Des gamins de 13 ou 14 ans en savent plus que nous et des fois, des choses qui nous horrifient nous, les font sourire. Pour en revenir au cinéma, cela dépend aussi comment c'est pris. Je voyais dernièrement un film à la télévision sur la guerre anglaise contre les Zoulous en Afrique, L'Ultime Attaque. Les Anglais ont pris une pâtée terrible, il y a une hécatombe gigantesque, les fusils contre les sagaies.

C.C. *Oui, mais disons que c'est une violence assez reculée placée dans un contexte historique, mais peut-être que la violence avec un arrière-fond de mœurs c'est beaucoup plus frappable par la censure.*
M.P. C'est peut-être plus frappable mais du moment où cette violence existe... Mais je ne suis pas en train de faire un procès à la censure. Je suis d'ailleurs un des partisans de ceux qui disent que la censure doit exister. C'est un garde-fou et c'est une protection qui nous apporte plus d'avantages que d'inconvénients.
C.C. *Une censure doit exister ! dans le sens qu'on puisse totalement interdire un film ?*
M.P. Oui, mais c'est tellement rare qu'on interdise complètement un film. Il y a quatre ou cinq cas par an de gens qui ont des problèmes. Quand je dis que c'est un garde-fou, ceux qui font des films, moi c'est un petit peu question de cette façon, qui sont susceptibles d'avoir des problèmes avec la censure. Une fois que vous avez réglé vos problèmes avec la censure, vous n'avez plus de problèmes, tandis que dans les pays où il n'y a pas de censure, le premier édile d'une ville, vous peut dire : «Je ne

Rencontre avec:



Ah ! Les belles bagarreuses... deux des 5 Filles en Furie.



La sculpturale Denise Rolland dans 5 Filles en Furie.



veux pas que le film sorte... l'arbitrage est ouvert. C'est pourquoi j'adopte cette position. Je ne suis pas en accord avec leur philosophie parce que je trouve qu'ils ont encore vingt ans de retard, mais pour nous, c'est une précaution. Bien qu'ils manquent parfois d'objectivité. Regardez à la télévision, on vous présente aux actualités des assassinats en direct, et la caméra reste une plombe sur le sang qui est au sol !

En ce qui concerne Brigade des Mœurs, j'ai coupé certaines choses qui me gênaient moi personnellement, lorsque je l'ai vu en séance privée, car à force d'être dans un film, de l'écrire, de le tourner, d'assister au montage, on le voit pendant six mois des dizaines de fois et l'on n'est plus vraiment objectif ! Il y a des choses qui m'ont gêné... quelques gros plans que j'ai supprimés.

C.C. *Il y a deux passages à tabac très durs, sur des filles.*

M.P. Ça ce n'est pas de l'érotisme ! (rires)

C.C. *La fille est quand même à moitié dénudée !*

M.P. Ce n'est pas le côté dénudé qui les gêne, à la censure c'est la violence. Il faut dire que la scène du tesson de bouteille est particulièrement violente. Où je ne suis pas d'accord avec eux, c'est lorsqu'on dit que le cinéma incite à la violence... Ce n'est pas vrai car nous allons chercher nos sources non pas dans l'imagination mais dans les journaux, dans ce qui se passe dans la vie.

C.C. *La violence est même défoulatoire, au cinéma.*

M.P. Elle est aussi un garde-fou. Ça met en garde les gens contre certaines extrémités. Il y a ici un côté moral et je ne dis pas que je fais l'apologie du crime. Bien au contraire.

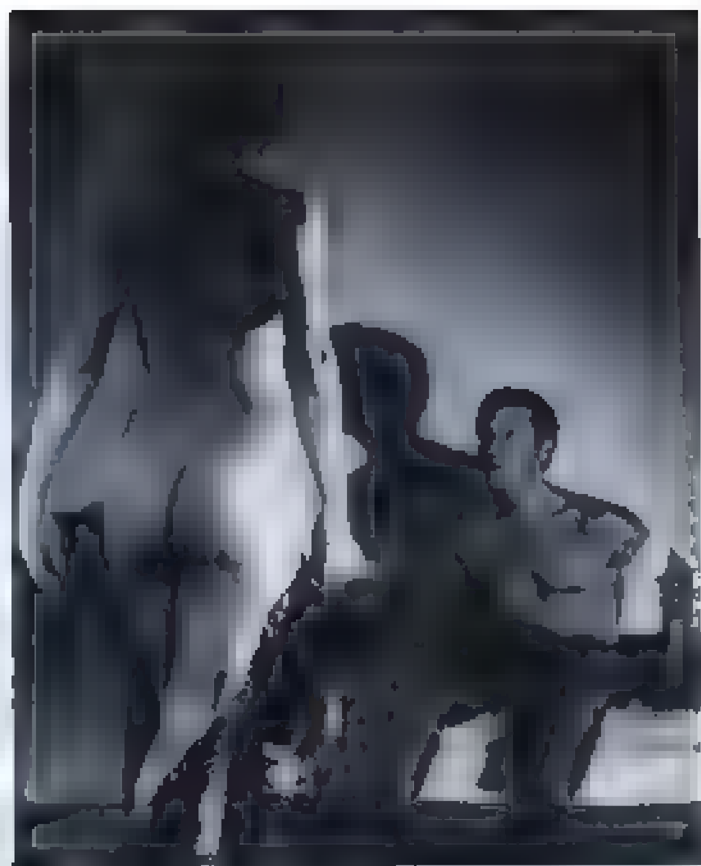
C.C. *Quelle fut la durée du tournage ?*

M.P. 10 semaines... oui parce qu'il y a beaucoup d'effets spéciaux, beaucoup d'action, beaucoup de bagarres, beaucoup de poursuites.

C.C. *Et les effets spéciaux ! Vous avez pu trouver quelqu'un en France qui vous les fasse ?*

M.P. ... oui ... un garçon qui s'appelle Serge Alvarez. Les effets spéciaux, c'est la fabrication des prothèses. Quant aux effets spéciaux des armes,





Claudine Coster et Jean Vinci dans Espions à l'Affût ▲



6 Filles en Furie ▶

c'étaient les frères Trielli.

C.C. — *Il paraît qu'il y a de gros problemes pour trouver en France quelqu'un qui fasse correctement des impacts de balles crédibles, effrayants*

M.P. — Les frères Trielli, par exemple, font les James Bond qui se tournent en France, à tous niveaux.

C.C. — *Et lors des scènes finales, le bras coupé, etc.*

M.P. — Là, ce sont des effets spéciaux de prothèses. Il n'y a eu aucun problème de censure pour ça. C'est très courant. Regardez, par exemple, dans ce film américain admirable *A la Poursuite du Diamant Vert*... Il y a un gars qui se fait bouffer en direct par un crocodile, mais c'est une comédie... de l'humour à l'américaine et ça passe. Non, je n'ai pas été attaqué pour ce genre de scène mais pour la séquence de la fille menacée par le tesson de bouteille ce qui, en soit, n'est pourtant qu'une menace. Il n'y a rien, en fait !

C.C. — *Comment avez-vous choisi les interprètes ?*

M.P. — C'est un long travail de patience. J'ai pris aussi un casting-director qui m'a aidé et puis ça a été l'habituel travail d'audition. Et vous savez, en général, entre un réalisateur et les interprètes, il y a quelque chose qui passe, un courant... et puis, il faut qu'ils correspondent au personnage. Ensuite, ce sont les essais.

C.C. — *Ce genre, le policier, c'est un renouveau pour vous... vous aviez fait plusieurs films érotiques.*

M.P. — J'ai commencé par le policier, ensuite les érotiques et puis, depuis 1976, j'ai viré. J'ai fait des comédies de jeunes, tout public, puis j'ai voulu passer une barrière, faire autre chose, ce polar. Par la suite, je passerai à autre chose, mais plus un film de violence comme celui-là, cela amène trop de problèmes... (rires)

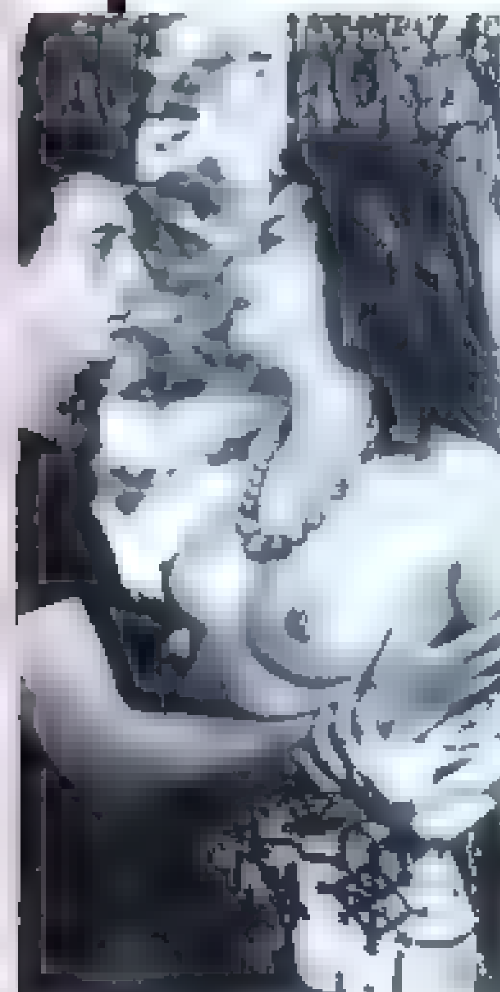
C.C. — *Brigade des Mœurs, cette violence en plus, est assez proche de vos anciens films, enfin de certains. Il y avait déjà un climat...* De Quoi as te Méfier Daniéla...

M.P. — C'est déjà très ancien ! Et celui-là n'était pas sexy du tout ! C'était un genre qui plaisait beaucoup alors. C'était un mélange humour-aventures-espionnage. Je n'aime pas les choses trop sérieuses. J'en ai fait

Rencontre avec



Philippe Lemaire et Chantal Debere dans La Nuit la Plus Chaude (ou) de tournage La Nuit des Outragés.



La Baie du Désir



La Main Noire



Explose à l'Affût

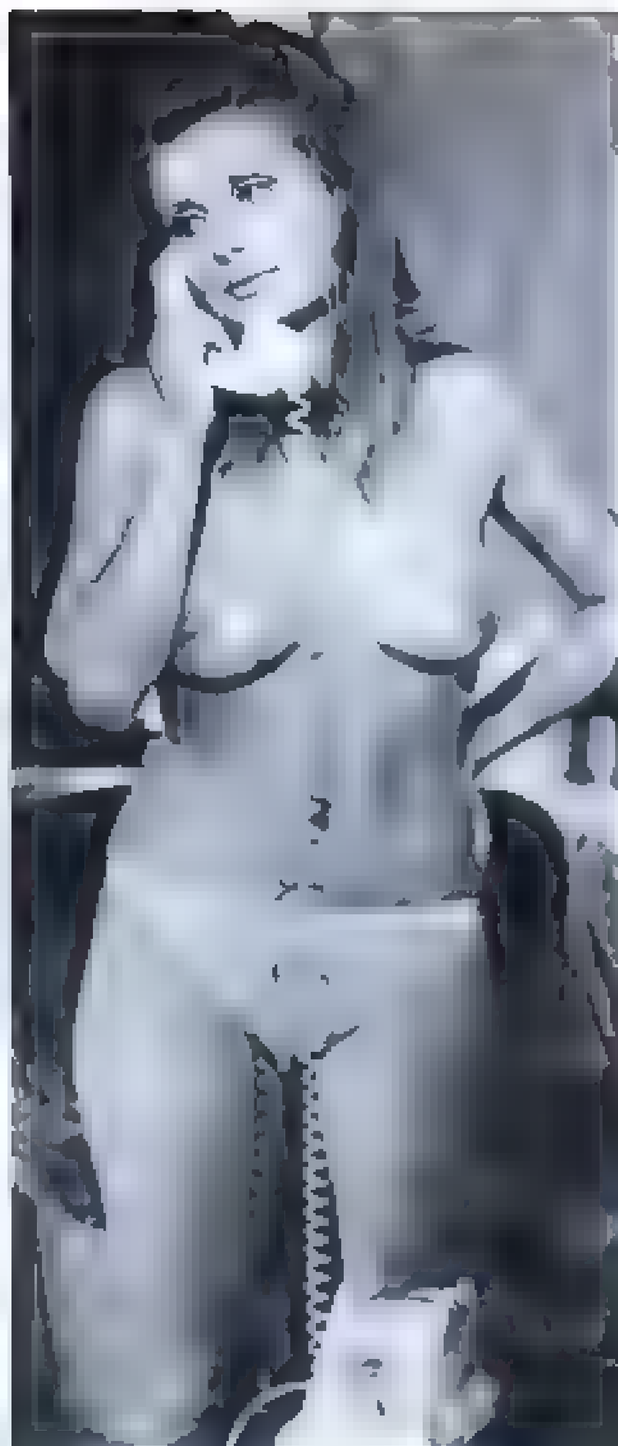
un très sérieux cette fois-ci, qui pour moi a été un immense plaisir. Techniquement c'était intéressant. Artistiquement aussi mais il y a une barrière : vous voulez exprimer quelque chose et comme nous en parlions à l'instant vous vous retrouvez en face des censures.

C.C. Vous aviez annoncé un projet Gamiani.

M.P. Il y a longtemps, quand la pornographie est arrivée et que je me suis lancé dans les films de jeunes, je voulais faire un très beau film érotique, avec un solide sujet, avec des moyens. Avec un rapport littéraire, comme L'Amant de Lady Chatterley, par exemple. Or, Gamiani est une très belle histoire qui a été écrite par des gens très célèbres. Bien qu'on l'ignore le plus souvent, cela a été écrit par George Sand et Musset. On leur attribue, bien que ce ne soit pas signé par eux. C'est un très beau roman et je pensais qu'il y avait matière à faire un très très beau film de bonne qualité, enfin en essayant de le faire de bonne qualité, classé pornographique, c'est-à-dire avec les choses réelles de l'amour mais quand même avec le côté pervers. Mais le projet a été abandonné, c'était trop compliqué et puis Gamiani est trop peu connu. Il faut le prétexte littéraire. Si vous adaptez un bouquin connu, cela donne aux gens prétexte de voir le film. Pour moi, le cinéma érotique, c'est fini. Je n'ai plus cette étiquette. Enfin, de l'érotisme, il en faut







▲

◀ *Dona Michelle dans* **La Nuit la Plus Chaude.**

quand même, nous sommes en 1984 ! (rires) Quand on pense que pour les premiers films que je faisais, la différence pour être classé sexy ou pas sexy, c'était avec ou sans soutien-gorge ! Ça a évolué ! La censure était encore plus sévère que maintenant !

C.C. : *Parmi les films que vous avez fait, il y en a que vous préférez ?*

M.P. : Pas tellement. Il y en a que j'aime beaucoup : c'était le tout premier. Ça s'appelait *Le Cercle Vicieux*. C'était tiré d'un roman de Frédéric Valmain *La Mort dans l'Ame* et qui était un merveilleux sujet à la fois policier et psychologique.

C.C. : *Vous êtes dans un répertoire proche de Bénazéraf. Vous avez travaillé ensemble pour* Le Cri de la Chair *?*

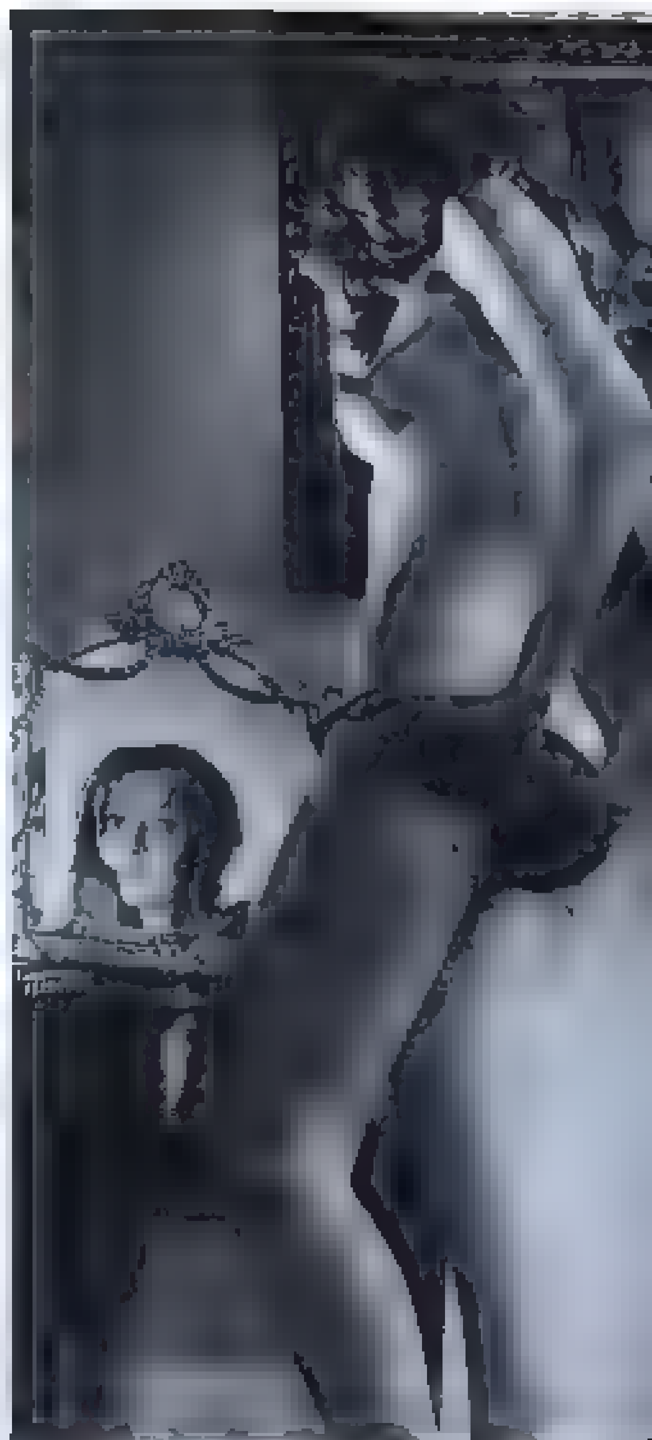
M.P. : Non. Je lui ai servi une fois de conseiller superviseur-conseiller technique car j'avais une carte de metteur en scène et lui qui venait de la production, je crois n'avait pas de carte et je lui ai servi de conseiller technique mais je ne suis jamais intervenu dans ses affaires, c'est lui qui a fait entièrement ce film. C'était juste une affaire de papiers. Je n'ai jamais eu de rapports, si ce n'est cordiaux, avec Bénazéraf. Je n'ai jamais travaillé pour lui, ou avec lui.

C.C. : *Il y avait entre vous un certain parallélisme de genres, un ton assez novateur.*

M.P. : **Oui. On n'était pas nombreux** à l'époque ! (rires) Maintenant, dans les années 80, on ne peut plus faire

Rencontre avec:

Espions à l'Affût ▶



Anne Gaël dans Espions à l'Affût ▼



un film sans érotisme. Ne serait-ce que les pubs... Quelque pub que vous regardiez à la télé on vous montre les cuisses de ces dames même si c'est pour vous vendre un parfum ou de la lessive ! C'est entré dans les mœurs. Mais le meilleur vecteur pour l'érotisme, c'est le bouquin parce qu'on lit et qu'on imagine et comme la libido de chacun est différente chacun imagine à sa façon ce qui se passe. Donc suggérer et ne pas montrer c'est cela le véritable érotisme. Mais faire un film tout en suggestion, c'est très difficile.

Pour en revenir à Brigade des Mœurs, effectivement, dans ce film, il y a une fille qui est déshabillée parce qu'elle est questionnée par quelqu'un qui doit la dévêtir pour la marquer. Quant à l'enquête, elle a son décor... Dans cette enquête policière qui est le fil conducteur de Brigade des Mœurs, le flic va trouver ses indices pour avoir des renseignements. Puisque ce sont des putes et des travelos qui ont été assassinés, ce n'est pas chez le curé du village qu'il va trouver. Il faut qu'il aille dans le milieu des putes : ce sont des lieux qui existent comme celui où des gens viennent payer le prix de la séance et prennent des photos des mannequins qui s'exhibent devant eux. Ce sont des choses vraies. L'érotisme est dans le fond du décor. Il est à l'état





▲

◀ La Prisonnière du Désir

latent... mais ce n'est pas le propos du film.

C.C. *Est-ce qu'il y a plusieurs versions pour certains pays ?*
M.P. Non. Il y a des pays qui veulent ci, des pays qui veulent ou qui exigent ça... si vous voulez faire pour chaque pays, vous ne vous en sortez pas.
C.C. *Il y a des réalisateurs qui ont fait des versions spéciales pour le Japon, ce Japon qui veut des versions plus violentes mais qui reste très strict au point de vue sexe.*
M.P. Oui, je sais (rires) et puis il y en a qui veulent du sexe et pas de violence... allez bâtir un sujet là-dessus. Il y a des pays où la violence passe très bien, comme l'Espagne, mais pas le sexe !
Dans mon film, le côté érotique cela peut aussi être les filles qui sont toutes belles... C'est fait pour faire rêver. On peut aussi, avec un film comme Brigade des Mœurs, faire rêver les gens autrement... dans le sens que l'extermination de toute cette vermine, ça fait rêver les gens. Dites-moi, à l'heure actuelle, quel est le Français, sain de corps et d'esprit, qui ne rêve pas d'une épuration... Je dis bien la vermine, pas ces pauvres types qui ont eu une enfance malheureuse... des anglais, mais ce genre d'animaux, de fauves, qu'on voit dans le film tel

Rencontre avec :

Philippe Lemaire et Dana Michelle dans La Nuit la Plus Chaude. ▶







▲ Espions à l'Affût. ▶

que le tueur paranoïaque, qui n'est rien à faire sur terre.

C.C. : *On retrouve dans le film, le thème du «Justicier dans la ville»...*

M.P. : Oui, mais il n'y a pas que dans ce film-là. Ici, le justicier, la force qu'il a, c'est que c'est un fonctionnaire de police, un flic, qui se marginalise un peu pour régler ses comptes parce qu'il a été touché personnellement. Je ne suis pas pour la violence. Je n'ai pas fait un film pour la violence... il n'y a pas moins violent que moi (rires)... mais il y a des moments où on a envie de dire quelque chose, mais ça s'arrête au rang de l'image. Je ne tranche pas le problème, je n'apporte pas de message. La séquence de la grenade, à la fin, tout le monde applaudit... tout le monde est ravi de voir que le tueur est exterminé. Comme toujours, au cinéma, il y a des outrances, un côté caricatural. Je dois dire que j'ai étonné mes amis, notamment, de faire un film aussi violent car c'est tout-à-fait contre ma nature, mon attitude en général.

C.C. : *Vous avez co-produit un film italien* 2019 Après la Chute de New-York, *où on retrouve l'ambiance de* New York 1997. *Les Italiens font beaucoup de ces films...*

M.P. : Eux, ils copient, ils plagient (rires). C'était de la semi-fiction... mais en création pure, il est plus facile d'écrire une histoire sur des faits réels que de se baser sur des choses futuristes qui échappent totalement.

C.C. : *«2019» est peut-être la projection futuriste de ce qui est esquissé dans* Brigade des Mœurs...

M.P. : On peut imaginer ce qu'on veut !... mais les thèmes futuristes, cela ne m'attire pas. Je ne ressens pas spécialement d'imagination pour ça...

C.C. : *Et puis il semble qu'en France, ça n'attire vraiment personne, aussi bien producteurs que réalisateurs.*

M.P. : Ça demande des trucages énormes qu'on ne saurait pas faire en France. Ça coûte des fortunes, alors qu'en Italie, c'est bien meilleur marché.

C.C. : *C'est rare qu'on fasse, en France, des polars durs, musclés, au rythme rapide...*

M.P. : Je peux vous assurer que celui



▲ **Brigade des Mœurs.**



Karine Gambier dans Luxure. ▶



▲ *Max Pécas ne se contente pas de réaliser et de produire ses films, sa maison «Les Films du Griffon» co-produit avec l'Italie quelques films comme ce 2019, Après la Chute de New-York de Martin Dolman (alias Sergio Martino), dont nous avons dit le plus grand bien dans notre n° 2 (cf. : dossier* **Les Fils de Mad Max**).

là est mené à 100 à l'heure : De plus, la photo est très belle... on a choisi les décors, l'éclairage... J'ai un chef-opérateur (Jean-Claude Couty) qui s'est éclaté là-dedans. Et puis j'avais un bon sujet. Je ne suis pas le seul à l'avoir écrit. Il a été conçu par des spécialistes, de véritables policiers... Le plus difficile, pour faire un film, c'est lorsque vous n'avez pas un bon sujet.

C.C. : *Des projets !*

M.P. : J'aimerais faire un film d'aventures... une comédie un peu dans le créneau exotique d'A la Poursuite du Diamant Vert.

C.C. : *Cela doit coûter fort cher !*

M.P. : Brigade des Mœurs aussi a coûté cher ! Mais je ne veux pas plagier le «Diamant». C'est pour vous donner une idée du genre de répertoire... dans l'humour... dans la violence... une violence qui passerait mieux puisque incluse dans la comédie... et puis un peu de tendresse... le tout dans le rythme...

Entretien réalisé à Paris par Pierre CHARLES et Norbert MOUTIER

Rencontre avec:

La Peur et L'Amour. ▶



Scène saphique entre Janine Reynaud et Sandra Julien dans Je suis une Nymphomane. ▼





La ravissante strip-teaseuse de La Peur et l'Amour. ▶

Photo de tournage de l'une des scènes les plus cruelles de Brigade des Mœurs. ▼







FILMOGRAPHIE

max PECAS

Max Pécas est né à Lyon et vécut à Marseille; c'est en 1959, qu'il tourna son premier film.

1959 Le Cercle Vicieux
1960 De Quoi tu te Mêles, Daniéla
1961 Douce Violence

En 1963, il devient producteur et réalisateur; il attaque alors une série de polars sexys en noir et blanc, puis se spécialise dans les films érotiques :

1963 Cinq Filles en Furie (Les Filles de Soledor)
1964 La Baie du Désir
1965 Espions à l'Affût (ressorti dans une version plus érotique sous le titre La Chaleur de Minuit)
1966 La Peur et l'Amour
La Prisonnière du Désir/Une Femme aux Abois
1967 La Nuit la plus Chaude (titre de tournage : La Nuit des Outragés)
1968 La Main Noire
1969 Les Liaisons Particulières/Claude et Greta
1970 Je suis une Nymphomane
1972 Comment le Désir vient aux Filles (Je suis Frigide ... Pourquoi ?)
1973 Club Privé (Club Privé pour Couples Avertis)
1974 Sexuellement Vôtre
1975 Les Mille et Une Perversions de Félicia (Félicia, Graine de Vice)
Luxure

Après Luxure, un très beau hardcore, Max Pécas réalise de 1977 à 1983 sept comédies :

1977 Marche pas sur mes Lacets
1978 Embraye, ça Fume
1979 On est venu là pour s'éclater
1980 Mieux vaut être riche et bien portant que fauché et mal foutu
1981 Belles Blondes et Bronzées
1982 On n'est pas sorti de l'auberge
1983 Les Branchés à Saint-Tropez

Fin 84, Max Pécas termine le tournage de Brigade des Mœurs, son meilleur film réalisé à ce jour. Le titre du film, son scénario réunissant des personnages classiques (le policier courageux faisant justice lui-même, la prostituée qui l'aime, les ignobles proxénètes et trafiquants de drogues, etc.), fleurent bon les années soixante, années durant lesquelles Max Pécas s'est bâti une bonne réputation auprès des amateurs de polars érotiques. Mais Brigade des Mœurs se distingue de cette série policière par son climat de violence, voire même d'horreur (notamment avec la dernière bobine, véritable festival de scènes grand-guignolesques : main tranchée, couteau enfoncé dans le visage, crâne tranché avec un hachoir, massacre final à la mitraillette et à la grenade !) et par ses nombreuses scènes d'action qui n'ont rien à envier aux meilleurs films américains.

P. CHARLES